PENSÉES

SUR

DIFFÉRENS SUJETS

DE MORALE

ET

DE PIÉTÉ,

TIRÉES DES OUVRAGES

De feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire l'un des Quarante de l'Academie Grançoiſe.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'On aura remarqué ſans doute, en liſant le P. Maſſillon, qu'il eſt ſemé par-tout de penſées & de traits rendus avec cette vivacité d'expreſſion, ce tour heureux & original qui frappe, qui ſaiſit & qui caractériſe les grands Maîtres. Quelques perſonnes ont deſiré que l'on fit un recueil de toutes ces penſées, & qu'elles fuſſent imprimées ſéparément, rangées ſous différens titres.

C'eſt l'exécution de ce deſſein que nous préſentons au Public. Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers, que les raiſons qui en ont fait naître l'idée, nous ont paru bonnes & ſolides. Nous ne comptons point parmi ces raiſons le goût & l'avidité du Public pour les Ouvrages de caracteres, Ouvrages toujours courus, parce qu'ils ſervent de pâture à la malignité du cœur humain, ravi de pouvoir faire à celui-ci ou à celui-là l'application des différens portraits du vice que l'Auteur n'a tracés que d'après la nature en général. Ce recueil pourra, comme les autres, occaſionner de ces

applications odieuſes ſi contraires à la charité *qui ne penſe point le mal* ; mais ce ſera contre notre intention : de motifs plus purs & plus chrétiens nous ont fait entreprendre ce travail.

Il eſt peu de gens du monde qui liſent des Livres de piété & de religion. Pour ſe diſpenſer de ce devoir, plus eſſentiel que l'on ne penſe communément, les prétextes ne manquent jamais. Ce ſont les affaires qui emportent tout le temps, & qui n'en laiſſent point pour ces ſortes de lectures : c'eſt qu'on eſt incapable d'une longue application ; l'eſprit ſe fatigue & ſe perd dès qu'il faut ſuivre le fil d'un diſcours & une ſuite de raiſonnemens : c'eſt qu'on ne prétend lire que pour s'amuſer ; le ſérieux des Livres de piété ennuye, l'on n'y trouve aucune ſorte d'agrément. Voilà les prétextes ; la vraie raiſon, c'eſt qu'il n'y a ni piété ni religion dans le cœur de la plupart des hommes ; & l'on n'aime guere à s'occuper de ce qui tient ſi peu au cœur. Donnez moi un vrai Chrétien au milieu des embarras du ſiecle, il ſaura, ſans nuire à ſes affaires, ſe ménager du temps pour les bonnes lectures ; & loin que ces lectures le fatiguent, elles lui tiendront lieu d'un délaſſement auſſi agréable qu'utile.

Mais ce n'eſt point ici le lieu d'attaquer ces prétextes, nous voulons même en quelque ſorte y avoir égard. Dans cette vue, nous préſentons à ceux qui les alléguent une lecture qui demande peu de temps, une application légere, & qui pouvant être d'une grande utilité, a cependant des agrémens qui valent bien ceux de tant de livrets auſſi frivoles que pernicieux dont le Public eſt inondé ; livrets auſſi propres à gâter les eſprits qu'à corrompre les cœurs.

Toutes les penſées qui compoſent ce recueil ſont courtes, détachées les unes des autres, & ſans aucune liaiſon néceſſaire entr'elles. L'on peut n'en lire qu'une ou deux à la fois, paſſer d'une matiére à l'autre, revenir ſur ſes pas ſans aucun inconvénient ; & il n'eſt aucune de ces penſées qui ne contienne ou quelque grand principe, ou quelque réflexion judicieuſe, ou des vérités édifiantes ; le tout mis dans le plus beau jour, & revêtu de toutes les graces de l'élocution. Pourrions nous craindre qu'il y eût quelqu'un aſſez occupé pour ne pouvoir dérober impunément à ſes affaires les inſtans que demande une pareille lecture, quelque tête aſſez peu forte pour en être fatiguée, quelqu'homme aſſez dégoûté du ſérieux pour y être inſenſible ?

A l'égard de ces derniers, qui ne veulent lire que pour s'amuſer, nous leur rendrions un grand ſervice, ſi la lecture que nous leur offrons, en les amuſant parce qu'elle a d'agréable, pouvoit les guérir par ſa ſolidité de ce goût dépravé pour le frivole, qui devient, ſi l'on n'y prend garde, le goût dominant & diſtinctif de notre Nation, & dépare étrangement les autres qualités dont nous nous flattons, peut-être un peu légérement.

TABLE

Des sujets contenus en ce Volume.

DE l'existence de Dieu,	*Pag.* 1
De la Providence,	8
De la Vérité,	12
De la Religion,	23
Du Culte extérieur,	28
De la Loi de Dieu,	32
Des divines Ecritures,	40
De l'Eglise,	43
De la Foi,	52
De la Piété,	63
Du Zele,	74
De la Mort,	86
Du choix d'un état,	93
Des Talens,	104
Des Grands,	109
Du Monde,	123
Des fausses Vertus,	137
Des Hommes,	141
Des Passions,	145
De l'Orgueil,	148
De l'Ambition,	156
De la Vanité,	163
De la Jalousie,	171
De la Vengeance,	178
De l'Avarice,	183
De l'Amour-Propre,	186
De l'Injustice,	191

De l'Adulation, 196
De Dissimulation, 210
De la Médisance, 211
De la Volupté, 220
De l'Amitié, 234
De l'Incrédulité, 238
De l'Ennui, 260
Du Bonheur, 264
De l'Hérésie, 274
De l'Idolatrie, 279
Des Esprits forts, 283
De l'Héroïsme, 293
De l'affabilité, 296
De la Gloire, 309
Des Bienfaits, 317
De la Conscience, 322
De l'Agitation, & de l'Inconstance de la Vie humaine, 328
Des Occasions dangereuses, 335
Des Jugemens des hommes, 338
Des Souverains, 347
De la Cour, 361
Des Princes, 363
De la Naissance, 366
De l'Education, 368
De la Jeunesse, 372
Des Loix, 373
Du Temps, 378
Des anciens Philosophes, 383
De l'Immortalité de l'Ame, 389
Du Sacerdoce, 397
Des Prédicateurs, 415

PENSÉES

PENSEES

SUR

DIFFÉRENS SUJETS.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL lieu de la Terre pourrions nous parcourir, où nous ne trouvions partout sur nos pas les marques sensibles de l'Existence de Dieu, & de quoi admirer la grandeur & la magnificence de son nom ? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que Dieu en avoit gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux la portent écrite en caracteres si ineffaçables & si éclatans, qu'ils sont inexcusables de ne pas l'y reconnoître. Paraph. du Pſ. VIII.

L'impie a beau se vanter qu'il ne connoît pas Dieu, & qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de son essence infinie ; c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé & dans ses passions, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il retrouvera son Dieu partout ; toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance & de sa sagesse, imprimées sur toutes les créatures ; & son cœur se trouvera seul dans l'Univers, qui n'annonce & ne reconnoisse pas l'Auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom, que les plus simples même ne sçauroient l'y méconnoître. Il ne faut pour cela ni des lumieres sublimes, ni une science orgueilleuse ; les premieres impressions de la raison & de la nature suffisent. Il ne faut qu'une ame qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumiere que Dieu a mis en elle en la créant, & qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténebres des passions, & par les fausses lueurs d'une abstruse & insensée philosophie.

Q'eſt-il beſoin de nouvelles recherches, & de ſpéculations pénibles, pour connoître ce qu'eſt Dieu ? nous n'avons qu'à lever les yeux en haut. Nous voyons l'immenſité des Cieux qui ſont l'ouvrage de ſes mains ; ces grands corps de lumiere qui coulerent ſi réguliérement & ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, & auprès deſquels la terre n'eſt qu'un atôme imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au Soleil : Sortez du néant, & préſidez au jour ? & à la Lune : Paroiſſez, & ſoyez le flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être & le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de ſplendeur le firmament, & qui ſont autant de ſoleils immenſes attachés chacun à une eſpece de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel eſt l'ouvrier dont la toute-puiſſance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raiſon éblouie ſe perd & ſe confond ? quel autre que le ſouverain Créateur de l'Univers pourroit les avoir opérées ? Seroient-elles ſorties d'elles-mêmes du ſein du haſard & du néant ; & l'impie ſera-t-il aſſez déſeſpéré pour attribuer à ce qui n'eſt pas, une toute-puiſſance

qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, & par qui tout a été fait ?

Paraphrase du Psaume XVIII. Les peuples les plus grossiers & les plus barbares entendent le langage des Cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes & de toute les Nations ; c'est une voix entendue par-tout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcourre jusqu'aux extrêmités les plus reculées de la terre, & les plus désertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il étoit : C'est-là où ils étudierent d'abord ce qu'il vouloit leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vue de ces grands objets, que frappés d'admiration & d'une crainte respectueuse, ils se prosternoient pour en adorer l'Auteur tout-puissant. Il ne leur falloit pas des Prophêtes pour les inf-

truire de ce qu'ils devoient à sa majesté suprême ; la structure admirable des cieux & de l'univers le leur apprenoit assés. Ils laisserent cette religion simple & pure à leurs enfans ; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté & l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres qui ne paroissoient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux mêmes leurs divinités. Insensés, ils offrirent des vœux & des hommages au Soleil & à la Lune, & à toute la milice du Ciel, qui ne pouvoient ni les entendre, ni les recevoir. Telle fut la naissance d'un culte impie & superstitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur Auteur. Ce sont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature, qui nous éloignent de lui : nous y fixons notre cœur, & nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses. Ses ouvrages & ses bienfaits, les biens, les talens du corps & de l'esprit sont nos dieux ; c'est à eux seuls que se bornent

tous nos hommages. Ils n'étoient deſtinés qu'a élever nos cœurs juſqu'à Dieu, par les ſentimens continuels de l'amour & de la reconnoiſſance; & l'unique uſage que nous en faiſons eſt de les mettre en ſa place, & de les employer contre lui-même.

Que les impies qui ſe piquent de ſupériorité d'eſprit & de raiſon, ſont mépriſables, de ne pas reconnoître la grandeur de Dieu dans la ſtructure magnifique de ſes ouvrages! Ils ſont frappés de la gloire des Princes & des Conquérans qui ſubjuguent les Peuples & fondent des Empires; & ils ne ſentent pas la toute-puiſſance de la main du Seigneur, qui ſeul a pu jetter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'induſtrie & l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des Palais ſuperbes que le temps va dégrader & détruire; & ils font honneur au haſard de la magnificence des cieux, & ils ne veulent pas reconnoître un Dieu dans l'harmonie ſi conſtante & ſi réguliere de cet ouvrage immenſe & ſuperbe, que la révolution des temps & des années a toujours reſpecté, & reſpectera juſqu'à la fin. Les hommes de tous les ſiecles & de toutes les Na-

tions instruits par la seule nature, y ont reconnu sa divinité & sa puissance ; & l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, & ses premieres lumiéres nées avec lui des préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstreuse, & incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfans de ténebres, ont forcé sa raison d'acquiescer, & que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres & des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige : il pourroit se persuader que ce sont-là de ces jeux du hasard & de la nature, de ces phénomenes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matiere, & qui formés d'eux mêmes, & sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons & les motifs de leur formation & de leur usage. Mais ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siecles : la succession des jours & des nuits n'a jamais été interrompue, &

a toujours eu un cours égal & majestueux, depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers & l'utilité des hommes : le premier jour qui éclaira le monde, publia la grandeur de Dieu, par la magnificence de ce corps immense de lumière qui commença à y présider ; & il transmit avec son éclat à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur, & la puissance de son nom : les astres qui présidérent à la premiere nuit, ont reparu & présidé depuis à toutes les autres, & font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoissance de la sagesse & de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

DE LA PROVIDENCE.

Avent. Sermon du I. Dimanche.

QUELLE idée aurions nous de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, si nous ne jugions de sa sagesse & de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle

ménage ici bas aux hommes ? Quoi ! les biens & les maux seroient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction ? le juste gémiroit presque toujours dans l'affliction & dans la misere, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisirs & d'abondance ; & après des fortunes si différentes, des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel ?

Que le monde est grand, qu'il est magnifique ; que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre & de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrêmité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure : qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens : qui donne au monde des Princes & des Souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les Peuples ; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse : qui donne aux Rois des Ministres sages, ou corrompus ; qui dispense les bons ou les

Mystères. Sermon de la Purification.

mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui regle le cours des passions humaines, & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes ! Que le monde considéré dans ce point de vue, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie & de magnificence ! Mais si on en sépare la Providence, & qu'on le regarde tout seul ; si on n'y voit plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement : ce n'est plus qu'un cahos, qu'un théatre de confusion & de trouble, où nul n'est à sa place ; où l'impie jouit de la récompense de la vertu ; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection & les peines du vice ; où les passions sont les seules loix consultées ; où les hommes ne sont liés entr'eux que par les intérêts mêmes qui les divisent ; où le hasard semble décider des plus grands événemens ; où les bons succès sont rarement la preuve & la récompense de la bonne cause ; où l'ambition & la témérité s'élevent aux premieres places, que le mérite craint,

& qu'on refuse au mérite ; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens sans en comprendre le secret & l'usage.

Voilà le monde séparé de la Providence.

Petit Carême. Sermon du III. Dimanche.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui souvent ne connoissent point la main qui les comble de bienfaits !

Les Grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; & loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les Peuples. La Providence se décharge sur eux du soin des foibles & des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne sont que les ministres de sa bonté & de sa Providence ; & ils perdent le droit & le

titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

DE LA VÉRITÉ.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

LA Vérité est cette regle éternelle, cette lumiere intérieure, sans cesse présente au-dedans de nous, qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugemens, qui nous approuve ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumiere; & qui plus vive ou plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre.

Panég. de Saint Jean-Baptiste.

Telle est la destinée de la Vérité: elle est presque toujours odieuse, parce qu'elle ne nous est presque jamais favorable. Les Grands, sur-tout, font comme une profession publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité,

parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux, dans la dépravation de mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire ; mais encore plus à plaindre aussi, de ne la connoître que pour la mépriser, & de se croire au-dessus de la Vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

La Vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre : elle force en sa faveur une raison saine & épurée ; elle met tôt ou tard un esprit sage & élevé dans ses intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la Vérité perce le nuage & prend la place, dans un bon esprit, de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-temps après le songe & la chimere, on veut quelque chose de sûr & de réel ; & on ne le trouve que dans la Religion, dans la vérité de ses maximes, & la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux & superficiel qui puisse

Carême. Second Sermon du Mercredi des Cendres.

demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion ; le monde ne peut séduire pour toujours, que des hommes sans réflexion & sans caractere : il regarde lui-même comme tels, ceux qui n'ont pas sçu mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelqu'intervalle entre la vie & la mort. Le goût du frivole qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend enfin mépriſables.

Avent. Sermon de l'Epiphanie. Les uns font de la Vérité un sujet de contention & de vaine philosophie ; les autres, pas encore d'accord avec eux mêmes, souhaitent, ce semble, la connoître ; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée.

Carême. Sermon du Vend. Saint. La connoissance de la Vérité est rarement pour les Grands une affaire sérieuse : les discours qu'ils tiennent là-dessus, sont plutôt des discours oiseux, que des desirs de s'instruire. S'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions. Les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux,

parce que perſonne ne les aime aſſés pour oſer leur déplaire, & que par les bienfaits dont ils récompenſent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Ce qui fait que la Vérité ſe montre preſque toujours inutilement à nous, c'eſt que nous n'en jugeons pas par les lumieres qu'elle laiſſe dans notre ame, mais par l'impreſſion qu'elle fait ſur le reſte des hommes au milieu deſquels nous vivons. Nous ne conſultons pas la Vérité dans notre cœur, nous ne conſultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainſi, en vain mille fois ſa lumiere nous éclaire, le premier coup d'œil que nous jettons enſuite ſur l'exemple des autres, répand un nouveau nuage ſur notre cœur. Dans ces momens heureux où nous ne conſultons la Vérité que dans notre propre conſcience, nous nous condamnons: un moment après, ne conſultant plus que l'exemple commun, nous nous juſtifions; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injuſtice, nous la ſacrifions à l'erreur & à l'opinion publique: elle nous devient ſuſpecte, Avent. Sermon de l'Epiphanie.

parce qu'elle nous choisit tous seuls pour nous favoriser de sa lumiere ; & c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats & rebelles.

Paneg. de Saint Thomas d'Aquin. Les puissans de la terre veulent être souverains par-tout. On diroit que la Vérité est de leur ressort : il faut qu'elle se trouve, quelque part qu'ils veuillent la placer. Ils ne sçavent pas avoir tort ; & leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on respire auprès d'eux, a je ne sçais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'Esprit. Tel, qui loin de la grandeur, & dans l'obscurité de la Province, s'applaudit en secret de son désintéressement, ne retrouve plus cette même force & ce même courage, dès qu'il est une fois exposé au grand jour. On plie la loi, on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin : on n'a point de sentimens propres, on n'a que les sentimens de ceux auxquels il est avantageux de plaire.

Petit Carême. Sermon du Vend. Saint. On ne mérite les réponses de la Vérité, que lorsque c'est le desir de la connoître qui l'interroge ; & c'est dans le cœur de ceux qui parlent &

disputent le plus sur la Vérité, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. On l'a déjà trouvée, quand on la cherche de bonne-foi. il ne faut pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs, il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes; un cœur innocent & docile entend d'abord sa voix. Les doutes & les recherches qui forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumiere : elle aveugle les sages, & les juges orgueilleux de ses mysteres, & ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumieres; plus on veut raisonner, plus on s'égare : la raison une fois sortie des regles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse des précipices.

Un Prince véritablement grand, n'aime que la Vérité dans les autres, & nul intérêt n'entre jamais dans son ame en concurrence avec elle ; elle lui paroît le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laisse aux ames vulgaires les déguisemens & les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire que

Oraison funébre du Prince de Conty.

nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ſes paroles ſont dictées par la Vérité même ; il ne trouve de beau dans les hommes que la Vérité. Il ne cherche point ſes amis parmi les flatteurs ; ſon rang même lui eſt ſouvent à charge, par les ménagemens qu'on s'impoſe devant lui ; & tout ſon plaiſir eſt d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont : plaiſir aſſés inconnu aux Grands, qui ne voient des hommes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

Myſtéres. Sermon de la Pentecôte. L'eſprit du monde eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement : comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la Vérité qu'autant que la Vérité lui peut plaire : nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'eſt là notre caractere. Toute notre vie n'eſt qu'une ſuite de ménagemens & de complaiſances ; par-tout nous ſacrifions les lumieres de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la Vérité ; & cependant nous la retenons dans l'injuſtice ; nous applaudiſſons aux

maximes qui la combattent ; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent; nous donnons tous les jours à la flatterie & au desir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la Vérité, nous vivons pour les autres & pour la vanité : & de-là vient que dès que la Vérité est en concurrence avec quelques-unes de nos passions, & qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons; ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples. La complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, & n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres.

Plus on aime la Vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire. La vertu simple & sincere, juge des autres par elle même. C'est presque toujours notre obliquité qui nous instruit à la dé- Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

fiance. On eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droiture & de la ſimplicité ; & les gens de bien ſont plus expoſés à être ſurpris, parcequ'ils ignorent eux-mêmes l'art de ſurprendre.

Ce ſont les Grands, ſur-tout, qui doivent craindre les préjugés & la ſurpriſe : outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt qu'ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen, & l'embarras de la défiance ; & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre.

Mais c'eſt l'obſtination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : comment pourroient-ils s'en défendre ? tout ce qui les environne preſque, s'étudie à les tromper. Eſt il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire ? l'artifice eſt plus habile & plus perſévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, & met à profit tous les mo-

mens ; & quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

A nous èntendre, nous aimons la Vérité, nous voulons qu'on nous la fasse connoître ; mais une preuve que ce n'est-là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons sauvée du debris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence. Nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde, & prennent des précautions continuelles ; on ne nous parle qu'avec des adoucissemens qui tirent un voile sur notre plaie : nous sommes presque les seuls à ignorer notre misere ; tout le monde la voit, & personne n'oseroit nous la faire voir à nous-mêmes. On sent bien que nous ne cherchons pas la Vérité de bonne-foi, & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réussiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout son mérite auprés de nous, dès

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable, on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance ; mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte, on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités ; le zele n'eſt plus qu'une humeur ; la charité qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire ; la Vérité, qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs ; forcés par le témoignage intérieur de la Vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche : nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes ; & par une corruption de cœur pire peut être que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la Vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

Paraphr. du Pſ. XVIII. On n'a pas de peine à ſe ſoumettre à la Vérité quand on l'aime : mais l'a-

mour de la Vérité eſt un amour humble & docile. L'orgueil nous fait ſouvent mettre nos fauſſes lumieres à la place de la Vérité ; nous croyons l'aimer, & nous n'aimons que nos préjugés & nos propres penſées ; nous croyons tout ſacrifier pour elle, & nous ne ſommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement.

DE LA RELIGION.

DIEU ne peut ſe manifeſter aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il eſt, & ce que les hommes lui doivent ; & la Religion n'eſt proprement qu'une lumiere divine qui découvre Dieu à l'homme, & qui regle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très haut ſe montre lui-même à la terre, ſoit qu'il rempliſſe de ſon eſprit des hommes extraordinaires ; la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoiſſance & la ſanctification de ſon nom dans l'univers, & l'établiſſement d'un culte où l'on rend à lui ſeul ce qui n'eſt dû qu'à lui ſeul.

Avent. Sermon de la Circoncision.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

L'ancienneté en matiere de Religion, eſt un caractere que la raiſon reſpecte ; & l'on peut dire qu'une croyance conſacrée par la Religion des premiers hommes, & par la ſimplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en ſa faveur. Ce n'eſt pas que le menſonge ne ſe glorifie ſouvent des mêmes titres, & qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui ſemblent diſputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine ; mais à qui veut en ſuivre l'hiſtoire, il n'eſt pas mal aiſé de remonter juſqu'à leur naiſſance : la nouveauté ſe trouve toujours le caractere le plus conſtant & le plus inſéparable de l'erreur.

Petit Carême Sermon du II Dimanche.

La Religion eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ſur la terre ; tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit ſervir à ſon grandiſſement ; les vertus & les vices, les Grands & le Peuple, les bons & les mauvais ſuccès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des Empires, tout enfin doit coopérer à ſa formation & à ſon accroiſſement. Les Tyrans l'ont purifiée par les perſécutions ;

les

les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermissent par les scandales ; les Justes sont les témoins de sa foi ; les Pasteurs, les dépositaires de sa doctrine ; les Princes & les Puissances, les protecteurs de sa vérité.

L'histoire de la naissance de la Religion des Chrétiens, est l'histoire de la naissance du monde même. Les autres Religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité, que des récits fabuleux qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un cahos de siecles innombrables & imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la posterité, & que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces grossieres fictions n'ont écrit que plusieurs siecles après les faits qu'ils nous racontent ; & c'est tout dire que d'ajouter que cette Théologie fut le fruit de la Poésie, & les inventions de cet art, le plus solide fondement de leur Religion. Carême. Sermon du Jeudi après les cendres.

Ce seroit dégrader l'Evangile & adopter les anciens blasphêmes de ses ennemis, de la regarder comme la Religion du Peuple, & une secte Petit Carême. Sermon du II Dimanche.

de gens obscurs. Il est vrai que les Césars & les Puissans du siecle n'y crurent pas d'abord ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvoit que leurs vices. Il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le crédit & l'autorité du siecle étoit inutile à une doctrine descendue du Ciel ; qu'elle se suffisoit à elle même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les puissances du siecle en se déclarant contre elle, & en la persécutant, devoient l'affermir ; & que si elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractere qui les rendit ensuite ses disciples.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

S'il y a une véritable Religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes : elle doit être le premier & le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut être honoré : il faut que ce devoir soit aussi ancien que l'homme ; & comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui : & voilà le caractere qui distingue la Religion des Chrétiens des

ſuperſtitions & des ſectes. C'eſt la plus ancienne Religion qui ſoit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie ſe fût taillé des divinités de bois & de pierre, adorerent le même Dieu que nous adorons, lui dreſſerent des Autels, lui offrirent des ſacrifices, attendirent de ſa libéralité la récompenſe de leur vertu, & de ſa juſtice le châtiment de leur déſobéiſſance.

Suivons l'hiſtoire des ſuperſtitions de chaque Peuple & de chaque Pays; elles ont duré un certain nombre d'années, & tombé enſuite avec la puiſſance de leurs ſectateurs. Rappellons nous l'hiſtoire de ces premiers Conquérans; ils vainquoient les Dieux des Peuples en vainquant les Peuples eux-mêmes; & aboliſſoient leur culte, en renverſant leur domination. La Religion de nos peres, toute ſeule, ſe maintint dès le commencement; ſurvécut à toutes les ſectes; & malgré les diverſes fortunes de ceux qui en ont fait profeſſion, paſſa toujours du pere aux enfans, & ne peut jamais être effacée du ſouvenir des hommes.

Le Peuple fidele a preſque tou-

jours été foible, opprimé, perſécuté. Tantôt eſclave, tantôt fugitif, tantôt tributaire, il vit mille fois la Caldée, l'Aſſyrie, Babylone, les Puiſſances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer ſa ruine, & l'extinction entiere de ſon culte. Mais ce Peuple ſi foible, opprimé en Egypte, errant dans un déſert, tranſporté depuis, & captif dans des provinces étrangeres, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puiſſans ont ſuivi la deſtinée des choſes humaines; & ſon culte a toujours ſubſiſté avec lui, malgré tous les efforts que chaque ſiecle a fait preſque pour le détruire.

DU CULTE EXTERIEUR.

Carême. Sermon du Mecr. de la III. ſemaine.

NOTRE ame enveloppée dans les ſens, ne peut preſque plus ſe paſſer de leur miniſtere. Il faut à notre culte des objets ſenſibles qui aident notre attention. Telle eſt la Religion de la terre; ce ſont des ſymboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent.

Ce n'eſt pas l'héréſie ſeule qui a prétendu borner tout le Culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques ſenſibles comme des ſuperſtitions populaires, ou des dévotions inutiles ; on peut dire que cette orgueilleuſe erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété eſt dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juſte, ſincere, humain, généreux, ſans lever l'étendard ; ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes dont la ſanté peut ſouffrir, parce que ce n'eſt pas ce qui entre par la bouche qui ſouille l'homme, mais ce qui ſort du cœur ; ſans une exactitude puérile ſur certaines pratiques que les Cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la Religion. Mais comme il eſt viſible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut pour ſe calmer, qu'ils tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'ils ſe retranchent ſur le cœur qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Toute Religion qui se borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, seroit indigne de l'Etre suprême, ne lui rendroit pas la principale gloire & le seul hommage qu'il desire, & devroit être confondue avec ces vaines Religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies bizarres qui ne régloient point l'intérieur, & laissoient au cœur toute sa corruption, parcequ'elles ne pouvoient ni la guérir, ni même la connoître.

Paraphrase du Pseaume XVIII. Un culte extérieur & superficiel ne seroit pas digne de Dieu, lui qui est le Dieu des cœurs, & qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

Carême. Sermon du Mecr. de la III. semaine. Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empressemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup ? & ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes

que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous ; nous paſſons même ſur l'irrégularité des manieres, pourvu que nous ſoyons aſſurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de ſincérité ; croyons-nous que Dieu ſoit moins ſenſible & moins délicat que l'homme ? croyons-nous qu'il ſe paye d'un vain extérieur & des ſimples bienſéances ?

Tout le Culte extérieur doit ſe rapporter au renouvellement du cœur, comme à ſa fin principale. Toute pratique ſainte qui ſubſiſte toujours avec nos paſſions, qui ne touche point à nos haines, à nos jalouſies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre pareſſe, eſt plutôt une dériſion de la vertu, qu'une vertu même.

Les hommes ſont ſi réels & ſi vrais dans leurs plaiſirs & dans leurs paſſions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animoſités, dans leurs jalouſies ! c'eſt là que le cœur va toujours plus loin que

l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la Religion : c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de la Loi de Dieu, & à la réalité de ses promesses.

DE LA LOI DE DIEU.

Paraphrase du Psaume XVIII.

DIEU a renfermé dans la pratique de sa Loi tout ce qui pouvoit rendre les hommes heureux sur la terre. Que les préceptes de cette Loi sont purs ! qu'ils sont saints & dignes de l'homme ! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons & des dogmes des Philosophes, qui ne prêchoient que l'orgueil, & ne réglioient que les dehors capables d'attirer des louanges à leur superbes sectateurs. La Loi de Dieu regle le cœur ; elle en corrige les affections vicieuses ; elle change réellement l'homme, & le rend tel au dedans qu'il paroît au dehors.

Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

En vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la hai-

ne & de la vengeance, nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'est se punir soi-même que de haïr & en revenant à nous mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au-dedans de nous un fond d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers panchans ; & qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres, la Loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits & les plus raisonnables de notre cœur, & nous reconcilier avec nous-mêmes.

Les Docteurs d'une science orgueilleuse promettoient la sagesse à leurs disciples. Quelle sagesse, grand Dieu ! qui laissoit à l'homme toutes ses miseres, & ne se proposoit que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes. Quelle sagesse ! qui étoit l'ouvrage pénible de l'orgueil & des recherches curieuses & inutiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la Loi de Dieu. Ce ne sont pas les sçavans seuls & les génies subli-

Paraph. du Pf. XVIII.

mes qui ont droit d'y prétendre ; elle devient le partage des simples & des ignorans, comme des plus doctes ; elle est communiquée aux petits comme aux grands, aux Souverains comme aux Sujets, au Grec comme au Scythe, aux barbares comme aux Romains & aux Peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promesses du Seigneur, & de son amour pour les hommes ; & loin que les sciences & les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble & petit pour parvenir à cette sublime sagesse, & en être un disciple accompli.

Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

Nous sentons au fond de nos cœurs, que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable, que la douceur, l'humanité, la tempérance, & toutes les vertus recommandées dans l'Evangile ; que les passions interdites par la Loi, sont la seule source de tous nos troubles ; que plus nous nous éloignons de la regle & de la Loi, plus nous nous éloignons de la Paix & du repos du cœur ; & que le Sei-

gneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives & injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans ; & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fideles.

Les doctrines humaines laissoient toujours des doutes & des ténebres dans l'esprit. Elles laissoient au cœur ses inquiétudes & sa tristesse, parce-qu'elles y laissoient toutes ses passions : mais la Loi du Seigneur, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble, & y rétablit la tranquillité. L'homme livré à ses passions, est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent & qui le déchirent : son ame est le jour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations. La paix est le fruit de l'innocence seule, & l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour & à la pratique de la Loi de Dieu. C'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parceque c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, & avec l'ordre, la paix & la joie qui en sont inséparables. Paraphr. du Pſ. XVIII.

Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

Parcourons tous les préceptes de la Loi, nous ſentirons qu'ils ont un rapport néceſſaire avec le cœur de l'homme; que ce ſont des regles fondées ſur une profonde connoiſſance de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous; qu'elle ne renferme que les remedes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos panchans les plus juſtes. Les Païens eux-mêmes, en qui toute verité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à notre morale. Ils étoient forcés d'admirer la ſageſſe de ſes préceptes, la néceſſité de ſes défenſes, la ſainteté de ſes conſeils, le bon ſens & l'élévation de toutes ſes regles. Ils étoient ſurpris de trouver dans les diſcours de Jeſus-Chriſt, une philoſophie plus ſublime que dans les Ecoles de Rome & de la Grece; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les deſirs, les panchans ſecrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ſes diſciples.

Paraphr. du Pſ. XVIII.

Les ſciences humaines engageoient les hommes dans des recherches continuelles & laborieuſes, qui n'aboutiſſoient jamais qu'à augmenter leurs

inquiétudes & leurs doutes. Chaque chef de secte se glorifioit d'avoir trouvé la vérité : ils se la disputoient les uns aux autres, & leurs disputes elles-mêmes montroient assez que nul d'eux ne l'avoit trouvée. Aussi ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit qu'elle étoit promise ; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. La Loi seule du Seigneur pouvoit éclairer tous les esprits. La vérité, si long-temps inutilement recherchée, s'y montre au premier coup d'œil ; il ne faut que l'aimer pour la connoître.

Il n'y a de desirable sur la terre, que la docilité humble & constante aux oracles de la Loi de Dieu. La fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant, se change tôt ou tard en opprobre. Tous les trésors de la terre deviendroient le prix de notre indocilité & de nos prévarications ; ce ne seroient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes, & qui salliroient tout l'éclat de nos talens. L'or & les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichis-

ſent pas l'ame : les plaiſirs des ſens peuvent nous ſurprendre, mais ils ne ſauroient nous ſatisfaire ; ils laiſſent toujours un vuide & un aiguillon dans le cœur. Il n'eſt que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre ame une paix & une joie ſupérieure à tous les plaiſirs, & à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient ſans ceſſe ; les diſciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : mais la Loi du Seigneur eſt toujours la même. Le ciel & la terre paſſeront, les ſiecles & les mœurs changeront ; les monumens de l'orgueil ſeront détruits, on en élévera d'autres ſur leurs ruines ; la révolution des temps effacera les titres & les inſcriptions les plus ſuperbes, mais elle n'effacera jamais un ſeul point de la divine Loi. C'eſt le caractere de la ſeule vérité, de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours juſtifiée, & la défend contre toutes les entrepriſes de l'erreur & de la nouveauté : elle rend toujours inexcuſables les enfans de rebellion & d'indocilité qui ont abandonné la ſa-

bilité de sa doctrine, & se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flotantes & étrangeres.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des panchans insatiables de plaisir, nous sentons bientôt que le déréglement nous mene trop loin, pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujettit & nous tyrannise, renverse l'ordre de notre premiere institution ; & que la Loi, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute son élévation & toute sa noblesse. Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

DES DIVINES ECRITURES.

DANS les histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes. Ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les Empires, qui détrônent les souverains, qui s'élevent Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

eux-mêmes à la ſuprême puiſſance : Dieu n'y paroît nulle part, les hommes en ſont les ſeuls acteurs. Mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout : Dieu ſeul qui fait régner les Rois, qui les place ſur le Trône, ou qui les en dégrade : Dieu ſeul qui combat les ennemis, qui renverſe les villes, qui diſpoſe des Etats & des Empires, qui donne la paix & qui ſuſcite les guerres. Dieu ſeul paroît dans cette Hiſtoire divine : il en eſt, ſi je l'oſe ainſi dire, le ſeul Héros ; les Rois & les Conquérans n'y paroiſſent que comme les miniſtres de ſes volontés. Enfin ces Livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu qui ſe cache dans les autres événemens rapportés dans nos hiſtoires, paroît à découvert dans ceux-ci : & c'eſt dans ce Livre ſeul que nous devons apprendre à lire les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées.

Les Livres ſaints, qui ont conſervé la Religion juſqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choſes. Ils ſont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuſes de l'eſprit hu-

main, qui amuſerent ſi triſtement depuis la crédulité des ſiecles ſuivans : & comme l'erreur naît toujours de la vérité, & n'en eſt qu'une vicieuſe imitation, c'eſt dans les principaux traits de cette hiſtoire divine, que les fables du paganiſme trouverent leur fondement : de ſorte que l'on peut dire qu'il n'eſt pas juſqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté & à l'autorité de nos ſaintes Ecritures.

La bonne foi de Moyſe paroît dans la naïveté de ſon Hiſtoire. Il ne prend point de précautions pour être cru, parce qu'il ſuppoſe que ceux pour qui il écrit n'en ont pas beſoin pour croire, & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conſerver la mémoire à leurs deſcendans, que pour les en inſtruire eux-mêmes.

On ne cachoit point myſtérieuſement au Peuple les Livres ſaints, de peur qu'il n'en découvrît la fauſſeté, comme ces vains Oracles des Sibylles reſſerrés avec ſoin dans le Capitole, fabriqués pour ſoutenir l'orgueil des Romains, expoſés aux yeux des ſeuls Pontifes, & produits de temps

en temps par morceaux pour autoriſer dans l'eſprit du Peuple, ou une entrepriſe périlleuſe, ou une guerre injuſte. Ici les Livres prophétiques étoient la lecture journaliere de tout un Peuple : les jeunes & les vieillards, les femmes & les enfans, les Prêtres & les hommes du commun, les Rois & les ſujets doivent les avoir ſans ceſſe entre les mains ; chacun avoit droit d'y étudier ſes devoirs, & d'y découvrir ſes eſpérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs peres : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs, comme le juſte châtiment de leurs crimes : ils reprochoient aux Rois, leurs diſſolutions ; aux Pontifes, leurs injuſtices ; aux Grands, leurs profuſions ; au Peuple, ſon inconſtance & ſon incrédulité, & cependant ces Livres ſaints lui étoient chers ; & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accompliſſement de ceux dont tout l'univers eſt aujourd'hui témoin.

DE L'EGLISE.

ON ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les temps, pour empêcher que les portes de l'Enfer ne prévalussent contre son Eglise. Il ne leur a opposé d'abord que des hommes simples & obscurs, mais remplis de son esprit, de force & de sagesse; & ils ont élevé sur les débris des Autels profanes, soutenus de toute la puissance des Césars, & des Nations les plus formidables répandues dans tout l'univers; ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la Croix, & le signe adorable du salut de tous les hommes. Paraphr. du Ps. IX

Un culte impie autorisé par la majesté des loix, par la pompe de ses superstitions & de ses cérémonies, par l'antiquité respectable de ses erreurs, par la science & la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les Peuples, & qui paroissent avoir pris leur naissance presque avec le monde même;

ce culte impie a disparu de dessus la terre à la vue de douze pauvres pêcheurs qui sont venus en manifester aux hommes l'extravagance & l'impiété, & qui ont substitué à la place de ces idoles pompeuses, & des dissolutions consacrées à leur culte, le mystere d'un Dieu anéanti, la sévérité de son Evangile, & la folie de la Croix. Il falloit qu'une doctrine descendue du Ciel trouvât tout l'univers armé contre elle; qu'elle parût sur la terre sans force & sans secours humain, & triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la surface de l'univers, pour persuader aux hommes que c'étoit là l'ouvrage de Dieu seul; que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est à dire, un bras de chair ne l'avoit point établie.

Rappellons nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant & de merveilleux, pour soutenir les commencemens foibles & timides de son Eglise naissante. L'univers n'étoit peuplé que de Nations fieres & idolâtres, ennemies de son nom & de son culte; l'empire, la puissance,

les richeſſes, la force, tout étoit entre leurs mains. Les fideles ne formoient ſur la terre, qu'un petit troupeau de brebis diſperſées au milieu de ces loups furieux, ſans ceſſe expoſées à leur rage, & qui ne pouvoient s'aſſouvir de leur ſang; & cependant le Seigneur a diſſipé comme de la pouſſiere toutes ces Nations idolâtres, ſi nombreuſes & ſi puiſſantes : il n'en reſte plus de veſtiges; il en a éteint & effacé juſqu'au nom de deſſus la terre. L'impie perſécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avoient rougi toutes les contrées de l'Empire du ſang des Martyrs, ont péri, & expié par une mort funeſte & tragique, par des guerres & des calamités qui ont enfin renverſé leur Empire, les maux dont ils avoient affligé l'Egliſe.

Toutes ces nations qui ne ſembloient ſubſiſter que pour s'efforcer d'abolir la ſainteté du culte du Seigneur, & la gloire de ſon nom, ont été exterminées, & il leur a ſubſtitué un Peuple nouveau, qui l'adore en eſprit & en vérité. Le monde, univerſellement plongé dans les ténebres de l'idolatrie & des diſſolu-

tions les plus monſtrueuſes, eut beau s'élever contre ce Peuple nouveau; en vain proſcrits de tous les lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout ſembloit leur refuſer un aſyle, le Seigneur devint le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étoient abjects aux yeux du monde, ſans crédit, ſans appui, ſans richeſſes, il attendit que tout parût déchainé contre eux : & lorſqu'il ne paroiſſoit pour eux plus de reſſource, que la perſécution étoit plus générale, que leurs tribulations ſembloient ne devoir finir qu'avec eux, ce fut alors que Dieu rendit à ſon Egliſe la paix & la tranquillité Il ſuſcita un Prince qui purgea la terre des Tyrans; la pourpre des Céſars, juſques là rougie du ſang de ſes ſerviteurs, devint leur bouclier & leur aſyle; le ſigne ſacré de la Croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avoient encore les mains ſouillées du ſang & du carnage des Martyrs; le Seigneur redevint le Dieu des armees; les loix de l'Empire s'unirent avec celles de l'Evangile auxquelles elles avoient été juſques-là ſi contraires; les demons furent chaſ-

ſés des temples ſuperbes & profanes que la ſuperſtition leur avoit élevés, & Dieu rentra dans tous ſes droits; ſon culte ſaint ſortit de l'obſcurité & des ténebres où la fureur des perſécuteurs l'avoit retenu; l'Egliſe de la terre parut revêtue de gloire & de magnificence, & devint une image de celle du Ciel; & l'univers entier fut étonné de ſe trouver Chrétien.

La protection viſible dont Dieu favoriſe ſon Egliſe, la met à couvert de toute variation. Comme Dieu, elle ne connoît point de changement. Des monſtres d'erreur y peuvent naître; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'éleve, s'enfle, & les rejette tôt ou tard, hors de ſon ſein. Dépoſitaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui eſt nouveau lui eſt étranger. La nouveauté a beau ſe couvrir des apparences de la piété, ou d'une auſtere régularité, elle lui arrache tôt ou tard le maſque; & à meſure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préſide à tous ſes jugemens, l'illuſion tombe & s'évanouit: elle peut pour quelque temps ſuſpendre ſes

censures contre l'erreur, mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

Petit Carême Sermon du Dim. des Rameaux.

Les Evêques sont les sujets des Rois ; mais ils sont leurs peres selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du Trône ; mais sur les Mysteres de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les Princes n'en sont que les premiers enfans, & nos Rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ses décrets ; & en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres Fideles.

Paraphr. du Pseau. IX.

En vain chaque siecle a enfanté des docteurs de l'erreur & du mensonge, des esprits rebelles & audacieux qui ont conspiré contre l'Eglise ; en vain les siecles à venir en verront encore naître : tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie & qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelques progrès ; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil, & qui lui forme des sectateurs : mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage

ge. La premiere séduction se dissipera peu à peu ; la nouveauté perdra ses charmes, & ne paroîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur & de la rebellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étoient égarés, & l'on verra ses partisans les plus célebres & les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou mépriſés ; & disparoître enfin de la face de la terre, avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténebres, ce fils de l'orgueil & de la fausse science de leurs maîtres.

Dès que les Princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier. Leurs tempéramens ont été de nouvelles plaies, & ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles, & les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation & leur révolte ; & leur autorité a toujours perpetué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

vérité. Le Trône eſt élevé pour être l'appui & l'aſyle de la doctrine ſainte ; mais il ne doit jamais en être la regle, ni le tribunal d'où partent ſes déciſions.

Paraphr. du Pſ. IX. Le glaive que les ennemis de Dieu avoient tenu ſi long-temps élevé ſur la tête de ſes Saints, s'eſt tourné enfin contre eux-mêmes. Laſſés d'immoler ces ſaintes victimes, & leurs mains encore ſanglantes, ils ont vengé ſur eux-mêmes la mort de ſes Serviteurs. La Juſtice divine a ſoufflé au milieu d'eux la diviſion & la guerre ; les Fideles n'ont pas eu beſoin de s'aſſembler pour les détruire. La foi & la patience étoient le ſeul glaive que le Seigneur leur avoit mis entre les mains, & les ſeules armes auſſi qu'ils oppoſoient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'eſt ſervi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théatre d'horreur où les Rois & les nations conjurés les uns contre les autres, ne ſembloient conſpirer, en ſe détruiſant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie & idolâtre qui couvroit alors la ſurface de la terre. C'étoit un nouveau déluge de ſang, dont la juſ-

tice de Dieu ſe ſervoit pour la punir & la purifier encore.

Ces Villes ſi célebres autrefois par leur magnificence, par leur force, & encore plus par leurs crimes & leurs diſſolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces aſyles fameux de l'idolatrie & de la volupté, furent renverſés de fond en comble; ces Statues ſi renommées qui les embelliſſoient, que l'antiquité avoit tant vantées, la foibleſſe de leurs dieux ne put les mettre à couvert, & elles furent enſévelies dans les débris de leurs villes & de leurs temples. Il ne reſte donc plus rien de tous ces ſuperbes monumens de l'impieté. Que ſont devenus ces Céſars qui faiſoient mouvoir l'univers à leur gré; ces protecteurs d'un culte profane & inſenſé; ces oppreſſeurs barbares des Saints & de l'Egliſe? à peine en reſte-t-il quelque ſouvenir ſur la terre. Leur nom même ne s'eſt conſervé juſqu'à nous, qu'à la faveur du nom des Martyrs qu'ils ont immolés, & que les fêtes de l'Egliſe font paſſer d'âge en âge juſqu'à la fin des ſiecles. La gloire & la puiſſance de ces tyrans s'eſt évanouie avec le bruit que leur

ambition, leur cruauté, leurs entrepriſes inſenſées avoient fait ſur la terre : ſemblables au tonnerre qui ſe forme ſur nos têtes, il n'eſt reſté de l'éclat & du bruit paſſager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection & la puanteur.

DE LA FOI.

Avent. Sermon du III. Dimanche.

S'IL ne devoit nous en couter que de ſoumettre notre raiſon à des Myſteres qui nous paſſent ; ſi la vie chrétienne ne nous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans le pouvoir comprendre ; ſi la Foi ne nous propoſoit point de devoirs penibles à remplir ; ſi pour changer de vie il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives, & aux attachemens les plus chers ; ſi c'étoit une affaire purement d'eſprit & de croyance, & que le cœur & les panchans n'y ſouffriſſent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre : nous regarderions comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance

des difficultés de pure ſpéculation qu'il ne coute rien de croire, avec une éternité malheureuſe qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La Foi ne nous paroît donc difficile, que parce qu'elle regle les paſſions, & non parce qu'elle propoſe des Myſteres : c'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui nous révolte, plutôt que l'incompréhenſibilité de ſes ſecrets : nous ſommes donc corrompus, mais nous ne ſommes point incrédules.

La Foi eſt une vertu commode pour les eſprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coute peu de croire. Leur mérite en ce point, eſt un mérite tout du cœur ; Ils n'ont pas beſoin d'immoler ces lumieres favorites dont leur ame n'eſt jamais frappée : c'eſt un ſacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu, de l'amour & de la ſimplicité, mais il n'y a point de victime. Il n'en eſt pas de même de ces eſprits vaſtes & lumineux ; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment la ſainte obſcurité de celle qu'il doit adorer. In- Panég. de Saint Thomas d'Aquin.

troduits depuis long-temps par un privilége délicat dans le ſanctuaire de la vérité, il leur en coute pour ne pas franchir cette haie ſacrée qui ſert comme de barriere à celui de la Foi. On ſe feroit une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les ſonde, on veut que l'ignorance ſeule de nos peres nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là-deſſus, flatte, attire, emporte; on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'eſt faire écrouler tout l'édifice; en un mot, on veut bien ſubir le joug de la Foi, mais on veut ſe l'impoſer ſoi-même, l'adoucir, & y faire des retranchemens à ſon gré. Tel a été ſouvent l'écueil des plus grands génies; les annales de la Religion nous ont conſervé le ſouvenir de leur chûte, & chaque ſiecle a preſque été fameux par quelqu'un de ces triſtes naufrages.

Avent. Sermon du III. Dimanche.

Malgré nos doutes prétendus ſur la Foi, nous ſentons que l'incrédulité déclarée eſt un parti affreux; nous n'oſerions nous y fixer. C'eſt un fable mouvant ſous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous

font horreur, où nous ne trouvons point de consistance, & où nous n'oserions marcher d'un pas ferme & assuré. On convient que quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Notre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la Foi, & une crainte que nous ne perdions nos peines en lui sacrifiant nos plaisirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre ; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire, & qui nous condamne. Revenons à notre cœur, reconcilions-nous avec nous-mêmes, laissons parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de nous pour la Foi, contre nos propres déréglemens ; en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, & nous serons fideles.

Myſteres Sermon de l'Incarnat.

La vérité ne nous eſt ici-bas montrée qu'en énigme, & il faut croire pour comprendre. Ce n'eſt pas que la Religion ne nous propoſe que des Myſteres qui nous paſſent, & qu'elle nous interdiſe tout uſage de la raiſon : elle a ſes lumieres comme ſes ténebres, afin que d'une part l'obéiſſance du fidele ſoit raiſonnable, & que de l'autre elle ne ſoit pas ſans mérite. Nous voyons aſſez pour éclairer ceux qui veulent connoître ; nous ne voyons pas aſſez pour forcer ceux qui refuſent de voir. La Religion a aſſez de preuves pour ne pas laiſſer une ame fidele ſans aſſurance, & ſans conſolation ; elle n'en a pas aſſez pour laiſſer l'orgueil & l'incrédulité ſans replique. Ainſi la Religion par ſon côté lumineux conſole la raiſon, & ſon côté obſcur laiſſe à la Foi tout ſon mérite.

Sermon du Jeudi après les Cendres.

Tout change ſur la terre, parce que tout ſuit la mutabilité de ſon origine. Les occaſions, les différences des ſiecles, les diverſes humeurs des climats, la néceſſité des temps, ont introduit mille changemens à toutes les loix humaines ; la Foi ſeule n'a jamais changé. Telle que nos peres

la reçurent, telle l'avons nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siecles, & par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a paru toujours tel. Il est aisé de durer quand on s'accomode au temps & aux circonstances, & qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siecles & de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de soi, & être toujours le même, c'est le grand privilége de la Religion Chrétienne.

Les grandes connoissances ôtent presque toujours quelque chose à la simplicité de la Foi ; & par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inseparable d'ordinaire de complaisance & d'orgueil, la soumission qui nous rend fideles, semble perdre d'un côté ce que les lumieres qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre ; comme si plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foiblesse de la raison, & dans l'incertitude & l'obscurité de ses lumieres. Mysteres. Sermon de l'Incarnation.

Petit Careme. Sermon du jour de Paques.

Il n'eſt que la Foi qui puiſſe nous mettre au-deſſus des événemens ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe. La raiſon, la philoſophie promettoit la conſtance à ſon ſage, mais elle ne la donnoit pas. La fermeté de l'orgueil n'étoit que la derniere reſſource du découragement, & l'on cherchoit une vaine conſolation en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur ne peut trouver ſon remede que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les ſentimens naturels, ſans éteindre la nature elle-même : la Foi nous laiſſe ſenſibles, mais elle nous rend ſoumis, & cette ſenſibilité fait elle-même tout le mérite de notre ſoumiſſion ; elle n'eſt pas inſenſible aux peines, mais elle eſt ſuperieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les ſouffrances, que de leur en ôter le ſentiment ; & la ſageſſe païenne ne vouloit les rendre inſenſibles, que parce qu'elle ne pou-

voit les rendre soumis & patiens. Elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à surmonter ses sensibilités & ses foiblesses : elle formoit des héros de théatre dont les grands sentimens n'étoient que pour les spectateurs, & aspiroit plus à la gloire de paroître constant, qu'à la vertu même de la constance. Mais la Foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentimens de la nature, & ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunerateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parcequ'elle seule en bannit l'orgueil qui les corompt, & qui n'en fait que des fantômes.

La véritable élévation de l'esprit est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi : les grandes lumieres nous conduisent elles-mêmes à la soumission, & l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés. C'est tout ignorer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhen- Petit Carême. Sermon du II. Dimanche.

sibles que les mysteres de la Foi ; & il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir & à se soumetre.

Petit Careme. Sermon du jour de Pâq.

Qu'on vante l'élévation & la supériorité de nos lumieres ; qu'une haute sagesse nous fasse regarder comme l'ornement & le prodige de notre siecle ; si cette gloire n'est qu'au dehors, si la Foi, qui seule éleve le cœur, n'en est pas la premiere base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie & de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur ; on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, & notre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à notre affliction qui nous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la Foi toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

La philosophie découvroit la honte des passions, mais elle n'apprenoit point à les vaincre ; & ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remede du vice. Il

étoit même nécessaire à la gloire & au triomphe de la Foi, que les plus grands génies, & toute la force de la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les docteurs du monde, & n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs & de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages ; & il falloit que les vains efforts de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la Foi.

C'est elle qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste & tout l'appareil de la raison humaine nous annonçoit depuis si long-temps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siecle parmi les hommes ; elle en a peuplé les villes, les Empires, les déserts ; & l'univers entier a été pour elle un autre Lycée, où au milieu des places publiques elle a

prêché la ſageſſe à tous les hommes. Ce n'eſt pas ſeulement parmi les Peuples les plus polis qu'elle a choiſi ſes ſages ; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe, ont été également appellés à ſa divine philoſophie. Ce n'eſt pas aux ſçavans tout ſeuls qu'elle a réſervé la connoiſſance ſublime de ſes Myſteres, les ignorans eux-mêmes ſont devenus ſes docteurs. Il falloit que la véritable ſageſſe pût devenir la ſageſſe de tous les hommes.

Sa doctrine étoit inſenſée en apparence, & les Philoſophes ſoumirent leur raiſon orgueilleuſe à cette ſainte folie : elle n'annonçoit que des croix & des ſouffrances, & les Céſars devinrent ſes diſciples. Elle ſeule vint apprendre aux hommes que la chaſteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être aſſiſes ſur le Trône, & que le ſiege des paſſions & des plaiſirs pouvoient devenir le ſiege de la vertu & de l'innocence.

DE LA PIÉTÉ.

C'EST se faire une fausse idée de la Piété, de se la figurer toujours foible, timide, indéciſe, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, & une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir, & n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics & ses pieuses frayeurs; & ne faisant usage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre & la regle. Ce sont-là les défauts que les hommes mêlent souvent à la Piété, mais ce ne sont pas ceux de la Piété même: c'est le caractere d'un esprit foible & borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation & de la sagesse de la Religion; en un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence. La véritable Piété éleve l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même. L'hom-

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

me de bien eſt capable de tout, dès qu'il a pu par ſa vertu ſe mettre au-deſſus de tout. C'eſt le haſard qui fait les héros ; c'eſt une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien : les paſſions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous éleve au-deſſus de nous-mêmes.

Carême. Sermon du Mecr. de la III. ſemaine. Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de Piété : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne demande point. Tel eſt ſouvent le goût bizarre de l'homme : le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil, c'eſt un goût forcé & étranger qu'on ne s'eſt point impoſé ſoi même, qui n'offre que le devoir tout ſeul, toujours triſte & dégoûtant, & ſous lequel l'amour propre a de la peine à plier ; mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaiſance, c'eſt un joug de notre façon qui ne nous bleſſe jamais, & ce qu'il pourroit avoir de pénible eſt toujours adouci par le goût qui nous y porte, ou par le plaiſir ſecret que l'on ſent de l'avoir ſoi-même choiſi. N'ajoutons rien du nôtre à la Religion ; elle eſt pleine d'une raiſon ſublime, pour-

vu que nous la laiſſions telle qu'elle eſt : mais dès que nous y voulons mêler nos goûts & nos idées, ce n'eſt plus, ou qu'une philoſophie ſéche & orgueilleuſe qui donne tout à la raiſon, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zele ſuperſtitieux & bizarre, que la ſaine raiſon mépriſe, & que la foi déſavoue & condamne.

Les hommes, pour excuſer leurs vices, cherchent à décrier la vertu. Comme elle eſt incommode aux paſſions, ils voudroient ſe perſuader qu'elle eſt funeſte à la conduite des Etats & des Empires, & lui oppoſer les intérêts publics, pour ſe cacher à ſoi-même l'intérêt perſonnel qui ſeul en nous s'oppoſe à elle. La crainte du Seigneur eſt la ſeule ſource de la véritable ſageſſe ; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut ſeul le mettre dans les Etats. La Piété véritable eſt l'ordre de la ſociété ; elle laiſſe chacun à ſa place ; elle ne ſort pas de l'ordre de ſes devoirs pour s'en faire d'étrangers ; & elle regarde comme des vices, les vertus qui ne ſont pas de notre état. Tout ce qui trouble l'harmonie publique, eſt un

Petit Carême. Serm. du Dim. des Ram.

excès de l'homme, & non un zele & une perfection de la vertu. La Religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs; & l'on n'est rien devant Dieu, quand on n'est pas ce qu'on doit être. Il y a donc une Piété, pour ainsi dire, propre à chaque état : l'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé; & le Souverain en lui peut devenir très criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Avent. Sermon de la Concep. de la Sainte Vierge.

D'ordinaire on est soutenu dans un commencement de Piété, par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premieres démarches d'une nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grace, & qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide, que dans une plenitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bientôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même, on s'affoiblit, on perd courage; on regarde derriere soi; on n'est pas loin d'une rechute; on retombe : telle est la destinée de

la plupart des ames. Leur Piété eſt une piété toute de goût & de ſenſibilité ; un je ne ſçais quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire ſur les ames légeres & inconſtantes. Ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur véritable des Jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur ; & de-là ces triſtes ſcenes qui affligent l'Egliſe, qui déshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux ; de-là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

La nouveauté, le tempérament quelquefois, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des regles ſaintes. Tout s'applanit alors, tout paroît aiſé ; on ſe perſuade aiſément que les ſuites répondront à de ſi heureux commencemens ; que les devoirs auront toujours pour nous le même at-

Tome des Or. Fun. II. Sermon d'une Prof. Religieuſe.

trait, & que rien n'affoiblira ce goût ſenſible qui nous rend d'abord ſi heureux & ſi pénétrés de notre bonheur. Cependant ce premier goût s'uſe d'ordinaire, cet attrait paſſe, rien d'humain ni de ſenſible ne ſoutient plus dans la pratique de la vertu : on en ſent le poids, & les conſolations qui l'adouciſſoient ſont refuſées ; les panchans d'abord ſi dociles, ſe ſoulevent contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien preſque, dans le détail des devoirs, qui le pique & l'intéreſſe ; on marche encore, à la vérité ; mais chaque pas eſt un nouvel effort, mais on marche ſans goût & ſans conſolation ; on recherche dans les relâchemens de l'amour propre, les conſolations ſenſibles qui manquent à la vertu ; on ſe dédommage avec ſoi-même, pour ainſi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Ram.

Le premier écueil de la piété des Grands, eſt de les retirer des ſoins publics, & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos eſt le vice ordinaire des Grands, il devient encore plus dangereux & plus incorrigible,

quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'aſſoupiſſement de la pareſſe ; mais celui qui a pour principe une Piété mal-entendue, eſt en garde contre la gloire même, & ne laiſſe plus de reſſource. Un reſte d'honneur & de reſpect pour le public, & pour la place qu'on occupe, rompt ſouvent les charmes d'une oiſiveté honteuſe, & rend aux Peuples le Souverain qui ſe doit à eux : mais quand ce repos indigne eſt occupé par des exercices pieux, il devient à ſes yeux honorable. On peut rougir d'un vice ; mais on ſe fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Quel ſeroit donc ce phantôme de Piété qui feroit une vertu aux Grands & aux Souverains, de craindre la diſſipation des ſoins publics juſqu'à les négliger ; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuſes, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de ſe renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuſes illuſions, & de fuir preſque la vue du reſte de la terre. Une Piété oiſive & retirée ne

ſanctifie point le Souverain ; elle l'avilit & le dégrade.

Quoi ! tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets, les ſoins publics ſeroient abandonnés, les affaires demeureroient, les ſubalternes abuſeroient de leur autorité, les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence, les Peuples ſeroient comme des brebis ſans paſteurs, tout l'Etat dans la confuſion & dans le déſordre ? La Religion autoriſeroit donc des abus que la raiſon elle même condamne !

Ce n'eſt pas qu'on prétende autoriſer cette ſageſſe profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de la Religion, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des regles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement & les intérêts de l'Etat. Dieu qui eſt l'Auteur des Empires, ne l'eſt point des loix qui les gouvernent ? A t-il établi des Puiſſances qui ne puiſſent ſe ſoutenir que par le crime ? & les Rois ſeroient-ils

ſon ouvrage, s'il ne pouvoient régner ſans que la fraude & l'injuſtice fuſſent les compagnes inſéparables de leur regne? N'eſt-ce pas la Juſtice & le Jugement qui ſoutiennent les Trônes? La Loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite ſur le front du Souverain, comme la premiere loi de l'Empire? & s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des ſociétés humaines, ou la Loi de Dieu ſeroit fauſſe, ou les ſociétés humaines ne ſeroient pas l'ouvrage de Dieu.

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

Quelle erreur de ſe perſuader que ceux qui ſont en place ne doivent pas regarder de ſi près à la rigidité des regles ſaintes; que les Empires & les Monarchies ne ſe menent point par des maximes de Religion; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, ſi les maximes du Chriſtianiſme conduiſoient les affaires publiques; & qu'il n'eſt pas poſſible d'être en même-temps & l'homme de l'Etat, & l'homme de Dieu! Quoi, la juſtice, la vérité, la bonne foi ſeroient funeſtes au gouvernement des Etats & des Empires! la Religion qui fait tout le bonheur

& toute la sûreté des Peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil ! les Peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquilité, qu'à la fraude & à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent ; & les Ministres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur salut, le salut de leur patrie ! J'avoue qu'avec un Souverain ambitieux qui médite des entreprises injustes, l'artifice & la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le Prince soit juste & craignant Dieu, la justice & la vérité suffiront alors pour soutenir un Trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité & dans leur droiture ; on ne donnera plus à la fraude & à la dissimulation, les noms pompeux d'art de régner, & de science des affaires.

Mystéres. Sermon de la Passion de Notre Seigneur

S'il ne falloit, pour être saint, que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en couteroit moins à la plupart des hommes. On

trouve

trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment ; toutes les forces de l'ame semblent se réunir alors, & la courte durée du combat en adoucit & en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'est qu'une passion vaincue renaît aussi tôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Il est aisé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coute, c'est d'être par-tout constant & fidele.

Après les premieres années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à ceux qui commencent, une exactitude trop rigoureuse : on regarde tous les adoucissemens & les petites infidélités, comme le privilége du temps & des années : on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens & de l'amour propre : on se permet tranquillement des omissions dont on se faisoit autrefois un grand scrupule : enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé, & qu'il ne convient qu'à des commençans, d'obser-

Tom. des Oraiſ. Fun. II. Sermon d'une Prof. Religieuſe.

ver les regles & les saints usages dans toute leur perfection & leur étendue.

DU ZELE.

Tome II. des Confer. du Zele contre les vices.

LE véritable zele prend différentes formes, selon les différens besoins de ceux qui en sont l'objet. Tantôt il menace, il effraye, il ne montre que des objets terribles & accablans ; d'autre fois, il console, il s'insinue, il rassure les défiances, il calme les frayeurs : mais c'est toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expressions ou de consolation, ou de terreur ; c'est toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une sainte indignation, tantôt celles de la tendresse : c'est sa douceur qui forme toute sa sévérité ; & c'est de sa sévérité elle-même qui naît toute sa douceur. Les emportemens, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de Zele, elle les désavoue ; ce sont des saillies de l'homme, c'est une fougue de tempérament, c'est une imprudence du mi-

niſtre, ce n'eſt pas la fonction ſainte du miniſtere. Le Zele qui veut perdre, déshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'eſt pas le Zele qui prend ſa ſource dans la charité ; tout ce qui peut jetter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ſes freres, lui paroît étranger au Zele dont elle eſt le principe.

Un miniſtre ſaint ne ſe propoſe de travailler que pour Dieu : il ſait qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Egliſe, & que les plus applaudis ne ſont pas toujours les plus utiles : il ne choiſit pas même le genre de travail le plus conforme à ſon goût, il ſe livre à celui que l'Egliſe lui deſtine : il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités. Auſſi aiſé d'être employé aux fonctions les plus obſcures, qu'aux plus éclatantes ; auſſi zélé quand il faut laiſſer venir à lui les petits enfans, que lorſqu'il s'agit de porter la parole devant les Rois & les Grands de la terre ; ſon unique gloire eſt que Dieu ſoit glorifié, & que lui-même puiſſe être oublié.

Souvent, par un faux prétexte de

Zele, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obstinés : on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un Zele ardent ; on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre presque au doigt dans les instructions publiques ; on les caractérise par des traits si marqués & si frappans, que personne ne peut les méconnoître ; & l'on s'applaudit, comme si un ministere de charité & de réconciliation pouvoit devenir, sans profanation, un ministere public d'animosité & de satyre. Par-là on ajoute à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce ; en les aigrissant, on leur fait du crime une espece de point d'honneur affreux : de sorte que ce n'est plus leur fragilité seule qui les y retient ; c'est une ostentation de rage, & un plaisir secret de morguer & de contrister celui qui les condamne & qui les censure publiquement.

Les travaux semblables du Ministere, qui devroient, ce semble, réunir les ouvriers destinés aux mêmes fonctions, les divisent. On se regarde d'un œil jaloux, on exténue, on

mépriſe mutuellement les talens & les ſuccès les uns des autres ; les ſuccès de nos freres ne ſont plus dans notre bouche, qu'une prévention populaire ; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les déſavoue. On ne connoît de bien que celui qu'on fait ſoi-même ; on s'empreſſe, on s'intrigue pour attirer à ſoi ou aux ſiens, les ſuffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu, quand on les a ſouſtraits à ceux à qui, ſans nos artificieuſes précautions, ils auroient été deſtinés. On va plus loin ; on ſe déchire, on s'impute mutuellement des excès de rigueur ou de relachement, oppoſés également à la ſainte ſageſſe de l'Evangile : un miniſtere de paix devient un ſpectacle de guerre & de diſſention : on répand parmi les Fideles cet eſprit de diviſion ; & la prévention & la jalouſie des miniſtres paſſent juſqu'à leurs diſciples.

Le Zele eſt un ſaint deſir de ſe rendre utile à ſes freres ; mais un deſir rempli de lumiere & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens ; tout ce qui nous paroît bon, ne lui paroît pas pour

cela convenable. Le cœur de la plupart des hommes eſt ſi corrompu, ſi paîtri d'orgueil, de malignité, de perverſité, & par-là, né avec des penchans ſi inalliables avec les regles & le devoir, que le plus léger contre-temps, lorſqu'on s'efforce de les y rappeller, devient pour eux une raiſon de s'en éloigner encore davantage. Il faut, pour ainſi dire, leur en applanir toutes les voies; c'eſt bien aſſez qu'ils aient à combattre leurs inclinations perverſes, ſans qu'on les oblige encore de pardonner les contre-temps & les imprudences. Si l'on prévoit que le Zele irritera le malade, loin de le guérir, il faut attendre des momens plus favorables, ſans expoſer la vérité au mépris & à la dériſion. On cherche ſouvent à ſe décharger de ſon Zele, comme d'un fardeau qui peſe, ſans prendre garde ſi le lieu où l'on veut le dépoſer, eſt diſpoſé à le recevoir; n'eſt-ce pas là plutôt chercher à ſoulager ſon impatience, que les infirmités de ſes freres?

La jalouſie, non-ſeulement déshonore le Zele, mais le ſuppoſe éteint dans nos cœurs. Ce n'eſt pas

le salut de nos freres que nous cherchons, c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instrumens & les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne. Nous souffrons, que Dieu soit glorifié; peut-être même verrions-nous avec plaisir périr les pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins & d'autres talens que les nôtres. Nous voulons être seuls, & ne partager avec personne la gloire & le succès du saint Ministere. Tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous est insupportable; & nous regardons les dons de Dieu dans les autres, comme notre confusion & notre opprobre. On se cache cette bassesse à soi-même, mais elle jette au-dehors des fruits d'autant plus amers, que sa racine est plus profondément cachée dans le cœur: on se la déguise sous les noms spécieux du Zele & de la charité: Mais quel Zele, que l'accroissement de la gloire de Dieu, & de la connoissance de son nom remplit de tristesse & d'amertume! quelle charité, que les dons de Dieu dans nos

freres aigriſſent & révoltent !

Il y a des bienſéances & des meſures de ſageſſe dont le Zele ne doit jamais s'écarter. Il regle ſes inſtructions ſur le caractere de ceux qui l'écoutent ; il choiſit ſes momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : ſon grand objet eſt d'être utile ; & le même Zele qui forme en nous ce ſaint deſir, eſt toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en aſſurent le ſuccès.

La jalouſie & la témérité dans le Zele, ſont d'ordinaire les ſuites & les triſtes fruits de l'orgueil. On ſe laiſſe ſouvent également enfler des louanges & des mépris, de la faveur & de la contradiction des hommes : mais un Miniſtre ſaint, qui dans ſes fonctions ne ſe propoſe que le ſalut de ſes freres, ne ſent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'eſpérance, que par rapport à ce ſeul objet. Il ſçait que les applaudiſſemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconſtance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds, l'idole qu'il vien-

nent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu ; que la bizarrerie & le peu de solidité de leurs suffrages leur ôte tout ce qui pourroit même satisfaire l'orgueil ; qu'ils envient souvent & mépriſent en secret ceux qu'ils semblent admirer tout haut ; & qu'il est rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche. Mais s'il ne s'enfle point des louanges, il ne s'éleve point aussi des mépris & des persécutions. Il est vrai qu'elles sont promises à la piété, & proposées comme la gloire & la récompense du ministere ; & par-là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il semble qu'on est en droit de se croire marqué du sceau de l'Apostolat. On croit succéder au Zele des premiers hommes Apostoliques, parce qu'on succede à leurs tribulations ; & on se persuade avoir rempli glorieusement son ministere, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où savons-nous que nous ne devons pas à notre imprudence, plutôt qu'à leur malice, les contradictions que nous

essuyons de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiscrétion, n'ont-ils pas ôté à notre Zele tout ce qu'il auroit eu de respectable, & fait retomber sur nous seuls les mépris & les persécutions que nous rejettons avec complaisance sur notre ministere ? N'est-ce pas la maniere peu décente, ou peu mesurée, d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans notre bouche odieuse ou ridicule ? Nous glorifier de ces contradictions, c'est nous glorifier souvent de l'abus que nous avons fait de notre ministere. Ainsi, ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions, ne doivent pas flatter notre orgueil ; leurs louanges, parcequ'elles ne nous sont point dûes ; leurs mépris, parceque souvent ils nous sont dûs.

On voit tous les jours des Ministres qu'un Zele inconsidéré jette dans des inconveniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractere est avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement ; rien ne leur paroît impossible, & rien ne leur semble à

la place où il doit être. Ils voudroient tout changer, tout déplacer; ils commencent par mettre une confusion universelle en tout ce qu'ils touchent sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contens d'eux-mêmes. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes & fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus consommée; & au sortir de cet écueil où ils viennent de se briser, & de donner au public une scène toujours désagréable au Ministere, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de périls, & ne leur promet pas moins de confusion.

Le vrai Zele n'est point susceptible d'une ambition criminelle, qui est comme la consommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil: on se la dissimule presque toujours à soi-même; mais elle est souvent le motif secret & caché qui anime à notre insçu nos fonctions les plus

ſaintes. On n'eſt point impoſteur en public, les mœurs ſont régulieres, on a horreur du crime, on ſe livre de bonne foi aux fonctions du miniſtere, on ſe propoſe d'être utile à ſes freres ; mais un point de vue plus éloigné nous anime & nous ſoutient. Tant d'autres avant nous ont réuſſi par cette voie, on ne déſeſpere pas d'atteindre où ils ſont parvenus ; on enviſage de loin la récompenſe : on n'oſe en convenir avec ſoi-même ; mais dès que nos eſpérances ſont tombées, & que le phantôme qui nous ſoutenoit a diſparu, le dégoût ſuccede au Zele, la ſanté commence à devenir un prétexte qui nous éloigne de nos fonctions, le ſalut de nos freres ne nous touche plus que foiblement, & l'on ceſſe d'être zélé, dès que l'on ceſſe d'eſpérer & de prétendre.

Le monde eſt ravi de pouvoir ſe perſuader qu'on ne peut le condamner ſans ſe jetter dans des extrêmités que le ſimple bon ſens déſavoue. Il redit alors avec oſtentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foibleſſe d'eſprit dans les invectives contre le vice : il triomphe quand il voit la

doctrine sublime de l'Evangile, dont on lui vante tant la sagesse, défigurée par les procédés peu sensés du ministre ; & confondant la Religion avec le ministre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un sujet affreux de dérision & de censure.

Une ambition assez ordinaire dans le ministere, est celle du succès. On veut réussir & entraîner après soi les Grands & le Peuple : c'est la gloire de Dieu & l'utilité publique qui pallient l'orgueil & l'injustice de ce desir. On s'afflige, on se rebute quand le succès ne répond pas à nos espérances. Un fruit secret & solide que Dieu peut opérer par notre ministere, ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des applaudissemens. Dès que ce spectacle de vanité ne nous emporte point, on porte impatiemment le silence & la solitude qui nous suit, on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en sent plus que le poids & le travail. On s'y cherchoit soi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu seul, on croit avoir perdu son temps & ses peines.

DE LA MORT.

Avent Sermon du jour des Morts.

LEs passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant & d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la Mort comme le dernier des malheurs. Toutes leurs passions les attachent à la vie, & cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette Mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Oraiſ. Funeb. de M. le Dauphin.

Chacun se forme dans l'avenir un phantôme qui l'éblouit ; le bonheur se montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde & toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change nos vues, sans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies. Nous formons de nouveaux projets ; nous nous faisons un nouveau plan de Cour, & de mesures; nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions. Nos

projets échouent sans cesse, & nos espérances revivent de nos projets même renversés. Au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir.

La mort est presque toujours l'écueil & le terme fatal de la gloire des Grands. Les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne survivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures, qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée de leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien ; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs. De nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on éleve sur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles & de ses vertus celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de

Petit Carême. Sermon du jour de Pâque.

consistence assurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Carême. Sermon du Jeudi de la IV. semaine

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumiere, l'arrêt de mort lui est prononcé; & comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Nous portons tous en naissant la mort dans notre sein; il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos meres, un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici bas les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, & nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit. Les alimens nous corrompent, les remedes nous affoiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au-dedans, nous consume; & toute notre vie n'est qu'une longue & pénible agonie.

Mysteres

La gloire de l'usurpateur qui s'est

élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent, & chassé l'héritier légitime pour se mettre en sa place, & se revêtir de sa dépouille, sera ensévelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposoient aux discours publics ses succès & sa puissance étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne. C'est alors que tous les grands motifs de crainte & d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie ; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses que l'adulation avoit tant exaltées, & l'on en exposera l'indignité & la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connoissoit que sur la bonne foi des éloges publics, & l'on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature & de la société foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuste dont il avoit joui ; on lui rendra l'infamie & la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avoit bien

Sermon du jour de l'Assompt.

voulu se cacher à soi-même. Sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, & son opprobre ne finira qu'avec les siecles. La derniere postérité ne le connoîtra que par ses crimes. Les histoires, fideles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom & sa honte ; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scene de l'univers, ne feront qu'immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre. La Mort finit toute sa gloire ; elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient de loin périr un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la Mort, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent ; le passé ne lui paroît plus qu'un instant fu-

gitif qui n'a fait que briller & disparoître ; l'avenir est un abîme immense où il ne voit ni fin ni issue, & où il va se perdre & s'engloutir pour toujours ; le monde, qu'il croyoit éternel, n'est plus qu'un phantôme qui se dissipe ; tout ce qu'il avoit cru réel & solide, s'évanouit ; tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, se montre à ses yeux & se réalise ; & son malheur lui donne de nouvelles lumieres, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans, & un nouveau cœur.

La Mort nous paroît toujours comme l'horison qui borne notre vue ; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espece d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés, Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes ; comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, & que nous eussions jetté ici-bas des racines éternelles.

Oraison Funebre de Mgr. le Dauphin.

Carême. Sermon du Jeudi de la IV. semaine.

La mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, & qui semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclorre, & celui qui les voit sécher & disparoître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, & cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie. Si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années, & le jour fatal qui les verra finir; ce point de vue fixe & certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, & ne nous laisseroit point un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court, l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûteroit de tout, nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifféren-

te, le monde entier à charge & ennuyeux : & cette même mort qui peut arriver chaque jour, chaque instant, nous laisse toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; & parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

DU CHOIX D'UN ÉTAT.

ON se détermine d'ordinaire pour le choix d'un Etat, dans un âge où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens & des goûts puérils de l'enfance. A peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; & ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premieres qu'on nous apprend à former, avant même qu'on

Carême. Sermon du Mecr. de la II. semaine.

nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées ; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance. Ainsi avant que nos penchans soient développés, & que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Mysteres Second Sermon de la Purification. Si on démêle dans un enfant les premieres espérances de ces talens qui font réussir dans le monde ; s'il paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom, on le sépare pour la terre, on le regarde comme destiné & consacré au siecle par sa naissance. En vain mille desirs de séparation & de retraite laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui, on les regarde comme des légéretés de l'enfance : on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, & on lui offre celle du siecle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable ; mais on exige qu'il connoisse le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé : on veut laisser mûrir la raison, & on laisse flétrir l'innocence & for-

tifier les paſſions : on ſe perſuade qu'il faut l'engager dans des plaiſirs qui éprouvent ſa réſolution, & on le met dans des occaſions qui corrompent ſon ame. Mais lorſqu'on trouve les mêmes deſirs de retraite dans ceux qui par l'ordre de leur naiſſance, ou par la médiocrité de leurs talens, ſe trouvent moins propres au monde, & à ſeconder la vanité de nos projets, eſt-on ſi difficile & ſi circonſpect ? prend on tant de meſures pour éprouver ſi c'eſt le bon eſprit qui les pouſſe ? Ah ! loin de nous defier de leur âge & de leur enfance, nous en abuſons ; loin de leur repréſenter les inconveniens d'un choix téméraire, on le leur inſpire ; loin de leur faire connoître les plaiſirs du monde, pour éprouver leur réſolution, la grande attention eſt de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuſes : au lieu de leur repréſenter avec neutralité le ſiecle & la retraite, on les place dans des ſituations où tout leur fait entendre ce qu'on n'oſe leur dire, on fait de leur éducation une voie qui les conduit à nos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, on dérobe de

bonne heure le monde à des yeux devant lesquels on craint qu'il ne paroisse trop aimable. On ne les traîne pas comme des victimes infortunées à l'autel ; mais peut-être on leur rend la retraite souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de nous.

Panégyr. de Ste. Agnés. Y regarde-t-on de si près quand il s'agit d'un établissement qui va assurer un grand rang & une fortune immense ? Les mœurs, la Religion, la piété, décident-elles de nos choix dans le Sacrement de Mariage ? l'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lieu sacré ? Les biens & les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y sont-elles comptées ? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes, on ne se met point en peine d'assortir les cœurs ; pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte & indissoluble n'a souvent pour tout lien, qu'une opposition secrette de caracteres qui va bientôt la troubler, & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt désunis

déſunis. L'ouvrage des paſſions ne ſauroit être durable ; on unit ſouvent, & on unit en vain ce que Dieu avoit ſéparé. Tant de divorces ſcandaleux ſont de foibles leçons, & ne rendent pas les mariages plus ſaints & plus prudens ; & l'on voit tous les jours les plus grandes Maiſons périr & s'éteindre, par le Sacrement même deſtiné à les ſoutenir & à les perpétuer.

La honte de nos familles devient ſouvent le partage du Seigneur. Les vaſes de rebut que nous n'avons pas trouvé dignes d'être placés dans notre maiſon, nous les choiſiſſons pour être les vaſes d'honneur du Temple du Dieu vivant. Ainſi ces pierres inutiles que nous rejettons, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de notre fortune, nous les réſervons pour être les pierres de l'angle & les colonnes de la Maiſon du Seigneur. Myſteres. Ser. de la Purification.

Eh ! quoi, l'art des arts, le gouvernement des ames, demande-t-il moins de talens que les occupations frivoles & les inutilités de la terre ? L'interprétation des Myſteres de la Foi, la défenſe de la vérité & de la

doctrine, l'instruction des Peuples, la dispensation des graces de l'Eglise; des devoirs si sublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des esprits vulgaires & médiocres? La force pour résister à l'erreur, la lumiere & l'élévation pour la découvrir & la confondre, le zele pour combattre le monde avec ses abus & ses maximes, la sainteté pour le corriger, la plenitude de l'esprit de Dieu pour le toucher, l'éloquence sainte pour le convaincre, l'intrépidité pour ne pas le ménager, la grandeur d'ame pour être au dessus de ses menaces & de ses promesses; sont-ce là des Ministeres vulgaires & rampans? & faut-il pour des fonctions si élevées, être né moins heureusement que pour les amusemens du monde, & les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations?

Carême. Sermon du Mecr. de la II. semaine.

On n'a garde de donner à des enfans des instructions dont on seroit fâché qu'ils fissent usage; on les éloigne même des personnes & des lieux où ils pourroient les recevoir. On leur exagere tous les jours les inconvéniens d'un état où les intérêts d'une

maiſon ne les demandent pas : on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine ; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions, pour leur inſpirer un choix qui doit les conduire à les combattre. C'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide ; on n'attend point d'autres marques de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune. On ſe perſuade qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du Ciel pour ſuccéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le ſecond rang dans la maiſon de ſon pere, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la Maiſon du Seigneur ; qu'un grand nom & une fortune médiocre, eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour époux.

Nous exigeons de ceux qui ſont engagés dans les ſaints Miniſteres tant de qualités rares & ſublimes ; nous voulons que leurs mœurs ſoient irréprehenſibles, qu'ils brillent par la ſainteté de leur vie, comme des aſtres au milieu des ténebres & de la corruption générale du monde ; nous voulons qu'ils éclairciſſent nos

Myſteres Second Sermon de la Purification.

doutes, qu'ils redreſſent nos égaremens, qu'ils ſoutiennent notre foibleſſe, qu'ils conſolent nos afflictions; nous voulons qu'ils ſoient les dépoſitaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raiſon de notre Foi, & à humilier toute hauteur qui s'éleve contre la ſcience de Dieu : mais c'eſt nous-mêmes qui les avons donnés à l'Egliſe ; c'eſt de nos mains que le Seigneur les a reçus ; & ſi nous ne préſentons au Temple que ce que nous avons de pire & de plus défectueux, comment y trouverons-nous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent ſur la terre ? Nous faiſons après cela nous-mêmes de leurs déréglemens & de leur ignorance, le ſujet le plus ordinaire & le plus agréable de nos dériſions & de nos cenſures. Mais n'eſt-ce pas l'ouvrage de notre orgueil & de notre intérêt que nous trouvons ſi digne de riſée ? n'eſt-ce pas notre cupidité qui a placé ſur l'autel, ces idoles mépriſables que nous inſultons ? Si le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes, ſeroient-elles ſi indignes de lui ? & les aſyles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſes & de murmures ?

Le respect humain préside fort souvent à la décision de nos destinées, & nous force à des choix que tous nos penchans désavouent. Tel prend le parti des armes, & suit une route d'où mille raisons de tempérament, de goût, d'intérêt même l'éloignent, parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfere un célibat dangereux, à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'exposer à toutes les suites de la fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Tel sans aucun attrait pour la retraite, s'y consacre par pure fierté, parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, & s'établir convenablement dans le monde, un asyle saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure & rampante. Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde & de ses jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de

Carême. Sermon du Mecr. de la II. semaine.

ceux dont on tient la vie ; on n'oſe produire des deſirs qui contrediroient leurs deſſeins, on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres, & de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde, des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait pour la retraite ; ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'immoler à la cupidité de leurs peres, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore. Pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en peine que des ténebres ſacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu.

Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins à la bizarrerie des arrangemens humains ? Les talens propres d'un état ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles ? Le goût qui nous inſpire le choix, vient-il

avec l'ordre de la naiſſance ; & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes freres ?

Si l'on attend un âge avancé pour ſe choiſir un état, c'eſt le haſard & l'occaſion qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiecle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde d'où nous venions de ſortir ; notre vocation à l'autel expire à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiecle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin de tous les choix, il n'en eſt point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un Etat de vie, & voilà pourquoi il n'en eſt point où la mépriſe ſoit plus ordinaire.

La proſpérité des Maiſons n'eſt pas

toujours dans la fortune, mais dans le caractere & dans la vertu de ceux qui les soutiennent : aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné ; les débauches l'épuisent, il meurt sans postérité, & son nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ses freres. Que de Maisons illustres tombées dans l'oubli subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient sappé les fondemens, & enséveli leur nom & toute leur grandeur sous leurs ruines !

DES TALENS.

Petit Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

QUE sont les grands Talens, que de grands vices, si nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? souvent les instrumens des malheurs publics, toujours la source de notre condamnation & de

notre perte. Qu'eſt-ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ſes plus jeunes ans, ſi la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modere ? un aſtre nouveau & mal-faiſant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette ſcience funeſte, plus les miſeres publiques croîtront avec lui. Ses entrepriſes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuoſité de ſa courſe ; il croira effacer, par l'éclat de ſes victoires, leur témérité ou leur injuſtice. L'eſpérance du ſuccès ſera le ſeul titre qui juſtifiera l'équité de ſes armes ; tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime. Il regardera les momens d'un repos ſage & majeſtueux, comme une oiſiveté honteuſe, & des momens qu'on dérobe à ſa gloire. Ses voiſins deviendront ſes ennemis, dès qu'ils pourront devenir ſa conquête ; ſes peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur ſang, la triſte matiere de ſes triomphes. Il épuiſera & renverſera ſes propres Etats, pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui

les Peuples & les nations, il troublera la paix de l'univers, il se rendra célebre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! & s'il y a un Peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Oraison funebre de M de Villeroy.

Dans une révolution d'Etat, c'est une conjoncture bien délicate, de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer sans aveu dans les affaires publiques ; on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des moyens de crime & de déshonneur ; & souvent on abandonne son devoir, sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat & de dignité. La France a vu sur la scene, presque dans tous les temps, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat; mais hélas, souvent chargés de la

haine, comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie, plutôt comme les instrumens de la colere du Ciel, que comme des ministres de la Puissance du siecle : & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zele qui nous attache au Prince, nous endurcit souvent envers le public ; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable.

Repassons sur tous les grands Talens qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur Nation & de leur siecle. Les vastes connoissances, empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célebres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme & de l'erreur, & formé dans le sein même du Christianisme, les sectes qui le déchirent. Ces beaux esprits si vantés, & qui, par des talens heureux, ont rapproché leur siecle du goût & de la poli- Petit Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

teſſe des anciens, dès que leur cœur s'eſt corrompu, ils n'ont laiſſé au monde que des ouvrages laſcifs & pernicieux, où le poiſon préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, & où les ſiecles qui nous ſuivront, viendront encore puiſer la licence & la corruption du nôtre.

Comment ont paru ſur la terre ces génies ſupérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les reſſorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier? Les Peuples & les Rois ſont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues. Les diſſentions civiles & les malheurs domeſtiques ont été les théatres lugubres où ont brillé leurs grands talens. Un ſeul homme obſcur avec les avantages éminens de la nature, mais ſans conſcience & ſans probité, a pu s'élever dans le dernier ſiecle, ſur les débris de ſa patrie; changer la face entiere d'une Nation voiſine & belliqueuſe, ſi jalouſe de ſes droits & de ſa liberté; ſe faire rendre des hommages que ſes citoyens diſputent même à leurs Rois; renverſer le Trône, & don-

ner à l'univers le spectacle d'un Souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets & turbulens, capables de tout soutenir hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe & qui les attache, & qui aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter, & faire usage de leurs talens & de leurs forces. Malheur au siecle qui produit de ces hommes rares & merveilleux.

DES GRANDS.

LEs grands ne semblent nés que pour les autres; le même rang qui les donne en spectacle, les propose pour modeles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On suppose que ceux qui méritent nos hommages, ne sont pas indignes de notre imitation. La foule n'a point d'autres loix que les exem-

Petit Carême. Sermon de la Purification.

ples de ceux qui commandent; leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; & si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent. Notre Nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses Maîtres, & plus respectueuse envers les Grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne. On est flatté d'une ressemblance qui nous rapproche de leur rang; tout devient honorable d'après de grands modeles; & souvent l'ostentation toute seule, nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer, en ne copiant point les mœurs de la Cour; le citoyen obscur, en imitant la licence des Grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité le perpétue.

Petit Carême. Sermon du IDim. Le plaisir, ce premier écueil de la vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans

les autres hommes, cette passion déplorable, n'exerce jamais qu'à demi son empire : les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage. Dans les Princes & dans les Grands, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment & l'irritent, (car quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ?) les occasions préviennent presque leurs desirs ; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent. L'indécence du siecle & l'avilissement des Cours, honore même d'éloges publics, les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse : un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration ; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, les Princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connoissent plus d'autre frein que leurs volontés, & leurs passions ne trouvent pas plus de résistances que leurs

ordres. Ainſi la facilité des paſſions en devient un nouvel attrait : devant eux, toutes les voies du crime s'applaniſſent, & tout ce qui plaît eſt bientôt poſſible.

Petit Carême, Sermon du III. Dimanche.

Telle eſt la deſtinée des Grands qui n'uſent de leur proſpérité que pour la félicité des ſens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur eſt à charge, & ils ſont à charge à eux-mêmes. Leurs projets ſe détruiſent les uns les autres, & il n'en réſulte jamais qu'une incertitude univerſelle que le caprice forme, & que lui ſeul peut fixer. Leurs ordres ne ſont jamais un moment après, les interpretes sûrs de leur volonté ; on déplaît en obéiſſant ; il faut les deviner, & cependant ils ſont une enigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches ſont vagues, incertaines, incompréhenſibles : on a beau s'attacher à les ſuivre, on les perd de vue à chaque inſtant : ils changent de ſentier, on s'égare avec eux, & on les manque encore : ils ſe laſſent des hommages qu'on leur rend, & ils ſont piqués de ceux qu'on leur refuſe. Les ſerviteurs les plus fideles les importunent par leur ſincérité,

& ne réuſſiſſent pas mieux à plaire par leur complaiſance. Maîtres bizarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leur caprice & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne ſemblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les ſervent.

L'ambition & l'amour de la fortune, dans les autres hommes, partagent l'amour du plaiſir. Les ſoins qu'elle exige ſont autant de momens dérobés à la volupté. Le deſir de parvenir ſuſpend du moins des paſſions qui de tout temps en ont été l'obſtacle. On ne ſauroit allier les mouvemens ſages & meſurés de l'ambition, avec le loiſir, l'oiſiveté, & preſque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation ; & juſqu'ici les plaiſirs ont arrêté bien des eſpérances de fortune, & l'ont rarement avancée. Mais les Grands, qui n'ont plus rien à deſirer du côté de la fortune, ne trouvent rien auſſi qui gêne leurs plaiſirs : la naiſſance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour

Petit Carême. Serm. du I. Dim.

ainſi dire, d'eux-mêmes. Leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; ils ſe repoſent de leur élévation ſur leurs titres, tout le reſte eſt pour les paſſions. Auſſi les enfans des hommes illuſtres ſont d'ordinaire les ſucceſſeurs du rang & des honneurs de leurs peres, & ne le ſont pas toujours de leur gloire & de leur vertu. Héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes. Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le ſang & les travaux de leurs ancêtres, deviennent le titre de leur molleſſe & de leur oiſiveté. La nature a tout fait pour eux, elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite ; & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre. Les enfans de la gloire & de la magnificence, ſont rarement les enfans de la ſageſſe & de la vertu. Il eſt preſque plus rare de ſoutenir la gloire & les honneurs auxquels on ſuccede, que de les acquérir ſoi-même.

[Petit Comme le premier penchant des

Peuples eſt d'imiter les Grands, le premier devoir des Grands eſt de donner des ſaints exemples aux Peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls; leurs vices ou leurs vertus ſont obſcures comme leur deſtinée. Confondus dans la foule, s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'eſt également à l'inſu du public; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne; ou du moins leur exemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu, mais il ne ſauroit impoſer & autoriſer le vice. Carême. Sermon de la Purification.

La crainte du public eſt un frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que ſoient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute ſa honte, il reſte encore une ſorte de pudeur publique qui nous force à le cacher; & le monde lui-même, qui ſemble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une eſpece de flétriſſure & d'opprobre. Il favoriſe les paſſions, & il impoſe pourtant des bienſéances qui les gênent: il fait des leçons publiques du vice & de la volupté, & il exige pourtant le Petit Carême. Sermon du I. Dimanche.

ſecret, & une ſorte de ménagement de ceux qui s'y livrent. Mais les Princes & les Grands ont ſecoué le joug. Ils ne font pas aſſez de cas des hommes, pour redouter leurs cenſures; les hommages publics qu'on leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint & qui les reſpecte; & à la honte du ſiecle, ils ſe flatent, avec raiſon, qu'on a pour leurs paſſions les mêmes égards que pour leur perſonne. La diſtance qu'il y a d'eux au Peuple, le leur montre dans un point de vue ſi éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas; ils mépriſent des traits partis de ſi loin, & qui ne ſauroient venir juſqu'à eux; & preſque toujours devenus les ſeuls objets de la cenſure publique, ils ſont les ſeuls qui l'ignorent.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Quand l'exemple des Grands ne trouveroit pas dans la vanité ſeule des peuples une imitation toujours ſure, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces. Ainſi l'ambition, dont les voies ſont

toujours longues & pénibles, eſt charmée de ſe frayer un chemin plus court & plus agréable. Le plaiſir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artiſan & le miniſtre. Les paſſions, déjà ſi favoriſées par nos penchans, trouvent encore dans l'eſpoir de la récompenſe un nouvel attrait qui les anime. Tous les motifs ſe réuniſſent contre la vertu; & s'il eſt mal-aiſé de ſe défendre du vice qui plaît, qu'il eſt difficile de ne pas s'y livrer, lorſque de plus il nous honore!

Le Citoyen obſcur vit content dans la médiocrité de ſa deſtinée. Héritier de la fortune de ſes peres, il ſe borne à leur nom & à leur état: il regarde ſans envie ce qu'il ne pourroit ſouhaiter ſans extravagance. Tous ſes deſirs ſont renfermés dans ce qu'il poſſede; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce ſont de ces chimeres agréables qui amuſent le loiſir d'un eſprit oiſeux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent. Au Grand, rien ne ſuffit, parce qu'il peut prétendre à tout: ſes deſirs croiſſent avec ſa fortune; tout ce qui eſt plus élevé que lui, le fait

Petit Carême. Serm. du du III. Diman.

paroître petit à ſes yeux ; il eſt moins flatté de laiſſer tant d'hommes derriere lui, que rongé d'en voir qui le précedent. Il ne croit rien avoir s'il n'a tout : ſon ame eſt toujours avide & altérée, & il ne jouit de rien, ſi ce n'eſt de ſes malheurs & de ſes inquiétudes.

Petit Careme. Sermon de la Purification.

Ce n'eſt pas à leur nation ſeule que ſe borne l'impreſſion & l'effet contagieux de l'exemple des Grands. Ils ſont en ſpectacle à tout l'univers ; leurs actions paſſent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation ; rien n'eſt privé dans leur vie, tout appartient au public ; l'étranger, dans les Cours les plus éloignées, a les yeux ſur eux comme le citoyen ; ils vont ſe faire des imitateurs juſques dans les lieux où leur puiſſance leur forme des ennemis. Le monde entier ſe ſent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils ſont, ſi je l'oſe dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les Peuples ſe paſſent des événemens qui prennent leur ſource dans leurs exemples. Ils ſont chargés devant Dieu de la juſtice ou des iniquités des Nations ; & leurs vices ou leurs

vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire. La France, sur-tout, qui depuis long-temps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre Nation ; les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées. Nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaisirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, substituer à la langue & aux manieres de leur Nation, la politesse de la nôtre ; & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse & la modération, ou sur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit.

Parcourons toutes les passions, c'est sur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste & plus tyrannique. Leurs disgraces sont plus accablantes ; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amere. Leurs haines plus violentes ; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus fu- Petit Carême. Serm. du III. Dim.

rieux & plus inexorables. Leurs craintes plus exceſſives ; exempts de maux réels, ils s'en forment de chimériques ; & la feuille que le vent agite, eſt comme la montagne qui va s'écrouler ſur eux. Leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tout ce que les ſens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légere douleur déconcerte leur félicité, & leur eſt inſupportable. Ils ne ſavent uſer ſagement ni de la maladie, ni de la ſanté, ni des biens, ni des maux inſéparables de la condition humaine. Les plaiſirs abregent leurs jours ; & les chagrins, qui ſuivent toujours les plaiſirs, précipitent le reſte de leurs années. La ſanté, déjà ruinée par l'intempérance, ſuccombe ſous la multitude des remedes, & l'excès des attentions acheve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaiſirs ; & s'ils ſe ſont défendu les excès, la molleſſe & l'oiſiveté toute ſeule deviennent pour eux une eſpece de maladie & de langueur qui épuiſe toutes les précautions de l'art, & que les précautions uſent & épuiſent elles-mêmes.

mes. Enfin leurs assujetissemens plus tristes, élevés à vivre d'humeur & de caprices, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable. Loin de la Cour, ils croyent vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs & de la contrainte des bienséances: ils ne peuvent porter, ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Leur repos leur est aussi insupportable que l'agitation; ou plutôt ils sont par tout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à qui veut vivre sans joug & sans regle.

Plus on est grand, plus on est redevable au public. L'élévation qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus séveres & plus éclairés de nos vices. Il semble qu'ils veulent regagner par les censures, ce qu'ils perdent par la soumission. Ils se vengent de la servitude, par la liberté des discours. Les Grands se croient tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands: ils vivent comme s'ils n'avoient point de spectateurs; & ce- Petit Carême. Sermon du Dim.

pendant ils sont tous seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Les exemples des Grands ont un caractere de perpétuité qui intéresse tous les siecles à venir. Les vices ou les vertus des hommes du commun, meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur personne, & leurs actions sont ensévelies & reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres. Mais les Grands sont de tous les siecles; leur vie liée avec les événemens publics, passe avec eux d'âge en âge. Leurs passions, ou conservées dans des monumens publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des pieges à la derniere postérité. Le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des Cours précédentes. Les dissolutions des Grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, & l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siecle.

DU MONDE.

QU'EST-CE que le Monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroiſſent enivrés de ſes plaiſirs, & qui ne peuvent ſe paſſer de lui? C'eſt une ſervitude éternelle où nul ne vit pour ſoi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiſer ſes fers & aimer ſon eſclavage. C'eſt une révolution journaliere d'événemens qui réveillent tour-à-tour, dans le cœur de ſes partiſans, les paſſions les plus violentes & les plus triſtes; des haines cruelles, des perplexités odieuſes, des craintes ameres, des jalouſies dévorantes, des chagrins accablans. C'eſt une terre de malédiction, où les plaiſirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu laſſe, par ſes fureurs & par ſes caprices; les converſations ennuyent, par les oppoſitions d'humeur & la contrariété des ſentimens: les paſſions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, Avent. Sermon de la Touſ.

leurs bruits désagréables. Les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des ames grossiérement dissolues, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, & dresser des pieges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'esperent rien se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-temps, & où l'ennui est presque la destinée la plus plus douce & la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le Monde ; & ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur & de l'opulence ; c'est le Monde dans son beau, c'est le Monde de la Cour.

Oraiſ. funeb. de M. le Dauphin. Si le Monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présente, comme il ne fait point d'heureux, il ne se feroit point

d'adorateurs. L'avenir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource, & ſa ſéduction inévitable. Il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant nous ſatisfaire par ſes dons; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de ſes bienfaits.

Les hommes parlent tous les jours, ſur le néant des choſes humaines, le langage de la vérité; & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le Monde n'eſt rien, & nous ne vivons que pour le Monde. Sages ſeulement dans les diſcours, inſenſés dans les œuvres; philoſophes dans l'inutilité des converſations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquens à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchiſſons le genou avec la multitude devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds; & à nos mépris ſuccedent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paroît grand aux yeux du Monde, eſt toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, eſt la ſeule félicité où notre cœur aſpire; ce qu'il van-

te, eſt la ſeule gloire qui nous touche.

Tome des Or. Funebre. Sermon d'une Prof. Religieuſe.

Tout eſt danger dans le Monde. Dangers dans la naiſſance ; elle eſt une eſpece d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élévation ; elle nous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les ſoins publics ; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des Grands & la miſere des Peuples, allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands biens ; nous avons ſans ceſſe à nous défendre ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous ſommes raſſurés, en trouvant dans les foibleſſes d'autrui une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés ; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs, & par les

douceurs de la ſociété ; on ne peut ſe paſſer de délaſſement, & le Monde n'en fournit que de funeſtes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il eſt mal-aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent, & qu'on nous préfere ; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs auſſi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit preſque toujours celle de la tendreſſe ; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours ; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les paſſions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous, & l'éloignement d'un lieu ſacré n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le Monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces

vices que le Monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le Monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt ſoi-même.

Voilà le Monde. Si on échappe d'un péril, on vient bientôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous ſéduit ; ſi l'intérêt ne nous touche pas, la gloire & la réputation nous entraînent ; ſi nous nous défendons des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangereuſes ne nous trouvent pas inſenſibles ; ſi l'inclination nous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance nous y jette ; ſi nous ſommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la ſentons revivre pour nos enfans ; ſi nous ſommes fideles à ne pas chercher les occaſions, nous ne ſaurions répondre de celles qui nous cherchent.

Avent. Sermon du III. Diman. Voyons toutes ſes ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout ſeul a retirées des plaiſirs, l'a-

mour du Monde ne meurt qu'avec elles ; sous des dehors différens, & que la bienséance seule a changés, nous voyons le même goût pour le Monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs ; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premieres années ; on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge & les temps nous ont ôté ; on regarde avec envie une jeunesse florissante, & les amusemens qui la suivent ; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état ; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin à mesure que le Monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer.

Rien n'est constant dans le Monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les

Avent. Sermon de la Tous.

faveurs les plus enviées. On y voit une sageſſe ſouveraine qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient il n'y a qu'un moment devant eux; en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théatre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcenes à l'univers. Les hommes paſſent toute leur vie dans des agitations, des projets, & des meſures : toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à éviter d'être ſurpris : toujours empreſſés & habiles à profiter de la retraite, de la diſgrace, ou de la mort de leurs concurrens, & à ſe faire de ces grandes leçons de mépris du Monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité : toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs eſpérances; toujours inquiets ou ſur le préſent, ou ſur l'avenir, jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

Le Monde tout seul est trop triste & trop dégoûtant pour nous plaire & pour nous séduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions, par nos erreurs, l'impuissance de ces attraits. Ainsi ce monde misérable que nous aimons, n'existe nulle part ; c'est une chimere qui n'est qu'en nous-mêmes ; c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul. Ce sont nos desirs & nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, & qui forment nos seuls plaisirs, & nos passions les plus violentes. Panégyr. de St. Benoît.

Quelle ressource pour un homme, lequel après avoir sacrifié au Monde & à ses maîtres, son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé ; après avoirs tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens, pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déjà tenir ; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possede ; obligé de plier devant des ri- Avent. Sermon de la Touf.

vaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas cru dignes autrefois de recevoir ſes ordres ? Ira-t-il loin du Monde, ſe venger par des murmures éternels de l'injuſtice des hommes ? Mais que fera-t-il dans ſa retraite, que laiſſer plus de loiſir, & trouver moins de diverſion à ſes chagrins ? Se conſolera-t-il dans l'exemple de ſes ſemblables ? Mais nos malheurs, à nos yeux, ne reſſemblent jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs, quelle conſolation de ſentir renouveller ſes peines, à meſure qu'on en trouve l'image & le ſouvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine philoſophie, & dans la force de ſon eſprit ? Mais la raiſon toute ſeule ſe laſſe bientôt de ſa fierté : on peut être philoſophe pour le public ; on eſt toujours homme pour ſoi-même. Se fera-t-il une reſſource, en ſe livrant aux plaiſirs & aux infâmes voluptés ? Mais le cœur, en changeant de paſſions, ne fait que changer de ſupplices. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la pareſſe, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des eſpérances & des prétentions ? Une

conſcience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en eſt pas plus tranquille. On peut ne plus ſentir ſes diſgraces & ſes malheurs, on ſent toujours ſes infidélités & ſes crimes.

Le Monde eſt plus ſéduiſant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'eſt par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul preſque de tous ceux que le Monde ſéduit & entraîne, n'eſt content de ſa deſtinée; & ſi l'eſpoir d'une condition plus heureuſe n'adouciſſoit les peines de notre état préſent, & ne lioit encore nos cœurs au Monde, il ne faudroit pour nous en détromper, que les dégoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous ſommes chacun en ſecret ingénieux à nous ſéduire ſur l'amertume de notre condition préſente. Loin de conclure que le Monde ne ſauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aſpirons, & que le Monde ne ſauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons. Nous charmons nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir

Panég. de St. Benoît.

chimérique ; & par une illusion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeller à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons, de notre mépriſe même, l'occasion de retomber dans des nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos desirs ; nous ne jouissons jamais, nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux, c'est ce Monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'est pas un bonheur réel, c'est une vaine image après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre : c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, & qui s'évanouit & s'éloigne encore, lorsque nous croyons y toucher & le saisir.

Paraphr. du Pseau. XI. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le desir insatiable d'accumuler ; voilà les vertus que le Monde connoît & estime, voilà les vertus auxquelles il

porte ſes partiſans. La droiture y paſſe pour ſimplicité ; être double & diſſimulé, eſt un mérite qui honore. Toutes les ſociétés ſont empoiſonnées par le défaut de ſincérité. La parole n'y eſt plus l'interprete des cœurs, elle n'en eſt que le maſque qui le cache & qui le déguiſe. Les entretiens n'y ſont que des menſonges affectés, ſous les dehors de l'amitié & de la politeſſe. On ſe prodigue à l'envi les louanges & les adulations ; & on porte dans le cœur la haine, la jalouſie, & le mépris de ceux qu'on loue. Loin de ſe regarder tous comme ne faiſant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il ſemble que les hommes ne ſe lient enſemble que pour ſe tromper mutuellement & ſe donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frere contre le frere, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du ſang & de l'amitié ; & c'eſt un motif ſi bas qui décide de nos haines & de nos amours. Les beſoins & les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence & de la dureté, même dans les cœurs, lorſqu'on peut le

négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

Tome des Orais. Funebre. I. Sermon d'une Prof. Réligieuse.

Si nous connoissions le fond & l'intérieur du Monde ; si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis & de ses noires inquiétudes ; si nous pouvions percer cette premiere écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe & magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paroît. Nous n'y verrions que des malheureux ; le pere divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse ; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissentions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices. Les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance. Les engagemens les plus tendres y finissent par la haine & la perfidie. Les fortunes les plus brillantes perdent tout leur agrément, par les assujettissemens qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de sa desti-

née. Les plus élevés n'y ſont pas les plus heureux. Ils montent par leur rang & par leur fortune juſqu'au-deſſus des nuées ; on les perd de vue, ſi haut ils ſont placés. Ils paroiſſent au-deſſus du reſte des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils diſtribuent, par les adulations éternelles dont la proſpérité & la puiſſance ſont toujours accompagnées ; & par la ſatiété même des plaiſirs, & par la gêne des aſſujettiſſemens & des bienſéances, & par la bizarrerie de leurs deſirs, & par l'amertume de leurs jalouſies, & par la baſſeſſe qu'ils emploient pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en eſſuyent, ils ſont plus bas que le peuple, & plus malheureux que lui.

DES FAUSSES VERTUS.

LE monde ſe vante qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, il a encore ſauvé du débris des reſtes d'hon- Petit Carême, Sermon du Dim. de la Paſſion.

neur & de droiture ; que malgré les vices & les passions qui le dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fideles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse, en un mot, partisans du plaisir, & néanmoins sectateurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur & de probité que le monde fait tant valoir. Mais ces hommes vertueux dont il se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fideles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité où l'intérêt qui les lie ; & dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien & le seul devoir qui les attache. Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconstance à se dédire, ce

n'eſt pas une vertu qui ſe fait une religion de ſes promeſſes. Vengeurs de l'injuſtice ; mais en la puniſſant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en ſont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la foibleſſe ; mais ils veulent avoir des panégyriſtes de leur généroſité ; & les éloges des opprimés ſont ce que leur offre de plus touchant leur oppreſſion & leur miſere.

On aime le devoir & l'équité, lorſqu'il eſt utile ou glorieux de ſe déclarer pour eux ; qu'on peut compter ſur les ſuffrages publics, que notre fermeté va nous donner en ſpectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défenſe héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la diſſimulation & la ſoupleſſe. Nous cherchons la gloire & les applaudiſſemens dans le devoir, & preſque toujours c'eſt la vanité qui donne des défenſeurs à la vérité. Petit Carême. Sermon du Vend. Saint.

Qu'il s'offre au vertueux du ſiecle une occaſion ſûre de décréditer un ennemi, ou de ſupplanter un concurrent, pourvu qu'il conſerve la réputation & la gloire de la modéra- Petit Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

tion, il ſera peu touché d'en avoir le mérite. Que ſa vengeance n'intéreſſe point ſon honneur, elle ne ſera plus indigne de ſa vertu. Plaçons-le dans une ſituation où il puiſſe accorder ſa paſſion avec l'eſtime publique, il ne s'embarraſſera point de l'accorder avec ſon devoir : en un mot, qu'il paſſe toujours pour un homme de bien, c'eſt la même choſe pour lui que de l'être.

Les vertus humaines, nées le plus ſouvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux paſſagers, dans le ſecret & dans les ténebres. Appuyées ſur les circonſtances, ſur les occaſions, ſur les jugemens des hommes, elles tombent ſans ceſſe avec ces appuis fragiles. Les triſtes fruits de l'amour propre, elles ſont toujours ſous l'inconſtance de ſon Empire. Enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne ſont, comme lui, à l'épreuve de rien.

C'eſt la Religion toute ſeule qui aſſure la vertu, parce que les motifs

qu'elle nous fournit ſont par-tout les mêmes. La honte & l'opprobre en ſeroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuſe à l'homme de bien ? ſa vie même ſeroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de ſa vertu. Le ſecret & l'impunité ne ſont pas pour lui des attraits pour le vice ; la gloire même, & les acclamations publiques le ſolliciteroient à une entrepriſe ambitieuſe & injuſte, qu'il préféreroit le devoir & la regle qui le condamnent, aux applaudiſſemens de l'univers qui l'approuve.

DES HOMMES.

LEs Hommes, dans les commencemens, n'étoient liés entre eux ni par le culte, ni par une eſpérance commune. Ils ſe regardoient preſque comme d'une eſpece différente. La diverſité des Religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce ſemble, diverſifié en eux la même nature. A

Avent. Sermon du jour de Noël.

peine se reconnoissent-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leurs victoires. On auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leurs querelles, & terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis. Tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entre eux que les passions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leurs discordes.

La guerre & la fureur semblent avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les Rois s'élevent contre les Rois, les Peuples contre les Peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance;

& des Nations entieres vont périr & s'enſévelir ſous ſes murs, pour diſputer à qui demeureront les ruines. La terre n'eſt pas aſſez vaſte pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même ſemble avoir miſes aux Etats & aux Empires. Chacun veut uſurper ſur ſon voiſin; & un miſérable champ de bataille, qui ſuffit à peine pour la ſépulture de ceux qui l'ont diſputé, devient le prix des ruiſſeaux de ſang dont il demeure à jamais ſouillé. Ce n'eſt pas tout, l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit ſous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections. Les haines, les jalouſies diviſent les citoyens, comme elles diviſent les Nations. Les animoſités ſe perpétuent dans les familles, & les peres les tranſmettent aux enfans comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau déſarmer le bras, elle ne déſarme pas les cœurs; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement ſon ennemi avec le glaive de la langue. La haine obligée de ſe renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus ame-

re ; & pardonner eſt une foibleſſe qui déshonore. L'union, la paix ſemblent bannies du milieu de nous, & les haines partagent la Cour, la Ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienſéances mêmes, que le ſang du moins devroit unir, ſe déchirent, ſe dévorent, voudroient ſe détruire & s'élever ſur les ruines les uns des autres ; & la Religion, qui nous montre nos freres dans nos ennemis, n'eſt plus écoutée. Nous vivons tranquillement dans cet état affreux ; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme ſur l'injuſtice de notre haine & de notre éloignement pour eux ; & ſi nous nous en rapprochons à la mort, ce n'eſt pas que nous les aimions, c'eſt que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'eſt que tous nos ſentimens ſont preſque éteints ; ou du moins, c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance & notre extinction prochaine.

DES

DES PASSIONS.

L'HOMME en proie à ses passions injustes & violentes, sent au-dedans de lui la dissention la plus terrible. Livré aux agitations & aux fureurs de son propre cœur, combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ses penchans déréglés, il ne peut trouver la paix, parce qu'il ne la cherche que dans la source même de ses troubles & de ses inquiétudes. Les Philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples, mais le calme universel des passions qu'ils promettoient à leurs sages, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphase, en pouvant réprimer les saillies, mais en laissoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'ostentation; elle masquoit les dehors, mais sous ce masque d'appareil, l'homme se trouvoit toujours lui-même. Avent Sermon du jour de Noël

On n'en vient pas tout à coup à des excès de haine, de mauvaise Paraphr. du Ps. VII.

foi, de calomnie ; l'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur enfin pas encore familiarisé avec le crime, se refuseroit à ces noirceurs, & en seroit effrayé ; ce n'est que par degré que l'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans son cœur des sentimens injustes de jalousie contre son prochain : ses talens, sa réputation, sa prospérité, sont autant de vers qui nous rongent & nous dévorent en secret. Plus sa gloire & sa fortune croissent, plus notre aversion se fortifie & s'allume : elle devient au-dedans de nous comme un poison qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur ; ce sont là comme les douleurs & le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'ame est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coute plus rien d'enfanter des monstres. Elle se soulage même en produisant au-dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité & de la haine, c'est-à-dire, l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

Carême. Sermon du Jeudi de la Passion.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui

en ſont épris ; c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience dément. Quel ſupplice pour une perſonne qui veut plaire, que les ſoins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours ! Quelle attention ! quelle gêne ! il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes inclinations, ſur ſes plaiſirs, ſur ſon indolence ! quel ſecret dépit, quand ces ſoins ont été inutiles, & qu'il s'eſt trouvé des attraits plus heureux, & ſur qui tous les regards ont tourné ! Quelle tyrannie que celle des uſages ! Il faut pourtant s'y aſſujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on ſe retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher les retardemens & les délais. Je ne dis rien des ſoins de l'ambition. Quelle vie que celle qui ſe paſſe toute en des meſures, des projets, des craintes, des eſpérances, des allarmes, des jalouſies, des aſſujettiſſemens, des baſſeſſes ! Je ne parle pas d'un engagement de paſſion. Quelle frayeur que le myſtere n'éclate ! que de meſures à garder du côté de la bienſéance & de la gloi,

re ! que d'yeux à éviter ! que de surveillans à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres & les confidens de sa passion ! Quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on sacrifie son honneur & sa liberté : & dont on n'oseroit se plaindre ! A tout cela, ajoutez ces momens cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, & de sentir toute l'indignité de notre état : ces momens où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, & trouve son supplice dans ses dégoûts & dans sa propre inconstance.

DE L'ORGUEIL.

Mysteres Sermon de l'Incarnation.

L'ORGUEIL a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premieres impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son

cœur je ne sais quel sentiment de sa propre excellence, il se prêta d'abord à des penchans si doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; & ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur de son ame, il monta jusqu'au-dessus des nuées, & se fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vu naître, & qui étoient venus tant de siecle après lui.

Nous nous donnons souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, & que nos ancêtres n'ont jamais eus; & l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une route encore toute fraîche, d'un nom illustre, & recueillir avec affectation, les débris de ces familles antiques & éteintes, pour les enter sur un nom obscur, & à peine échappé de parmi le peuple. Quel siecle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Nos peres ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant. Contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de

Panég. de S. F. de Paule.

désavouer leur nom. On y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance ; être sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût, & selon l'Evangile & selon le siecle ; étudier avec soin ce qui leur est dû ; faire des paralleles éternels ; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien & ses pas, & ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom & de sa qualité.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

L'orgueil est la source secrette de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, & fait qu'il suppose en lui plus de force & plus de lumieres que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Panég. de S. J. Baptiste.

Telle est l'injustice de notre orgueil, que malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret, ce vuide & ce néant que nous trouvons en

nous, qui fait que nous nous sommes à charge, & que nous portons par-tout avec nous l'ennui, le dégoût & l'horreur, pour ainsi dire de nous mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; & le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugemens, & nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos miseres & de nos foiblesses.

L'orgueil a été la premiere source des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'a-t-elle pas allumées sur la terre? De quels torrens de sang n'a-t-elle pas inondé l'univers? Et l'histoire des Peuples & des Empires, des Princes

Avent. Sermon du jour de Noël.

& des Conquérans, l'hiſtoire de tous les ſiecles & de toutes les Nations, qu'eſt-elle, que l'hiſtoire des calamités dont l'orgueil avoit depuis le commencement affligé les hommes ? Le monde entier n'étoit qu'un théatre lugubre, où cette paſſion hautaine & inſenſée donnoit tous les jours les ſcenes les plus ſanglantes. Mais ce qui ſe paſſoit au-dehors, n'étoit que l'image des troubles que l'hommme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Le deſir de s'élever étoit une vertu ; la modération paſſoit pour lâcheté. Un homme ſeul bouleverſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coutumes, faiſoit de millions de malheureux, pour uſurper la premiere place parmi ſes citoyens ; & les ſuccès de ſon crime lui attiroit des hommages ; & ſon nom ſouillé du ſang de ſes freres, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conſervoient la mémoire ; & un ſcélérat heureux devenoit le plus grand homme de ſon ſiecle. Cette paſſion en deſcendant dans la foule étoit moins éclatante, mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe. L'homme

obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter sur ses égaux. L'Orateur, le Philosophe, se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les desirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme & paisible. L'orgueil devenu la seule source de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus ; & quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injuste pour exiger que les autres ne les voient pas, & qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges, & que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

Carême. Sermon du Vend. après les Cendres.

Mais c'eſt peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont. Il ſemble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent ſont des injuſtices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de généroſité, nous ne pouvons la ſouffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus; le mérite nous bleſſe & nous éblouit; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes.

Panég. de S. J. Baptiſte.

Un des caracteres les plus marqués de l'orgueil, c'eſt cette impoſture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. L'orgueil ſe cache pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous ſuive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honorés; on ne ſouffre le mépris, que

Myſteres Sermon de l'Inc.

lorſqu'il nous eſt glorieux d'être mépriſés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes ; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patiens, c'eſt parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaiſent, que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaiſſons : nous aimons les opprobres paſſagers, & où notre vanité voit des reſſources promptes ; il faut quelque autre attrait qui nous adouciſſe le mépris, que le plaiſir d'être mépriſé. On pardonne ; mais en faiſant ſentir qu'on eſt l'offenſé, & qu'on ſe relâche de ſon droit. On fait une avance de réconciliation ; mais on n'eſt pas fâché qu'on ſache que la piété toute ſeule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient ; mais c'eſt pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin il eſt difficile de ne pas ſe rechercher ſoi-même, & encore plus dans l'humiliation que dans l'é-

clat, parce que, plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

DE L'AMBITION.

Petit Carême. Sermon du I. Dim.

L'AMBITION, ce desir insatiable de s'élever au-dessus & sur les ruines mêmes des autres; ce ver qui pique le cœur, & ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues & de toutes les agitations des Cours, qui forme les révolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, & à laquelle rien ne coute, rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure: ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il séche & dépérit au milieu de son abondance: ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même: ni de sa

faveur, elle devient amere, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens : ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille. Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore & le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paroître non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense & on adore l'idole qu'on mépriſe : bassesse de lâcheté ; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, & ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs graces : enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, & faire servir à l'ambition la Religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des gran-

des ames : c'eſt le caractere d'un cœur lâche & rampant ; c'eſt le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout ſeul peut nous mener à la gloire ; celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractere de honte qui nous déshonore : elle ne promet les Royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-mêmes. On reproche toujours nos baſſeſſes à notre élévation ; nos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſemens qui les ont méritées ; & les titres de nos honneurs & de nos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de notte ignominie.

Myſteres. Ser. de la Paſſion de Notre-Seigneur

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'eſt pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine nobleſſe qui inſpire l'amour de l'équité, & qui ſeule fait les grands hommes, les bons ſujets, les Miniſtres fideles, & les Magiſtrats illuſ-

tres. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a rien de ſûr, rien de fixe, rien de grand, ſans principes, ſans maximes, ſans ſentimens ; il prend toutes les formes, il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui : prêt à tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa protection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames ; on n'eſt grand que par l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Dans l'eſprit de l'ambitieux, le ſuccès couvre la honte des moyens ; il veut parvenir, & tout ce qui le mene là, eſt la ſeule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de romans & de théatre : & croit que l'élévation des ſentimens pouvoit faire autrefois des héros de la gloire ; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement qui font aujourd'hui ceux de la fortune. Petit Carême. Sermon du I. Dimanche.

Un homme livré à l'ambition ne Myſteres Sermon

de la Visitation de la Sainte Vierge.

se laisse point rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ; il se refond, il se métamorphose, il force son naturel & l'assujettit à sa passion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soumis essuyer les caprices d'un Ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, à l'avarice d'un esclave. Vif & ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des anti-chambres, & à la suite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles ; prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil & sur sa santé, dequoi y fournir. Enfin, d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un domestique qui ne soit le prix de ses largesses.

Petit Carême. Serm. du 1. Dim.

Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois ; si le Souverain ou-

bliant qu'il eſt le protecteur de la tranquillité publique, préfere ſa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ſes peuples : s'il aime mieux conquérir des Provinces que de régner ſur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le deſtructeur de ſes voiſins que le pere de ſon peuple ; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets eſt le ſeul chant de gloire qui accompagne ſes victoires ; s'il fait ſervir à lui ſeul une puiſſance qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes, & qu'il n'éleve l'idole de ſa grandeur que ſur les larmes & les débris des Peuples & des Nations, quel fléau pour la terre ! Sa gloire ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On dreſſera des monumens ſuperbes pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois floriſſantes, mais la déſolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les rui-

nes de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensévelis ; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, feront des monumens lugubres qui immortaliseront sa vanité & sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans ; mais l'on ne rappellera l'histoire de son regne, que pour se souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nuées, ses succès auront égalé ses desirs ; & tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection & l'opprobre.

Mysteres Sermon de la Passion de Notre-Seigneur

L'ambition nous rend la justice & la vérité odieuses. On est embarrassé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause ; on cherche les moyens de s'en débarrasser ; & loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son

miniſtere à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe.

Un ambitieux ne connoît de loix que celles qui le favoriſent. Le crime qui l'éleve eſt pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidele, l'amitié n'eſt plus rien pour lui, dès qu'elle intéreſſe ſa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît eſtimable qu'autant qu'elle lui eſt utile. Le mérite qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public cede toujours à ſon intérêt propre. Il éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place, il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & par les lumieres d'un autre. Petit Carême. Sermon du I. Diman.

DE LA VANITÉ.

ADMIRATEURS inſenſés de cette viciſſitude de fantômes, ſur quoi roule tout le ſiecle préſent, Oraiſon Funebre de M. de Villars.

il faut aux hommes des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux ; & ce n'eſt guere qu'aux grands défauts qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite. L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde, ont je ne ſais quoi de tranquille & d'uni qui ne donne rien aux ſpectateurs : les merveilles de la Foi n'ont pas le même privilege que les illuſions des ſens. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir ſu être autre choſe qu'homme de bien ; la ſolemnité des éloges veut preſque être ſoutenue par le faſte du héros qu'on loue ; & il ſemble que l'Orateur n'a jamais plus beſoin d'art que lorſqu'il n'a qu'à louer la vérité & l'injuſtice.

Myſteres Second Sermon de la Purification.

Lorſque déſabuſé du monde, on revient des égaremens des paſſions, on ne revient guere de la vanité & de l'entêtement du rang & de la naiſſance, & l'on veut que les titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce

qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au Temple, les marques superbes du nom & des dignités en immortalisent la mémoire; si l'on éleve des asyles de miséricorde, ces maisons deviennent des monumens publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs; & les signes de la vanité sont presque toujours la premiere chose qui paroît dans les œuvres saintes. Telle est la foiblesse, des Grands sur-tout. Les hommages obscurs ne plaisent pas; les œuvres de Religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût; il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel, porte le caractere de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans des œuvres de miséricorde, mais on en veut les premiers honneurs: on s'abaisse jusqu'aux ministeres les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, & dans cet abaissement même, on fait sentir qu'on est Grand: on se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humilians de la miséricorde, mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité; & il semble qu'on ne veut pas

courir le risque de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

Oraison Funebre de Mgr. le Dauphin.

* Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens. La vie des Princes leur paroît vuide & obscure, & ne les frappe plus, dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires, & auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes. Les vices éclatans passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siecle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu; il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats, qui renversent l'ordre des successions & de la nature, qui portent par-tout la misere, l'horreur, la confusion, & qui ne menent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces; mais qu'il est grand de

n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être. La façon de penser de la plupart des hommes, est là-dessus digne d'étonnement. Il semble qu'on n'auroit plus rien à dire, dès qu'on n'auroit plus à louer que des vertus utiles au bonheur des Peuples & à la tranquillité des Empires ; & qu'il nous faut, pour le succès de nos louanges, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres, dès qu'ils sont capables de les admirer.

Toute notre vie est une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par-là tous les jours notre sacrifice, & qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé

Mysteres Sermon du jour de l'Assompt.

nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu ; comme si, plus nous paroissons nés pour le monde & pour les plaisirs, plus il n'avoit pas fallu que sa grace qui nous en a dégoûté, fut forte & abondante ; comme si les miséricordes du Seigneur pour nous, pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos miseres. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chûtes & de nos malheurs, devient souvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable : ce qui devroit nous rendre plus misérables à nos yeux, ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour les autres. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde & à la gloire de la vertu ; nous voulons qu'on loue en nous, & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité ; & loin de cacher aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Carême. Dans les œuvres de miséricorde, on

on n'a des yeux le plus souvent que pour les miseres d'éclat, & on veut pieusement mettre le public dans la confidence de ses largesses. On prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent ; & l'on regarde presque comme perdues, les libéralités qui sont ignorées. Nos Temples & nos Autels n'étalent ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms & les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monumens publics de la vanité de nos peres & de la nôtre ? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Pere céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation ? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes ? Faut-il que du fond du Sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jetter ses regards sans en retrouver le souvenir ? Si nous ne nous proposons que de lui plaire, pourquoi exposer nos largesses à d'autres yeux qu'aux siens ? pourquoi ses Ministres eux-mêmes, dans les fonc-

Sermon du IV. Dimanche.

tions les plus redoutables du Sacerdoce, paroîtront-ils à l'Autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés & revêtus des marques de notre vanité ? pourquoi ces titres & ces inscriptions, qui immortalisent sur des murs sacrés nos dons & notre orgueil ? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? pourquoi graver sur le marbre, qui périra, le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle.

Mysteres Sermon du jour de l'Assompt.

Rien de plus rare que de vouloir sincérement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure ; nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance ; & jusques dans ces asyles saints, où on a mis aux pieds de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main, le vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat

du monde & de la naiſſance ; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les diſtinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde ; & dans le ſanctuaire même de l'époux, on ſe fait valoir par d'autres titres que par le titre ſublime de ſon épouſe.

L'Egliſe n'a pas aſſez de privileges pour ſatisfaire la vanité de ſes bienfaiteurs. Leurs places y ſont marquées dans le ſanctuaire ; leurs tombeaux y paroiſſent juſques ſous l'Autel, où ne devroient repoſer que les cendres des Martyrs. On leur rend même des honneurs qui devroient être réſervés à la gloire du Sacerdoce ; & s'ils ne portent pas la main à l'encenſoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle ſur ſes Autels. Carême. Sermon du IV. Dimanche.

DE LA JALOUSIE.

TOus les traits les plus odieux ſemblent ſe réunir dans un cœur où domine la jalouſie. Il n'eſt point de baſſeſſe que cette paſſion ou ne conſacre, ou ne juſtifie : elle éteint Petit Carême. Sermon du Vend. Saint.

même les sentimens les plus nobles de l'éducation & de la naissance ; & dès que le poison a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & servir l'amertume secrette qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils instrumens de notre passion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. On érige en mérite le zele qu'ils étalent pour nos intérêts : & on leur fait une vertu d'un ministere infâme dont on rougit tout bas soi-même.

Carême. Sermon du Vend. après les cendres.

Comme la jalousie a quelque chose de bas & de lâche, & qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, & qui nous la rendent méconnoissable. Mais si nous approfondissons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos

côtés, ont le malheur de nous déplaire; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer; que tout ce qui nous passe ou nous égale, nous contraint & nous gêne; & que pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions & à nos espérances.

De toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mene à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite & de la vertu; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite; il ne pardonne qu'au vice & à l'obscurité; & il faut être indigne des regards publics, pour mériter ses égards & son indulgence. Petit Carême. Sermon du Vend. Saint.

On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire Mysteres Sermon de la Passion de Notre-Seigneur

ſur ce qu'ils ont d'eſtimable, & nous le fait mépriſer. On eſt ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conſcience, mieux inſtruite, les juſtifie. Ainſi le plaiſir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'eſt jamais parfait, parce qu'on ne ſauroit réuſſir à ſe tromper ſoi-même. On ſe glorifie des autres paſſions. Un ambitieux ſe fait honneur de ſes prétentions & de ſes eſpérances; un vindicatif met ſa gloire à faire éclater ſes reſſentimens; un voluptueux ſe vante de ſes excès & de ſes débauches; mais il y a je ne ſais quoi de bas dans la jalouſie, qui fait qu'on ſe la cache à ſoi-même. C'eſt la paſſion des ames lâches; c'eſt un aveu ſecret qu'on ſe fait à ſoi-même de ſa propre médiocrité; c'eſt un aveuglement qui nous ferme les yeux ſur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne. On eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

Petit Carême. Sermon du III. Diman.

La jalouſie eſt le vice des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas eſt pour eux une tâche qui les flétrit & qui les déshonore. Jaloux des gra-

ces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié & de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret & domestique. Les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus ameres qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison est une maison de deuil & de tristesse, tandis qu'une autre triomphe, & reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques : & peu contens d'être insensibles à la gloire des événemens, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions & des censures.

Tout s'empoisonne entre les mains de la jalousie. La piété la plus avérée, n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite : la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite : la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de

Petit Carême. Sermon du Vend. Saint.

prévention que de vérité : les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fond de médiocrité & d'insuffisance : le zele pour la Patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire : les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bizarrerie du hasard, plus qu'à la sagesse des mesures : la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, & qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours : c'est lui qui lie les sociétés & les commerces ; chacun se cache la plaie secrette de son cœur, & chacun se la communique. On a honte du nom de vice, & l'on se fait honneur du vice même.

Mysteres. Ser. de la Passion de Notre-Seigneur

La jalousie se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le Conseil des Princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la Patrie devroit réunir. On cherche à se détruire aux dépens des affaires & des

néceſſités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur ſource dans les jalouſies particulieres. On oublie tout ce qu'on doit à la Patrie & à ſoi-même ; & il n'eſt plus rien de ſacré pour un cœur que la jalouſie aigrit & infecte. Elle fait de la ſociété un théatre affreux, où les hommes ne ſemblent paroître enſemble que pour ſe dévorer & ſe détruire, & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres.

Le zele du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de la jalouſie. Il ſemble qu'on ne craint que pour l'Etat, & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant ſur des ſujets incapables ; mais ce n'eſt pas l'intérêt public qui nous pique, c'eſt la jalouſie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choiſis : les places où nous aſpirons ne ſont jamais, ſelon nous, données au mérite. La faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroiſſent jamais aller enſemble. On ſe donne pour amateur de la Patrie, & on n'en aime que

Petit Carême. Sermon du Vendredi Saint.

les honneurs & les prééminences : on étale le titre de bon citoyen, & on cache deſſous celui de jaloux : on a ſans-ceſſe l'Etat dans la bouche, & la jalouſie dans le cœur : on paroît contriſté quand les événemens ſont malheureux, & ne répondent pas aux vues & aux meſures de ceux qui ſont en place, & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe ſur eux, qu'on n'eſt touché des maux qui en peuvent revenir à la Patrie. Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics ſacrifier l'Etat à leurs jalouſies particulieres ; faire échouer des entrepriſes glorieuſes à la Patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît ſur leurs rivaux ; ménager des événemens capables de renverſer l'Empire, pour enſévelir leurs concurrens ſous ſes ruines, & riſquer de tout perdre, pour faire périr un ſeul homme ?

DE LA VENGEANCE.

Carême. Sermon du Vend. après les Cendres.

IL n'eſt guere de réconciliations qui changent le cœur & qui ne

ſoient une fauſſe apparence de retour. On ſe réconcilie pour céder aux inſtances de ſes amis ; pour éviter un certain éclat déſagréable qu'une guerre déclarée attireroit après ſoi, & qui pourroit retomber ſur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines ſociétés dont il faudroit ſe bannir, ſi l'on s'obſtinoit à vouloir être irréconciliable avec ſon frere. On ſe réconcilie par déférence pour les Grands, qui exigent de nous cette complaiſance : pour ſe faire une réputation de modération & de grandeur d'ame : pour ne pas donner des ſcenes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous : pour couper cours aux plaintes éternelles, & aux diſcours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impoſe ſilence.

On voit dans le monde des perſonnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore enſembles certaines meſures de bienſéance qu'on ne peut rompre ſans ſcan-

dale, & néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des sentimens publics & déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens & de son aversion; partager le monde, la Cour, la Ville; faire de ses dissentions domestiques la querelle du public; & établir cette opinion & ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit se détruire mutuellement; qu'on garde encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond les intérêts & les affections sont pour toujours & sans retour éloignés: & cependant de part & d'autre on vit dans une réputation de piété, & dans la pratique des bonnes œuvres; & les Ministres de la pénitence qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités & dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leurs querelles, & font que le seul remede destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir

des apparences du bien, & le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le Légiſlateur des Juifs avoit uſé d'une eſpece d'indulgence & de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenſes; qu'obligé de ménager la foibleſſe d'un Peuple charnel, & d'ailleurs perſuadé que de toutes les vertus, l'amour des ennemis étoit celle qui coutoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance & de lui preſcrire des bornes. Ce n'eſt pas que pour prévenir de grands excès, il eût eu deſſein d'en autoriſer de moindres: cette loi, comme toutes les autres, avoit ſa ſainteté, ſa bonté, ſa juſtice; mais c'étoit plutôt un établiſſement de police, qu'une regle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat; mais elle ne touchoit point au cœur, & n'alloit pas juſqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y propoſoit ſeulement, ou d'arrêter l'aggreſſeur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé ſon frere, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offenſé, en lui laiſſant

craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'expoſoit à ſouffrir lui-même le ſurplus de ſa vengeance.

Des hommes qui ne laiſſent paroître aucun ſigne de piété, ſe réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis; & eux qui ne ſauroient ſe vaincre ſûr les devoirs les plus aiſés de la vie chrétienne, paroiſſent des héros dans l'accompliſſement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ce que ce ſont des héros de la vanité, & non pas de la charité: c'eſt qu'ils laiſſent de la réconciliation, ce qu'elle a d'héroïque & de pénible devant Dieu, qui eſt l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre ennemi, & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui eſt une apparence de modération, & une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

La morale des Philoſophes avoit mis le pardon des offenſes au nombre des vertus; mais c'étoit un précepte de vanité plutôt qu'une regle de diſcipline, C'eſt que la vengeance leur ſembloit traîner après elle je ne ſais quoi de bas & d'emporté,

qui eût défiguré le portrait & l'orgueilleuse tranquillité de leur Sage : c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance, & l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous avoient nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser.

DE L'AVARICE.

L'AVARE n'amasse que pour amasser ; ce n'est pas pour fournir à ses besoins ; il se les refuse. Son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, & il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé : car telle est le caractere de cette honteuse passion, de se manifester de

Tome III. des Conf. de la Compassion des pauv.

tous les côtés, de ne faire au-dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractere, & de n'être un myſtere que pour celui ſeul qui en eſt poſſédé. Toutes les autres paſſions ſauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler; mais le coupable cherche autant qu'il eſt en ſoi les ténebres; mais pour la paſſion de l'avarice, l'avare ne ſe la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans ſon langage, dans ſes actions, dans toute ſa conduite, & pour ainſi dire ſur ſon front.

L'âge & les réflexions guériſſent d'ordinaire les autres paſſions; au lieu que l'avarice ſemble ſe ranimer & reprendre de nouvelles forces dans la vieilleſſe. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas ſordide doit diſparoître, & nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couvre des yeux ſon miſérable tréſor, plus on le regarde comme une

précaution néceſſaire pour un avenir chimérique. Ainſi l'âge rajeunit, pour ainſi dire, cette indigne paſſion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame; & elle ſe nourrit & s'enflamme par les remedes mêmes qui guériſſent & éteignent toutes les autres. On a vu des hommes dans une décrépitude où à peine leur reſtoit-il aſſez de force pour ſoutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conſerver, dans la défaillance totale des facultés de leur ame, un reſte de ſenſibilité, & pour ainſi dire, de ſigne de vie, que pour cette indigne paſſion: elle ſeule ſe ſoutenir, ſe ranimer ſur les débris de tout le reſte; le dernier ſoupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens, la regarder encore; & l'infortuné qui meurt, jetter encore des regards mourans qui vont s'éteindre ſur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de ſon cœur.

DE L'AMOUR-PROPRE

Mysteres I. Ser. de la Purif.

COMME nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien ce que nous avons : nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures : nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre : ce qui nous manque nous inquiéte plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'éten-

dre, nous découvrons de ce nouveau point de vue, de nouveaux pays & des espaces immenses qui raniment nos prétentions. Plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos desirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres; & notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît. La destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes. Nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux, nous conjurons sans cesse contre notre propre repos; & pour nous dégoûter d'un bien que nous avons long-temps desiré, il suffit que la Providence nous l'accorde.

Si nous sommes dans l'affliction, nos peines nous paroissent toujours excessives, par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes; & c'est la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos souffrances. Nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par nos attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; on n'est vive- Avent. Sermon du II. Dimanche.

ment affligé, que lorſqu'on eſt vivement attaché ; & l'excès de nos afflictions, eſt toujours l'excès de nos amours injuſtes. Tout ce qui nous regarde, nous le groſſiſſons toujours ; cette idée même de ſingularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même-temps qu'elle autoriſe nos murmures. Nous ne voulons jamais reſſembler aux autres ; nous trouvons une maniere de plaiſir ſecret à nous perſuader que nous ſommes ſeuls de notre eſpece. Nous voudrions que tous les hommes ne fuſſent occupés que de nos malheurs, comme ſi nous étions les ſeuls malheureux de la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes ; nous faiſons ſervir tout ce qui nous environne à nous ſeuls, comme ſi tout étoit fait pour nous ; nous ne comptons tout ce qui ſe paſſe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, nous vivons comme ſi nous étions ſeuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous ſeuls. Ainſi nous, qui ne ſommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaſte univers, nous voudrions en

faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs ; que tous les événemens s'accommodassent à nos vues ; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls : nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événemens qui nous environnent ; & tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos espérances, nous aigrit & nous révolte.

Comme notre amour propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues & à nos lumieres dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation & sa censure. Nous voudrions que les places & les dignités fussent dispensées à notre gré ; que nos vues & nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déjà des-

tinées ; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, & nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, & nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage. Les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent, & qu'on nous ravit injustement ; tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit & nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiete, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissemens qu'ils reçoivent, sont comme des opprobres qui nous humilient : nous tournons contre nous ce qui leur est favorable ; & peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous

faisons encore une infortune du malheur d'autrui.

DE L'INJUSTICE.

L'HOMME injuste né dans la boue & dans l'obscurité, & que ses rapines & ses vexations ont tiré de la poussiere, & comblé ensuite d'honneurs & de richesses, se méconnoît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, & de se reprocher tout bas les bassesses & les crimes auxquels il en est redevable ; il la rend encore plus odieuse, par sa fierté & par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur & une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers & piquans, pour ceux que son crédit & sa fortune forcent d'avoir recours à lui ; & s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge & la mauvaise foi à l'insolence, & achever d'accabler de douleur les malheureux, en ren-

Paraphrase du Pseaume IX.

dant leurs sollicitations & leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses, leurs plaintes ne leur attirent que des injures & des imprécations : sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter & les maudire ; & il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité & de bonne-foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent est à sa bienséance ; si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveurs des Grands, il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre : il prodigue pour cela en secret ses biens & ses trésors ; il met des hommes puissans d'intelligence avec lui ; & s'il paroît se reposer & ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses pieges sont tendus ; que la perte de l'innocent est sûre, & qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

L'injustice a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre, pour trouver le

le temps de l'opprimer. C'eſt un lion caché à l'entrée de ſa caverne, qui attend ſa proie avec impatience. Comblé & jamais raſſaſié de richeſſes, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes deſtitués de tout crédit, & qu'il puiſſe opprimer plus ſûrement ſans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent ſous ſes yeux ; quelque médiocrement partagés qu'ils ſoient des biens de la fortune, ils en ont encore aſſez pour irriter la ſoif de ce lion altéré du ſang des pauvres. Il lui ſuffit qu'ils ſoient ſans appui & ſans défenſe ; ils tombent tôt ou tard dans les pieges qu'il leur prépare en ſecret, & ils deviennent ſa proie.

Les hommes ſont ſi corrompus, que le deſir d'amaſſer peupleroit la terre de tyrans, ſi une chûte ſoudaine, ſi l'écroulement fatal & imprévu de toute leur fortune, ſi un coup frappé par une main inviſible, ne jettoit l'épouvante & la conſternation parmi leurs imitateurs, & n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-deſſus de nous un Etre ſuprême qui préſide aux choſes de la terre. Le monde ne ſeroit bientôt plus

qu'un cahos informe, par le bouleversement général qu'ils y causeroient. Ils en banniroient toute bonne-foi, toute sûreté, toute pudeur, & les seuls crimes qu'ils ne commettroient point, ce seroit ceux qu'ils se trouveroient dans l'impuissance de commettre. Mais lorsque sortant de temps en temps de son secret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, & qu'abattant ces têtes altieres qui s'élevoient dans les nues, comme pour aller l'outrager jusques dans sa demeure sainte, il agit en maître & en souverain; alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal-faire, en suspend du moins les effets : il craint que la foudre qui gronde encore, ne vienne le frapper à son tour.

L'homme injuste, sent-il qu'il seroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses freres? il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le

malheureux, & à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces, & par tous les semblans de l'amitié; il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur & un asyle; il les leurre de mille apparences frivoles: s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ses promesses, & rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, & qu'il les tient dans ses pieges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur & d'humanité: ce n'est plus qu'un maître cruel & farouche, qui se croit tout permis sur son esclave; il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir; il l'écrase, & rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.

DE L'ADULATION.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

SI nous voulons nous suivre nous-mêmes dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens; nous verrons que tous nos discours, & toutes nos démarches ne sont que des adoucissemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; & comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Les Grands veulent être applaudis; & comme l'imitation est de tous les applaudissemens le plus flatteur & le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler. Ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de

leurs vices ; & ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Est-il étonnant que les hommes injustes & dissolus oublient Dieu dans la prospérité ? Tout ce qui les environne, les séduit & les endort par des adulations éternelles. Leurs desirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles & mercenaires. On donne à leurs vices les plus crians, les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Ils s'applaudissent eux-mêmes de leurs passions, & jouissent paisiblement de leur erreur : ils aiment à être séduits ; & la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, & qui peuvent se l'attirer par des récompenses. Paraphr. du Ps. IX.

Quiconque flatte ses maîtres, les trahit. La perfidie qui les trompe, est aussi criminel que celle qui les détrône : la vérité est le premier Petit Carême. Serm. du I. Dim.

hommage qu'on leur doit. Il n'y a pas loin de la mauvaise-foi du flateur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, & qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être destinée à l'adulation. La sûreté publique doit suppléer aux loix qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices : car il est aussi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur personne sacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité, puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Tous les jours, devant une ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du desir de parvenir, comme des seuls penchans qui font les grands hommes. Nous flattons son orgueil, nous allumons ses desirs par des espérances & par des prédictions flatteuses & chimériques, nous nourrissons l'erreur de son imagination,

en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général, plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, & que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie, & sa conscience.

Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colere ; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes. Nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi. Nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables. Nous jettons habilement un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens & de

leurs services ; & par nos ménagemens injustes, nous aigrissons sa passion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses rivaux.

Devant un prodigue, ses profusions ne sont plus, dans notre bouche, qu'un air de générosité & de magnificence. Devant un avare, sa dureté & sa sordidité ne sont plus qu'une sage modération, & une bonne conduite domestique. Devant un Grand, ses préjugés & ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On respecte ses passions comme son autorité, & ses préjugés deviennent toujours les nôtres.

Petit Carême. Sermon du I. Dimanche.

Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; & ce qui flatte les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets. Par l'adulation, les vices des Grands se fortifient ; leurs vertus mêmes se corrompent : & quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? comment pourrions nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue,

puisque ceux-mêmes que l'on censure, trouvent encore au dedans de nous, non seulement des penchans, mais des raisons même qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices ; l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

C'est servir à la gloire du Prince, que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Et si les Princes peuvent compter sur un ami fidele, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimé pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cœurs. Telle est la destinée des Souverains ; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Petit Carême. Sermon du Vendr. Saint.

L'esprit du monde n'est qu'un cor-

des Conf. De la fuite du Monde.

merce de soupleſſes, d'égards, de complaiſances, d'attentions, de ménagemens. Il faut n'avoir point de ſentimens à ſoi, penſer toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort : avoir des ſuffrages toujours prêts, pour ainſi dire, & n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir ſourire à une impiété, applaudir à une obſcénité finement enveloppée, accoutumer ſes oreilles aux traits les plus vifs & les plus cruels de la médiſance, donner des éloges à l'ambition & à l'envie de parvenir. Enfin quand on veut vivre dans le monde, il faut penſer, ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, & ſans s'en appercevoir ſoi-même, dans les préjugés, dans les excuſes, dans les vaines raiſons dont les gens du monde ſe ſervent pour juſtifier leurs abus. A force de les frequenter, on ne les trouve plus ſi coupables ; on devient même l'apologiſte preſque de leur moleſſe, de leur oiſiveté, de leur faſte, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalouſies ; on s'accoutume de donner, comme le mon-

de, à toutes les passions des noms adoucis : & ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui des suffrages des mondains ; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable ; & à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès & de dureté, propre seulement à éloigner du bien, & à rendre la piété odieuse & mépriſable. Ainsi par reconnoissance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs & tous les hommages dûs à la prudence : on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus estimables ; on fait plus de grace à ses vices, depuis qu'il a métamorphosé lui-même nos vices en vertus.

Un seul sujet fidele décide souvent de la félicité d'un regne, & de la gloire du Souverain ; & il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince & faire tout le malheur d'un Empire. En effet, l'adulation enfante l'or- Petit Carême. Sermon du II Dim.

gueil, & l'orgueil eſt toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles-mêmes que la nature leur avoit données. Il change en ſources de vices, des penchans qui étoient en eux des eſpérances de vertu. Le courage dégénere en préſomption. La majeſté qu'inſpire la naiſſance, qui ſied ſi bien au Souverain, n'eſt plus qu'une vaine fierté qui l'avilit & le dégrade. L'amour de la gloire qui coule en eux avec le ſang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité inſenſée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds; qui cherche à combattre ſeulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, & qui loin de domter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une pure inſenſibilité.

pour les miseres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils sont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que des amusemens puériles de l'enfance.

Plus vous êtes élevés, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges ; moins la vérité vous approche, plus on se déguise à vos yeux, pour vous déguiser vous-mêmes aux vôtres ; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des Cours, & la triste destinée des Grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur est refusé ; ils vivent au milieu des hommes qu'ils ne connoissent pas, qui mettent tous le masque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la surface. Carême. Sermon du Mardi de la III. semaine.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des Petit Carême. serm. du I. dim.

pieges à leur innocence ! Quel malheur pour les peuples, quand les Princes se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse & de la vérité ! Les fléaux des guerres & de la stérilité sont des fléaux passagers, & des temps plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance ; les Peuples en sont affligés, mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer de ressources ; le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppression des Peuples, déguisée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuses ; les gémissemens les plus touchans que forme la misere publique, passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes & les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable ; & l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebellion & la mauvaise volonté qui refuse de se soumettre.

Petit Carême Sermon de la Purif. Si un amour outré de la gloire enivre les Princes, tout leur souffle la désolation & la guerre. Alors, que

de Peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs ! Leurs larmes pourroient elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens ; leur repentir tout seul pourroit-il désarmer la colere du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles & de malheurs sur la terre ! Si l'amour du plaisir l'emporte en eux sur la gloire, tout sert alors à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilité les succès, tout en réveille les desirs, tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profanes la chantent & l'embellissent, les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talens destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre & à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice.

La Religion toute seule forme des hommes véritables & sinceres ; des hommes qui sont trop touchés des égaremens des Grands pour y applaudir. Ils desirent trop vivement leur salut, pour devenir par des con- Carême. Sermon du Mardi de la III. semaine

seils flatteurs les complices de leur perte. Ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler; mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissemens artificieux qui le justifient. Les Grands apprennent de leur bouche, ce que cette foule d'adulateurs qui les environne leur laisse ignorer : eux seuls osent leur contredire, & prendre le parti de la vérité contre eux, parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas les penchans des Grands pour y accommoder lâchement leurs suffrages; mais ils étudient leurs devoirs pour y ramener leurs penchans, parce qu'eux seuls aiment plus leur personne que leur élévation, & sont plus touchés de leur salut que de leurs bienfaits.

Petit Carême. Sermon du I. Dimanc. Les Princes naissent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur sang. La naissance nous les donne tels qu'ils devroient être; l'adulation toute seule les fait

tels qu'ils sont. Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité ; eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devroient connoître. Ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés, & personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur Royaume propre. Les discours flatteurs assiegent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laissent plus d'accès à la vérité ; ainsi le Souverain est seul étranger au milieu de ses peuples. Il croit manier les ressorts les plus secrets de l'Empire, & il en ignore les événemens les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit les avantages, on lui diminue les miseres publiques, on le joue à force de le respecter ; il ne voit plus rien tel qu'il est, tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

DE LA DISSIMULATION.

Carême. Sermon du Vend. de la I. semaine.

RIEN ne couteroit plus à l'homme que de se montrer tel qu'il est. Comme l'orgueil est le premier de nos penchans, & que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris ; nous naissons tous avec un fond de dissimulation sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel ; nous jouons dans presque toutes nos actions le personnage d'un autre, & ce qui paroît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme ; né orgueilleux & misérable, il ne peut paroître grand, qu'en ne se montrant pas tel qu'il est ; & le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Carême. Sermon du lundi de la sem. de Pas.

Nous entendons quelquefois ceux qui occupent des grandes places, se plaindre des agitations infinies, insé-

parables de leurs emplois ; soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille & privé, & redire sans cesse, qu'il seroit temps enfin de vivre pour soi, après avoir vécu si long-temps pour les autres. Mais ce ne sont-là que des discours. Ils paroissent gémir sous le poids des affaires, mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement le poids du loisir & d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois, ils en emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité. Ils voudroient paroître supérieurs à la fortune, & ils ne le sont pas au moindre revers, & au plus léger refroidissement qui les menace.

DE LA MÉDISANCE.

LA médisance est un vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser ; cependant c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi- Carême. Sermon du Lundi de la IV. semaine.

même, & à qui le monde & la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'eſt pas que le caractere du médiſant ne ſoit odieux devant les hommes ; mais on ne comprend dans ce nombre, que certains médiſans d'une malignité plus noire & plus groſſiere qui médiſent ſans art & ſans ménagement, & qui avec aſſez de malice pour cenſurer, n'ont pas aſſez de cet eſprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur eſt un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce ſa fureur ſur le bon grain comme ſur la paille, ſur le profane comme ſur le ſacré ; qui ne laiſſe par-tout où il a paſſé que la ruine & la déſolation ; qui creuſe juſques dans les entrailles de la terre, & va s'attacher aux choſes les plus cachées ; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment ſi précieux & ſi brillant ; qui noircit ce qu'il ne peut conſumer, & qui fait plaire & briller quelquefois avant que de nuire. Il eſt une ſorte de médiſans qui condamnent la médiſance, & qui ſe la permettent ; qui déchirent ſans égards leurs freres, & qui s'applaudiſ-

ſent encore de leur modération & de leur réſerve ; qui portent le trait juſqu'au cœur, mais parce qu'il eſt plus brillant & plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite.

La médiſance eſt un aſſemblage d'iniquité ; une envie baſſe, qui bleſſée des talens ou de la proſpérité d'autrui, en fait le ſujet de ſa cenſure, & s'étudie à obſcurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguiſée, qui répand ſur ſes paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face & déchire en ſecret ; une légéreté honteuſe, qui ne ſait pas ſe vaincre & ſe retenir ſur un mot, & qui ſacrifie ſouvent ſa fortune & ſon repos, à l'imprudence d'une cenſure qui fait plaire ; une barbarie de ſang froid, qui va percer un frere abſent ; une injuſtice où nous lui raviſſons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos cenſures portent toujours ſur certaine perſonne en particulier, & que nous ne nous délaſſons jamais plus agréablement, & avec plus d'eſprit, que lorſque nous rappellons ſes défauts ? Ne ſeroit-ce point une jalouſie ſecrette ?

Ses talens, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation ne nous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts ? Le trouverions-nous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de nous ? Serions-nous si aises de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux ? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgent ? qu'ailleurs nous excusons tout, & qu'ici tout s'envenime dans notre bouche ? Nous assurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler ; je le veux, mais n'y auroit-il pas peut-être dans nos satyres des motifs encore plus bas & plus honteux ? N'affectons-nous pas de censurer notre frere devant un Grand qui ne l'aime pas ? Ne voulons-nous pas faire notre cour, & nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris ? Ne sacrifions-nous pas sa réputation à notre fortune ; & ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les Grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aver-

sions injustes ; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles, où la réputation de leurs freres est déchirée sans pitié ; leur vertu même n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, & les traits les plus sanglans portent sur les plus vertueuses. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté, & qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisoient un divertissement public de s'assembler sur des théatres infâmes, pour y voir d'autres hommes qui se faisoient des plaies mortelles, & s'entredonnoient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare ! il faut qu'il en coute le sang & la réputation à leurs freres pour les délasser ; & celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté & de succès, est celui qui emporte les suffrages publics, & les acclamations de ces assemblées d'iniquité.

Paraphr. du Ps. XV.

Carême. Sermon du Lundi de la IV. semaine.

La médisance est un mal inquiet, qui trouble la société, qui jette la dissention dans les Cours & dans les villes, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines & des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordre & de confusion; par-tout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse. C'est une source pleine d'un venin mortel, tout ce qui en part est infecté, & infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissemens malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvemens, ses regards, tout a son poison, & le répand à sa maniere.

Le monde familiarisé avec le crime, & qui à force de voir les crimes les plus crians devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légeres les médisances qui roulent sur les foiblesses les plus criminelles & les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage, ne sont plus un décri formel, & une flétrissure essentielle; ce sont des discours de dérision & de plaisanterie. Accuser un courtisan

courtisan de perfidie & de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur ; c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse. Rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincere, ce n'est pas outrager Dieu dans ses Saints ; c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, & qui nous attirent ou la disgrace du maître, ou la perte des biens & de la fortune, tout le reste paroît léger, & devient le sujet ordinaire des entretiens & des censures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque chose du nôtre aux vices que nous censurons ; nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils sont. Nous mêlons au récit que nous en faisons, la malignité de nos conjectures ; nous les mettons en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel. Nous embellissons notre histoire ; & pour faire un héros ridicule qui plaise, nous le faisons tel qu'on le souhaite, & non pas tel qu'il est en effet.

L'orgueil qui n'aime point la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des foiblesses & des dé-

fauts dans ceux auxquels il eſt forcé d'obéir. Plus ils ſont élevés, plus ils ſont expoſés à nos cenſures ; la malignité même eſt bien plus éclairée à leur égard, on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui ſont les plus accablés de leurs bienfaits, ou les plus honorés de leur familiarité, ſont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections & leurs vices ; outre le devoir ſacré du reſpect qu'on viole, on ſe rend encore coupable du crime lâche & honteux de l'ingratitude.

Les confidens infortunés auxquels le médiſant révele les fautes d'autrui, en ont bientôt, à leur tour, inſtruit pluſieurs autres ; qui de leur côté ne regardant plus comme un ſecret ce qu'ils viennent d'apprendre, en inſtruiſent les premiers venus. Chacun en les rediſant y ajoutera de nouvelles circonſtances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de ſa façon ; à meſure qu'on les publiera, ils croîtront, ils groſſiront : ſemblable à une étincelle de feu, qui portée en différens lieux par un vent impétueux, embraſe les forêts & les campagnes ; telle eſt la deſtinée de la

détraction. Ce que nous avons dit en ſecret n'étoit rien d'abord, & paroiſſoit étouffé & enſéveli ſous la cendre, mais ce feu ne couve que pour ſe rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en paſſant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que ſa paſſion, ſon intérêt, le caractere de ſon eſprit & de ſa malignité lui repréſentera comme vraiſemblable. La ſource ſera preſque imperceptible; mais groſſie dans ſa courſe par mille ruiſſeaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province; & ce qui n'étoit d'abord dans ſon origine qu'une plaiſanterie ſecrette & imprudente, qu'une ſimple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire ſérieuſe, un décri formel & public. le ſujet de tous les entretiens, une flétriſſure éternelle. Irons-nous nous oppoſer au déchaînement public, & chanter tout ſeuls ſes louanges ? Mais on nous prendra pour des nouveaux venus qui ignorons ce qui ſe paſſe dans le monde, & nos louanges venues trop tard, ne ſerviront qu'à lui attirer de nouvelles ſatyres.

Le ſcandale de la médiſance eſt un ſcandale qui nous ſurvivra. Les hiſtoires ſcandaleuſes des Cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des Ecrivains laſcifs ont fait paſſer juſqu'à nous, les ſatyres, les déréglements des cours qui nous ont précédés ; & il ſe trouvera parmi nous des auteurs licentieux, qui inſtruiront les âges à venir des bruits publics, des événemens ſcandaleux, & des vices du nôtre.

DE LA VOLUPTÉ.

Oraiſon funebre de M. de Villeroy.

LE renoncement à la volupté n'eſt ſouvent qu'un de ces mérites que donne la vieilleſſe, qu'une de ces régularités tardives, qui ſont les aſſortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur ; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame ; où il entre plus de bienſéance que de grace, & qui n'ont preſque de la vertu, que la ſeule impuiſſance d'être encore des vices.

Pan. de S. Agnès.

La volupté ſe cachoit autrefois ; elle fait gloire aujourd'hui de ſe don-

ner en ſpectacle ; c'étoit autrefois une œuvre de confuſion & de ténebres, elle affecte aujourd'hui la lumiere, & ſemble chercher effrontément le grand jour, dans un ſexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec oſtentation ſur le front leur déshonneur & leur ignominie ; tirer une gloire honteuſe que le public ſoit inſtruit du ſuccès de leurs funeſtes appas ; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piege ; déchirer elles-mêmes ſans pudeur, le voile que la bienſéance avoit mis juſqu'ici ſur le déréglement ; & prendre, ce ſemble, autant de ſoin de publier leur honte, que les ſiecles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air, l'indécence pouſſée à un point, qu'elle inſpire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire, & le nom de la pudeur, devenu un nom de mépris & de riſée.

Quels troubles n'ont point excité de tout temps les deſirs impurs de la chair ? l'homme ne ſe ſouvenant plus

Avent. Sermon du jour de Noël.

de l'excellence de sa nature, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses penchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels. Un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Païens, craignant que le mariage ne mît une espece de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré, pour mettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre-humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les Peuples contre les Peuples, les Rois contre les Rois, le sang contre le sang, les freres contre les freres,

porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'Univers entier ? les ruines des villes, les débris des Empires les plus floriſſans, les Sceptres & les Couronnes renverſés, devenoient les monumens publics & lugubres que chaque ſiecle élevoit, pour conſerver, ce ſemble, aux âges ſuivans, le ſouvenir & la tradition funeſte des calamités dont ce vice n'avoit ceſſé d'affliger le genre-humain. Il devenoit lui-même un fond inépuiſable de troubles & de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors ſans meſure. Il promettoit la paix & les plaiſirs; mais les jalouſies, les ſoupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconſtances, les noirs chagrins marchoient toujours ſur ſes pas ; juſques-là que les loix, la Religion, l'exemple commun l'autoriſant, le ſeul amour du repos, dans ces ſiecles même de ténebres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de ſages.

En vain le monde a donné des noms ſpécieux à la volupté ; en vain l'uſage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théatres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des

Carême. Sermon du Vend. de la II. ſemaine.

ſentimens, & par tout l'art d'une poéſie laſcive ; en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens à des apologies criminelles de ce vice ; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel, que les ſcenes elles mêmes où on les débite. Sur des théatres fabuleux, c'eſt la paſſion des héros, c'eſt la foibleſſe des grandes ames ; au ſortir delà, c'eſt-à-dire, dans la vérité & dans la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui déshonore l'homme, c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde.

Panég. de Sainte Agnés.

Nous regardons le déréglement comme une deſtinée de l'âge ; nous pardonnons le vice aux premieres mœurs. Il ſemble qu'il y a une ſaiſon pour les paſſions, & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorſqu'un âge plus avancé nous en fait une néceſſité, ou du moins une bienſéance. On dit tous les jours qu'il faut paſſer quelque choſe à l'âge. La ſaiſon des périls eſt-elle donc celle où il faut le moins les craindre ? Les paſſions plus

vives nous autoriſent elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume ? D'ailleurs, nos paſſions finiſſent-elles avec la jeuneſſe ? les premiers déréglemens ne laiſſent-ils pas un fond de foibleſſes qui ſemblent ſe fortifier avec les années ? Et la fragilité d'une vieilleſſe criminelle n'eſt-elle pas preſque toujours le fruit & la punition de la licence des premieres mœurs ? Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorſqu'elle n'en eſt plus que la riſée ou le dégoût ? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient ? Ne ranime-t-elle pas encore un viſage flétri & ſuranné, par des artifices qui rappellent plus ſes années que ſes attraits ? Ne ſe donne-t-elle pas encore une jeuneſſe empruntée qui ne trompe que ſes yeux ſeuls ? N'arrache-t-elle pas peut-être des aſſiduités criminelles qu'elle ne ſauroit plus mériter ? des choix honteux ne deviennent-ils pas la reſſource de ſon indigne foibleſſe ? Et l'âge en changeant ſes traits, a-t-il changé quelque choſe à la honte de ſon caractere ?

Que peut-on refuſer à la volupté ? Panég. de

Saint Jean-Baptiſte.

lorſqu'une fois elle s'eſt rendue maîtreſſe d'un cœur, & qu'on en eſt devenu l'eſclave ? L'honneur, la raiſon, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige ; ce ſont de foibles moniteurs, rien n'eſt écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuſte, onereuſe au peuple, & dommageable à l'Etat : en vain ſa place, ſa conſcience, ſa réputation l'en détournent : ſi c'eſt la volupté qui demande, tout cede, & on eſt ſûr d'obtenir. Qu'on ſollicite auprès d'un Grand la diſgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de nous : en vain le public va ſe récrier contre cette injuſtice, dès que la volupté le demande, on eſt bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une perſonne aimée : en vain ſes talens, ſes ſervices, ſa probité parlent pour lui ; en vain l'Etat ſouffrira de ſon éloignement, c'eſt la volupté qui le demande, il faut qu'il ſoit ſacrifié, & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en ſacrifiant un ſerviteur fidele & utile à l'Etat, que

de contriſter un moment l'objet honteux de ſa paſſion. Mais d'un autre côté, qu'on lui propoſe un ſujet indigne, ſans vertu, ſans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité bleſſeroit la bienſéance publique; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans, dès que la volupté le déſigne. Que l'Etat périſſe entre ſes mains, que le gouvernement en ſoit déshonoré, que les Etrangers s'en moquent, que les ſujets en murmurent; la volupté le portera au faîte des honneurs, & ne craindra point d'augmenter par la ſingularité & l'injuſtice de ce choix, l'éclat & le ſcandale du vice.

Il faut acheter le plaiſir impur au prix des meſures les plus gênantes, ou ſi une ſeule vient à manquer, tout eſt perdu. Il faut ſoutenir les diſcours publics & les murmures domeſtiques, ſoutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui nous captive; ſoutenir nos devoirs, nos bienſéances, nos intérêts toujours incompatibles avec nos plaiſirs; ſe ſoutenir ſoi-mê-

Carême. Sermon du Vend. de la II. ſemaine.

me contre soi-même. Les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant & d'agréable ; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que sur des fleurs ; les premieres fureurs de ce vice sur-tout enivrent la raison, & ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misere ; les idées qu'on se fait alors de la passion, sont encore nobles & flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans ; tout flatte encore la vanité. Mais la passion un peu refroidie, mais le plaisir injuste approfondi, mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long usage, mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux, viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissentions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs.

Petit Carême. Sermon du III. Dimanche.

Un Grand voluptueux est plus à plaindre & plus malheureux, que le

dernier & le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à assouvir son injuste passion, & tout ce qui l'assouvit, la réveille. Ses desirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses penchans, plus il en devient le jouet & l'esclave. Sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ses propres cendres. Les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, & sa satiété fait elle-même son supplice. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance ; ses desirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à desirer, le laissent tristement avec lui même. L'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vuide ; & plus il en goûte, plus ils deviennent tristes & amers.

On se rejette sur le tempérament pour excuser ses foiblesses. C'est un malheur, dit-on d'être né d'une certaine façon : on ne peut se faire un cœur à son gré ; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une ame tendre & sensible. Nous trouvons en nous des penchans auxquels on peut à la vérité se refuser quelque temps ; mais dont il n'est pres- Panég. de Ste. Agnès.

que pas poſſible de fuir toujours la deſtinée.

Mais quel eſt le crime qui ne devienne par-là digne d'excuſe ? Tous les crimes les plus affreux ne ſuppoſent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchans qui les y portent ? Le vice ceſſe-t-il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui ? Seroit-il beſoin de nous l'interdire, ſi un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ?

Carême. Sermon du Vendredi de la II. ſem. Tel eſt le caractere de la volupté; elle répand un nuage épais ſur la raiſon. Des hommes ſages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur ſageſſe ; tous les principes de conduite ſont effacés en un inſtant. On ſe fait une nouvelle maniere de penſer, où toutes les idées communes ſont proſcrites ; ce n'eſt plus la lumiere & le conſeil, c'eſt un penchant impétueux qui décide & qui regle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on ſe doit à ſoi-même ; on s'aveugle ſur ſa fortune, ſur ſon devoir, ſur ſa réputation, ſur ſes intérêts, ſur les bienſéances mêmes dont les autres paſſions ſont ſi jalou-

ſes ; & tandis qu'on ſe donne en ſpectable au public, ſeul on ne ſe voit pas ſoi-même.

Qu'eſt-ce que le tempérament qui diminue à nos yeux l'horreur de nos crimes ? C'eſt un long uſage de déréglement, qui nous l'a rendu comme néceſſaire ; c'eſt un cœur ſubjugué par les paſſions, & pour qui l'occaſion devient toujours une chûte ; c'eſt une fragilité honteuſe, toujours ſûre de périr dès qu'il faut réſiſter ; c'eſt une volonté livrée au crime, & qui à force de ſecouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienſéances. Panégyrique de S. Agnès.

Si nous approfondiſſions l'hiſtoire des familles ; ſi nous allions juſqu'à la ſource de leur décadence ; ſi nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les titres & les biens ont paſſé des mains étrangeres ; ſi nous remontions juſqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de ſa poſtérité, nous en trouverions l'origine dans la volupté. Nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue ſuite de malheurs qui ont affligé ſes deſcendans. Et ſans Carême. Sermon du Vend. de la II. ſemaine.

en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? Combien de maisons à demi-éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches, & dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, & toute la gloire des titres qu'une longue suite de siecles avoit amassés sur leur tête, & qui avoient causé tant de sang & de travaux à la vertu de leurs ancêtres.

Panégyrique de S. Agnès.

De quoi n'est pas capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la possede & qui la captive ? Quel courage, quelle force, quels sacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion ; on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées, capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au dessus de l'homme ; & qui en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité & la foiblesse.

Il y a dans la volupté je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait qu'on se reproche sans cesse à soi-même sa propre foiblesse, & qu'on rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui nous accable. Tel est le caractere de ce vice, de laisser dans le cœur un fond de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrette sur tous ses plaisirs. Le charme fuit & s'envole, la conscience ne peut plus se fuir elle même; on se lasse de ses troubles; & on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, & on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, & on se retrouve par-tout. Les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides & fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable, & le fond de toute la vie criminelle. Carême. Sermon du Vend. de la II. semaine.

Qu'est-ce que les occasions qui nous séduisent? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature nous a pourvus? mais c'est cela même qui devroit rendre nos attentions plus ri- Panég. de Sainte Agnès.

goureuſes. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuſe, lorſqu'on les tourne contre lui ? N'y a-t-il que le rebut du monde qui ſoit propre à ſervir Dieu ? De plus, n'ajoutons-nous pas aux graces de la nature, un art dangereux qui les rend funeſtes aux autres & à nous-mêmes ? N'aſſure-t-on pas le ſuccès de ſes déplorables appas, par des ſoins qui ſont déjà un crime pour nous, avant que d'être un ſujet de chûte pour les autres ? Ne faiſons-nous pas même peut-être ſuppléer aux talens que la nature nous a refuſés, une effronterie qui porte toujours un poiſon plus ſûr dans les cœurs, que toutes les graces d'une beauté chaſte & pudique ? Et n'arrache-t-on pas, par des avances honteuſes, des deſirs criminels, où à peine auroit-on trouvé de ſimples regards.

DE L'AMITIÉ.

Carême. Sermon du Vend. après les Cendres.

LEs trois principes les plus communs, qui lient les hommes les uns avec les autres, & qui forment

toutes les unions & les amitiés, ſont le goût, la cupidité & la vanité. Le goût; on ſuit un certain penchant de la nature qui nous faiſant trouver en quelques perſonnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être auſſi plus de complaiſance pour nos défauts, nous lie à elles, & fait que nous trouvons dans leur ſociété une douceur qui ſe change en un ennui avec le reſte des hommes. La cupidité; on cherche des amis utiles. Ils ſont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent néceſſaires à nos plaiſirs ou à notre fortune. L'intérêt eſt un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puiſſans ſe changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; & l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment.

La Vanité; des amis qui nous font honneur, nous ſont toujours chers. Il ſemble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la diſtinction qu'ils ont dans le monde. Nous cherchons à nous parer, pour ainſi dire, de leur réputation; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous

nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos semblables.

Oraison funebre du Prince de Conty.

Il est des Grands qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur au reste des hommes ; & renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

Les Princes & les Grands connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié, & ne savent pas goûter le plaisir d'être aimé. Ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié ; ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs ; le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse. Leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne. Ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs. Ils savent se faire aimer, ils

n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

La grandeur ne manque guere d'adulations; mais les Grands manquent souvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est auſſi que leur fortune que l'on aime en eux. L'amitié, cette tendre reſſource de tous les chagrins de la vie, ce doux lien de la ſociété, cet unique plaiſir du cœur, eſt un lien gênant, un plaiſir ſans charme pour eux. Auſſi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour ſoi. Oraiſon Funebre de M. de Villeroy.

L'amitié eſt le ſeul plaiſir preſque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient eux-mêmes ne leur rien devoir, & que c'eſt aſſez payer leurs empreſſemens, que de les ſouffrir. L'amitié plus ſincere, & dès-là moins rampante & moins empreſſée que l'adulation, leur paroît un hommage ſec & aride : leur attachement même & leur confiance n'eſt qu'un goût paſſager qui les gêne & les ennuie bientôt, & dont ils ſe débarraſſent comme d'une contrainte. Ainſi vi- Oraiſon Funebre de Madame.

vant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Tous les autres biens nous les devons à la fortune ou à la naissance; le plaisir de l'amitié, nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

DE L'INCRÉDULITÉ

Avent Sermon de la Touf.

VIVRE sans Dieu, sans culte, sans principes, sans espérances; croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures ne sont que des noms; regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres qu'on fait parler & mouvoir sur un théatre comique, & qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs; se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard, & la possession éternelle du néant : ces pensées ont je ne sais quoi de sombre & de funeste que l'ame ne peut envisager sans horreur; & il est vrai que l'incrédulité

eſt plutôt le déſeſpoir du pécheur, que la reſſource du péché.

L'incrédule eſt un homme ſans mœurs, ſans probité, ſans caractere; qui n'a plus d'autre regle que ſes paſſions, d'autre loi que ſes injuſtes penchans, d'autre maître que ſes deſirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui même: enfant dénaturé, puiſqu'il croit que le haſard tout ſeul lui a donné des peres; ami infidele, puiſqu'il ne regarde les hommes que comme les triſte fruits d'un aſſemblage bizarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens paſſagers; maître cruel, puiſqu'il eſt perſuadé que c'eſt le plus fort & le plus heureux qui a toujours raiſon: les crimes les plus affreux, & les vertus les plus pures, tout eſt égal ſelon lui, puiſqu'un anéantiſſement éternel va bientôt égaler le juſte & l'impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Carême; Sermon du Jeudi après les Cendres.

Le monde eſt plein de ces hommes inſenſés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paroît ſuſpect. Ils ſe font au dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appel- Paraphr. du Pſ. XXV.

lent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuſe ſociété, où ils vomiſſent en ſecret leurs blaſphêmes. Rien n'eſt ſacré pour leurs langues impures. Le joug reſpectable de la foi leur paroît une ſervitude puérile, que la foibleſſe & la ſuperſtition du genre-humain s'eſt impoſée. Ils veulent eux ſeuls être les arbitres de leur religion & de leurs devoirs, comme de leur deſtinée. Hommes dignes de l'exécration de l'Univers, & cependant honorés ſouvent comme des ſages & des genies ſublimes : eſprits foibles & extravagans, trouvant encore moins de fond & de ſolidité dans les ténebres & les abîmes incompréhenſibles de l'impiété, que dans les vérités de la foi.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

Ce n'eſt pas le peu de certitude qu'on trouve dans la Religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaiſir : c'eſt l'abandonnement au plaiſir qui jette dans l'incertitude ſur la religion. La foi ne devient donc ſuſpecte que lorſqu'elle commence à devenir incommode : & juſqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a preſque fait tous les incrédules.

Qu'y-

Qu'y a-t-il de plus insensé de croire, ou que le hasard seul a produit toute la race des hommes sur la terre, & que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit & bizarre de la matiere ; ou que si Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jettés sur la terre, comme des ouvrages de rebut, sans vouloir se mêler de ce qui les regarde, les laissant errer ici bas sans destination, sans loi, sans espérances ; guidés par la seule impétuosité de leurs passions, & n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal, & la liberté universelle de les satisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obstacle ? Paraphrase du ps. XXV.

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeller à son origine : elle porte un faux nom de science & de lumiere, & c'est un enfant de crime & de ténebres. Ce n'est donc pas la force & la raison qui a amené là les prétendus incrédules ; c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

ne pouvant soutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tache de s'étourdir en rédisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout seul dans les ténebres, pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble, & il veut se rassurer contre lui-même ; il ne peut pas soutenir en même-temps la vue de ses crimes, & celle du supplice qui les attend : c'est une lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure.

Carême. ferm. du Lundi de la I. sem. L'impie porta en naissant les principes de la religion naturelle communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans son cœur, une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, & tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même. L'éducation fortifia ces sentimens de la nature ; on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre. On lui mon-

trâ la vertu dans les regles, on la lui rendit aimable dans les exemples; & quoiqu'il trouvât en lui des penchans oppofés au devoir, lorfqu'il lui arrivoit de s'y laiſſer emporter, ſon cœur prenoit en ſecret le parti de la vertu contre ſa propre foibleſſe. Ainſi vécut d'abord l'impie ſur la terre; il adora, avec le reſte des hommes, un Etre ſuprême, il reſpecta ſes loix, il redouta ſes châtimens, il attendit ſes promeſſes. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu? que ſes crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimere, l'ame un ſouffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré eſt-il parvenu à ces connoiſſances ſi nouvelles & ſi ſurprenantes? A meſure que ſes mœurs ſe ſont déréglées, les regles lui ont paru ſuſpectes; à meſure qu'il s'eſt abruti, il a taché de ſe perſuader que l'homme étoit ſemblable à la bête.

On ſe ſait mauvais gré d'être né avec une conſcience trop foible & trop craintive. On enïvie la deſtinée de ceux qu'on croit fermes & inébranlables dans l'impiété, leſquels Carême. Sermon du Mardi de la VI. ſemaine.

peut être livrés à leur tour en secret aux remords les plus tristes, & se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous leur tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, par ce que nous ne sommes pas, & pour ce qu'eux & nous voudrions être.

Avent. Sermon du jour de Noël.

Il est des hommes encore parmi nous, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse & aussi vaine qu'en avoient autrefois les Philosophes païens; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie; qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidoient de toutes les choses d'ici-bas; & qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, & qui préfident à tout ce qui se passe sur la terre; des hommes qui loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds & impénétrables de la Providence, vont les chercher dans les prédic-

tions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une ſcience que Dieu s'eſt réſervée à lui ſeul ; attendent avec une folle perſuaſion ſur les rêveries d'un faux prophete, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la deſtinée des Peuples & des Empires ; fondent là-deſſus des vaines eſpérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruſpices, ou l'impiété de la Pythoniſſe de Saül, & des Oracles de Delphes & de Dodone.

Il faut appeller l'incrédulité au ſecours des paſſions ; elles ſont trop foibles pour ſe ſoutenir toutes ſeules. Nos lumieres, nos ſentimens, notre conſcience, tout les combat au-dedans de nous ; il faut donc leur chercher un appui & les défendre contre nous-mêmes. On ne veut pas que des paſſions qui nous ſont cheres ſoient criminelles, ni avoir à ſoutenir ſans ceſſe les intérêts de ſes plaiſirs, contre ceux de ſa conſcience : on veut jouir tranquillement de ſes crimes, & ſe délivrer d'un cenſeur importun qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

n'eſt jouir qu'à demi de ſes paſſions ; tandis que les remords nous en diſputent le plaiſir ; c'eſt acheter trop chérement le crime que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut ou finir ſes débauches, ou tacher de s'y calmer ; & comme il en couteroit trop de les finir, & qu'on ne ſauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on ſe les donne à ſoi-même comme douteuſes ; & pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de ſe perſuader qu'on eſt incrédule, c'eſt-à-dire, que le grand effort du déréglement eſt de nous conduire au deſir de l'incrédulité.

Oraiſon Funebre de M. le Dauph.

On voit tous les jours des hommes, qui trop foibles pour ſervir Dieu, croient paroître forts en faiſant ſemblant de ne les pas connoître : des hommes qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules, avant que d'apprendre à croire ; qui ne ſont impies que par oſtentation, & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

Paraph. du Pſ. IX.

L'impie tache de ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, pour ſe calmer dans des diſſolutions qu'il ſent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au deſſus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conſcience & ſa raiſon ſe ſoulevent en ſecret contre cette impiété; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame ſans ceſſe ſon auteur: mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, & un reſte de vaine terreur que l'éducation, plutôt que la nature, a laiſſé dans ſon ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre reſſource. Il faut ſecouer tout joug de religion, quand on veut ſecouer ſans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, & jouir tranquillement du fruit de ſes crimes. La Religion ne ſauroit s'allier avec une vie diſſolue; ſes menaces empoiſonnent tous les plaiſirs criminels. Il faut ou abandonner ſes plaiſirs, ou ſoutenir ſans ceſſe des remords & des frayeurs qui nous troublent & qui nous déchirent: le choix eſt bientôt fait; on ne croit plus rien, & on vit tranquille dans le crime.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

Pourquoi nos prétendus incrédules souhaitent-ils si fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété ? qu'ils en cherchent ; qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, qu'on appella en France pour le consulter & pour l'entendre ? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, & voudroient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité, des ressources & des défenses contre leur propre conscience ; & n'osant tout seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple, ce que leur raison & leur cœur même leur refusent : & par là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile & plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidele. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes Religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion & de l'athéisme ; il s'étoit formé à lui-même ce cahos

impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion & de ténebres, où le seul desir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui & le dégoût de ceux qui le lisent; où, hors l'impiété, tout est intelligible; & qui, à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eut attaqué l'Etre suprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses, & n'avoit besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter, c'étoient des insensés qui souhaitoient de devenir impies, & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siecles assez d'autorité pour demeurer fideles, cherchoient dans le témoignage d'un seul homme obscur, d'un transfuge de toutes les Religions, une autorité, qui les affermît dans l'impiété, & qui les défendît contre leur propre conscience.

On voit des personnes, dans un sexe même où l'ignorance sur cet- Carême, Serm. du

Jeudi après les Cendres.

tains points devroit être un mérite ; où la politeſſe & la bienſéance du moins voudroient qu'en ſachant on affectât d'ignorer ; des perſonnes qui ne ſavent pas même de la Religion ce qu'il faudroit en ſavoir pour régler leurs mœurs, & qui ſont les difficiles, craignent d'en trop croire, ont des doutes ſur tout, & n'en ont point ſur leur miſere, & ſur l'égarement viſible de leur vie.

Il ſeroit trop triſte & trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de ſe dire en ſecret à lui-même : Je ſuis encore trop foible, & trop abandonné au plaiſir pour en ſortir ; ce prétexte lui laiſſeroit encore tous ſes remords. C'eſt bien plutôt fait de ſe dire à ſoi-même : il eſt inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte eſt bien plus commode, parce qu'il finit tout ; il nous laiſſe dans un certain état d'indolence, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, & de faire des réflexions trop triſtes ſur nos paſſions. Nous avons peu de remords, parce que nous nous ſuppoſons incrédules, & que cette ſuppoſition nous laiſſe

preſque la même ſécurité que l'impiété véritable : du moins c'eſt une diverſion qui émouſſe & qui ſuſpend la ſenſibilité de la conſcience ; & en faiſant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne ſommes pas, elle fait que nous vivons comme ſi nous étions en effet ce que nous deſirons être. C'eſt une eſpece de neutralité que nous gardons entre la foi & l'irréligion, dont notre indolence s'accommode ; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, & que pour demeurer neutre il n'y a qu'à ne point penſer & vivre d'habitude. L'impiété ferme & déclarée a je ne ſais quoi qui fait horreur ; mais la Religion d'un autre côté offrant des objets qui allarment, & qui n'accommodent pas les paſſions, que faire entre ces deux extrêmités, dont l'une révolte la raiſon & l'autre les ſens ? On demeure indécis & chancelant ; on jouit en attendant du calme que cet état d'indéciſion & d'indifférence nous laiſſe ; on vit ſans vouloir ſavoir ce qu'on eſt, parce qu'il eſt plus commode de n'être rien, & de vivre ſans penſer & ſans connoître.

Avent. Sermon du jour de Noël.

Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus foible & de plus insensé à la foi; qui sont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propose; qui sembleroient être ravis que la Religion fût fausse; & qui sont moins touchés de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux, que la hardiesse de l'impiété & du blasphême: des hommes qui renvoient au peuple, la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la religion nous a conservés; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu; & qui refusent les miracles à une Religion qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Les incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas; ils se vantent sans cesse de

ne rien croire ; & à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité & à la roture de leurs ancêtres, & veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre, & descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, & de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes : il en est ainsi de nos prétendus incrédules. Ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, & qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une maniere de roture & de bassesse dont ils rougissent. A force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire ; ils en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes, parce que cette profession déplorable d'incrédulité, suppose des lumieres non communes, de la force & de la supériorité d'esprit, & une singularité qui plaît & qui flatte. On a oui dire que certains

grands hommes fameux & fort estimés dans leur siecle, ne croyoient pas; on se fait honneur de ces grands exemples : il paroît glorieux de ne rien croire après de si illustres modeles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche. C'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité, que de vanité risible, & de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit ni si mépriſable, que de se donner pour ce qu'on n'est pas, & se faire honneur du personnage d'un autre.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous, mais la simplicité de la foi ne l'est guere moins. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mysteres, mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses peres, mais on veut rafiner sur leur bonne foi. Notre siecle sur-tout est plein de ces demi-fideles, qui sous prétexte de dépouiller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de la soumission.

Souvent c'eſt une ſociété de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paroître tel que ceux à qui les plaiſirs & la débauche nous lient. On croit qu'il ſeroit honteux d'être diſſolu, & de paroître croire encore devant les témoins & les complices de nos déſordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, eſt un parti foible & vulgaire : afin que la débauche ſoit du bon air, il faut y ajouter l'impiété & le libertinage ; autrement ce ſeroit être débauché en novice, un reſte de Religion paroîtroit ſe ſentir encore un peu trop de l'enfance & du college. Carême; ſerm. du Mardi de la IV. ſemaine.

Ce que la Religion a de plus auguſte, eſt devenu le ſujet des converſations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractere ſuperficiel ; n'ayant pour toute connoiſſance de la Religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple ; n'apportant pour toute ſcience que des doutes vulgaires & uſés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des doutes tant de fois éclaircis, & qui ne ſemblent ſub- Carême; Sermon du Jeudi après les cendres.

sister encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes, qui dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la Religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entiere d'étude pourroit à peine éclaicir.

Carême. Serm. du Mardi de la IV. semaine.

Si notre incrédulité avoit son fondement dans des incertitudes réelles sur la Religion, tant que ces incertitudes subsisteroient, l'incrédulité seroit toujours la même. Mais comme nos doutes ne naissent que de nos passions, & que nos passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives & maîtresses de notre cœur, nos doutes changent sans cesse comme nos passions. Ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparoissent, ils sont dans la même volubilité, & toujours dans le même degré que nos passions ; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

Paraphr. du Ps. XIII.

Il en est peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient guere de la dépravation impie de la raison. Les

années meurissent les passions, mais l'orgueil de l'incrédulité renaît & se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit & une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; & la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, & où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs.

Si la Religion ne proposoit que des mysteres qui passent la raison, sans y ajouter des maximes & des vérités qui gênent les passions, on peut assurer hardiment, que les incrédules seroient rares. Les vérités ou les erreurs abstraites qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. On trouvera peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans & défenseurs zélés de certains point de pure spéculation, & qui n'ont rapport à rien, seulement, parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des Mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés & estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les se-

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

crets infinis, & dans les abîmes profonds de cette ſcience. Mais ces ſectateurs ont été quelques hommes rares & uniques. La contagion n'étoit pas à craindre ; auſſi n'a-t-elle pas gagné. On les admire, mais on ſeroit bien fâché de les imiter. Si la Religion ne propoſoit que des vérités auſſi abſtraites, auſſi indifférentes à la félicité des ſens, auſſi peu intéreſſantes pour les paſſions & pour l'amour-propre, les impies ſeroient encore plus rares que les Mathématiciens. On en veut aux vérités de la Religion, parce qu'elles nous menacent ; on ne s'éleve point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fauſſeté ne décide de rien pour nous.

Lorſque l'on approfondit la plupart de ces hommes qui ſe diſent incrédules, qui ſe recrient ſans ceſſe contre les préjugés populaires ; on trouve qu'ils n'ont pour toute ſcience que quelques doutes uſés & vulgaires qu'on a débités dans tous les temps, & qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne ſavent qu'un certain jargon qui paſſe de main en main, qu'on reçoit ſans l'examiner, & qu'on répete ſans l'entendre. On

trouve que toute leur capacité ſe réduit à certains diſcours de libertinage qui courent les rues, s'il eſt permis de parler ainſi ; à certaines maximes rebattues, qui à force d'être redites, commencent à tenir de la baſſeſſe du proverbe. Ceux qui tiennent ces diſcours ſont des hommes diſſipés par les plaiſirs, & qui ſeroient bien fâchés d'avoir un moment de reſte, pour examiner ennuyeuſement des vérités qu'ils ne ſe ſoucient pas de connoître : des hommes d'un caractere léger, ſuperficiel, incapables d'attention & d'examen ; & qui ne ſauroient ſoutenir un ſeul inſtant de ſérieux, & de modération tranquille & raſſiſe. Ils ne ſavent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés ; ils répetent ce qu'ils ont oui : c'eſt une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont reçue. Auſſi ils ne doutent pas ; ils ne font que conſerver à ceux qui les ſuivront, le langage de l'irréligion & des doutes : ils ne ſont pas incrédules ; ils ne ſont que les échos de l'incrédulité : en un mot ils ſavent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en ſavent pas aſſez pour douter eux-mêmes.

DE L'ENNUI.

Petit Carême. Sermon du III. Diman.

L'ENNUI qui paroît être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, réfugié que chez les Grands ; c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout. Les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité, qui endort ou qui laſſe ; ils ont beau les diverſifier, ils diverſifient leur ennui. En vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques ; c'eſt une vivacité d'oſtentation, le cœur n'y prend preſque point de part. Le long uſage des plaiſirs les leur a rendu inutiles ; ce ſont des reſſources uſées qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes : ſemblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides, ils eſſayent de tout, & rien ne les pique & ne les réveille ; & un dégoût affreux ſuccede à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir dont leur ame s'étoit d'abord flattée.

Rien n'eſt plus triſte pour la plupart des hommes, que de ſe trouver avec eux ſeuls, & de retomber ſur leur propre cœur. Comme des paſſions vaines nous emportent ; que des attachemens criminels nous ſouillent ; que mille deſirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant dans nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, & des réflexions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes. Nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui ; & nous croyons trouver dans le dérangement, & dans la multiplicité des ſoins extérieurs, cette ivreſſe heureuſe, qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes. Carême. Sermon du Lundi de la Paſſion.

Toute la vie des Grands n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui, & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même, en ſe hâtant de multiplier les plaiſirs : tout eſt déjà uſé pour eux, à l'entrée même de la Petit Carême. Sermon du III. Diman.

vie ; & leurs premieres années éprouvent déjà les dégoûts & l'insipidité, que la lassitude & le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

Carême. Sermon du lundi de la Passion. L'ennui ne se trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées ; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, & que nous nous portons par-tout nous-mêmes : en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié pour éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en soit le remede, elle en est au contraire la source la plus féconde & la plus universelle.

Petit Carême. Serm. du III. Dim. Plus les Grands sont élevés, plus ils sont malheureux. Comme rien ne les contraint, rien aussi ne les

fixe. Moins ils dépendent des autres, plus ils sont livrés à eux-mêmes. Leurs caprices naissent de leur indépendance : ils retournent sur eux leur autorité ; leurs passions ayant essayé de tout, & tout usé, il ne leur reste plus qu'à se dévorer eux-mêmes. Leurs bizarreries deviennent l'unique ressource de leur ennui & de leur satiété : ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés ils ne sauroient plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de leur humeur ; & ils s'en prennent sans cesse à eux-mêmes, du vuide que tout ce qui les environne laisse sans cesse au-dedans d'eux-mêmes. Ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, & où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance.

Approchons des Grands ; jettons les yeux nous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, & que le long usage des plaisirs a rendu également inhabiles & au vice & à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fond de chagrins & de caprices ! Rien ne plaît, parce qu'on ne sauroit plus soi-même se plaire.

On se venge sur tout ce qui nous environne, des chagrins secrets qui nous déchirent. Il semble qu'on fait un crime au reste des hommes, de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux. On leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi même, & l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

DU BONHEUR.

Carême. Sermon du Lundi de la I. semaine.

L'HOMME ne trouve nulle part son bonheur sur la terre. Les richesses l'inquiétent, les honneurs le fatiguent, les plaisirs le lassent, les sciences le confondent, & irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; la réputation le gêne & l'embarrasse: tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, & lui laisse encore quelque chose à desirer. Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux à leur maniere, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés. Les astres tran-

tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour, pour aller éclairer une autre terre ; la terre réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place ; les animaux rampent dans les campagnes sans envier la destinée de l'homme, qui habite les villes & les palais somptueux ; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature ; l'homme seul est inquiet & mécontent ; l'homme seul est en proie à ses desirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste & malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici-bas, où son cœur puisse se fixer.

Nous nous lassons à courir sans cesse après un fantôme de bonheur, qui au moment que nous croyons le tenir nous échappe & s'évanouit, ne nous laissant que la honte & le désespoir de nous être laissé tromper tant de fois, sans pouvoir jamais nous détromper. Si nous obtenons Paraphr. du Ps. XXXI.

ce que nous avons desiré avec le plus d'ardeur, le dégoût suit de près la jouissance ; soit parce qu'il s'éleve quelque nouveau desir dans notre cœur, soit parce que nous n'y trouvons pas ce que nous espérions ; ou bien que la crainte de le perdre nous cause plus de chagrin & d'inquiétude, que la joie de le posséder ne nous cause de plaisir. Nous paroissons quelquefois nager dans l'abondance de toutes choses, & n'avoir rien à souhaiter ; & nous nous trouvons misérables, parce que nous ne pouvons pas réunir tous les plaisirs en même-temps, & que nous ne jouissons d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre ; & notre cœur est déchiré par une basse jalousie, de voir que d'autres jouissent de ce dont ; par une sotte vanité, nous voudrions jouir tout seuls. Il ne faut que la moindre altération dans la santé, pour nous jetter dans la mélancolie la plus noire : ah ! que nous sentons alors l'incertitude & le néant de tous les biens de la terre ! Cependant nous craignons de les perdre, parce que notre cœur y est attaché, & que nous n'avons rien

à mettre à leur place, pour remplir le vuide qu'ils y laiſſent.

Chacun dans ſon état quelque heureuſe qu'en paroiſſe la deſtinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaiſirs. L'élévation a ſes aſſujettiſſemens & ſes inquiétudes; l'obſcurité, ſes humiliations & ſes mépris; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs; l'amitié, ſes pertes & ſes perfidies. Le trône eſt le ſiege des chagrins comme la derniere place; les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toit du pauvre & du laboureur: & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous ſentons toujours par mille endroits, qu'il manque quelque choſe à notre bonheur. Avent. Serm. du II. Dimanche.

Toutes les créatures que l'homme veut faire ſervir à ſes plaiſirs deviennent l'inſtrument de ſes peines: tous les deſirs les plus flatteurs, & qu'il ne forme que pour ſoulager ſon cœur, en deviennent les tyrans & le ſupplice: tous ſes projets les plus ſpécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir ſes peines, les réveillent & les aigriſſent: tous les plaiſirs les plus vifs, Tom. des Oraiſ. fun. I. d'une Prof. Religieuſe.

& qui auroient dû, ce ſemble, ſatiſfaire ſon cœur, n'y portent que la ſatiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. En vain ſe forme-t-il un plan de félicité dans le crime ; ſon cœur dément bientôt cette eſpérance, & il ne lui reſte rien de plus réel que cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de ſe l'être en vain formée. En vain, par une vaine philoſophie, détache-t il des paſſions ce qu'elles ont d'extrême & de fatigant, pour ſe ménager des plaiſirs modérés & tranquilles, les plaiſirs modérés par la raiſon ne ſont pas loin de l'ennui, & ceux qu'elle ne conduit plus, ne ſont plus que des fureurs & des gouffres.

Carême. ferm. du Jeudi de la Paſ. C'eſt un déſordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conſéquent notre repos. Car aimer, c'eſt chercher ſa félicité dans ce qu'on aime ; c'eſt vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'eſt l'appeller au ſecours de ce vuide affreux que nous ſentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il ſera capable de le remplir ; c'eſt le regarder comme la reſſource de nos be-

ſoins, le remede à nos maux, l'auteur de nos biens. C'eſt un déſordre & un aviliſſement de notre cœur, de chercher tout cela dans la créature. Nous ſentons bien nous-mêmes l'injuſtice de cet amour. Quelque emporté qu'il puiſſe être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inſpirent, des défauts & des foibleſſes qui les en rendent indignes: plus nous les approfondiſſons, plus nous nous diſons à nous-mêmes, que notre cœur s'eſt trompé, & que ce n'eſt pas là ce qu'il cherchoit. Notre raiſon rougit tout-bas de la foibleſſe de nos penchans; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine; notre paſſion devient notre ennui & notre ſupplice. Mais punis de notre erreur ſans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remede de notre mépriſe: nous errons d'objets en objets; & s'il en eſt enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'eſt pas que nous ſoyons contens de notre choix, c'eſt que nous ſommes laſſés de notre inconſtance.

Pour être heureux, il faut que l'homme ne penſe point, qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux muets; Avent. Serm. de la Touſſaint.

par l'attrait des objets préſens, & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut conſerver ſa tranquillité : & telle eſt ſa deſtinée. Ce n'eſt que l'ivreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon qui le rend heureux ; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme, & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit, & l'homme ſe trouve ſeul avec ſes paſſions & ſes inquiétudes.

Myſteres. Serm. de la Viſitation. Nous ſentons tous le vuide du plaiſir ; il eſt des momens de réflexion qui nous tuent. Le cœur fait pour une felicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire : il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer : il porte par-tout un fond d'inquiétude & d'ennui qui le réveille même au milieu des joies & des amuſemens. Enfin, on trouve ſon remede dans le mal même ; le dégoût dans la jouiſſance ; & l'on ne ſent de vivacité pour le plaiſir, que dans le moment qui le précede.

Myſteres. Serm. de la Purification. Les hommes, avec toute leur puiſſance, ne ſauroient nous faire à nous-mêmes, une félicité plus entiere que celle dont ils jouiſſent ; & com-

me ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes. Ils cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser ; nous ne leur sommes chers, qu'autant que nous leur sommes utiles ; & ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Le bonheur que nous cherchons, n'est qu'un poids qui nous accable dès que nous y sommes parvenus. Nous sentons multiplier nos soucis, à mesure que le monde nous multiplie ses faveurs. De nouveaux desirs naissent de ceux que nous venons de voir accomplis. Le monde nous croit heureux ; mais la jalousie ; mais la prospérité d'autrui ; mais ce qui manque encore à notre ambition ; mais le vuide même de tout ce que nous possedons ; mais le dégoût même qui suit toujours la possession de ce qu'on avoit le plus desiré ; mais la pensée même que tout s'enfuit, & que la vie la plus longue n'est qu'un instant

Paraphr. du pseaume IV.

rapide ; mais tout cela enſemble empoiſonne toute cette vaine félicité qui trompe les ſpectateurs, tandis qu'elle ne peut nous rendre heureux, & nous ſéduire nous-mêmes, lorſque nous y faiſons attention.

Petit Carême Sermon du III. Diman.

Nous nous promettons tous ici-bas une injuſte félicité. Nous courons tous après un bonheur & un repos que nous ne ſaurions trouver. A peine détrompés par la poſſeſſion d'un objet, du bonheur qui ſembloit nous y attendre, un nouveau deſir nous jette dans la même illuſion : & paſſant ſans ceſſe de l'eſpérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'eſpérance, tout ce qui fait ſentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue. Il ſemble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple : la baſſeſſe de ſa fortune laiſſant toujours un eſpace immenſe au deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées où il ne peut atteindre, & qu'il crût ; car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui eſt le bonheur qu'il cherche. Mais l'éclat du

rang, des titres & de la naiſſance diſſipe bientôt cette vaine illuſion. On a beau monter, & être porté ſur les aîles de la fortune au-deſſus de tous les autres, la félicité ſe trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes ; plus on s'éleve, plus elle ſemble s'éloigner de nous.

Tout ce qui environne les Grands ne les rend point heureux. Tout ce qui eſt hors de nous, ne ſauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaiſirs occupent les dehors, le dedans eſt toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout ſe tourne en ennui pour eux. Plus les plaiſirs ſe multiplient, plus ils s'uſent. Ce n'eſt pas être heureux, que de n'avoir plus rien à deſirer ; c'eſt perdre le plaiſir de l'erreur : & le plaiſir n'eſt que dans l'erreur qui l'attend & qui le deſire. La grandeur elle-même eſt un poids qui laſſe ; les chagrins & les noirs ſoucis montent & vont s'aſſeoir avec le Souverain ſur le trône. Le diadême qui orne le front auguſte des Rois, n'eſt ſouvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent ; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne ſont que les

Oraiſon Funebre de Mgr. le Dauphin.

triſtes témoins qu'on ne peut l'être ſur la terre. Le monde étale des proſpérités ; le monde ne fait point d'heureux : les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas.

DE L'HÉRÉSIE.

L'ORIGINE de l'héréſie a toujours quelque choſe de honteux. Comme l'orgueil & la licence en forment les premieres ſources, il faut tirer le voile ſur les premiers temps qui les établirent parmi les hommes. On y voit les paſſions les plus honteuſes préſider à la naiſſance de ces ouvrages de ténebres, leur donner la forme, l'accroiſſement & les progrès : & ſemblables à ces enfans infortunés qui ſont le triſte fruit du crime de leurs peres, il ne faut pour les couvrir de confuſion, que les rappeller à leur origine.

Paraphr. du Pſ. IX. Dieu permet que les cenſeurs téméraires de ſa Doctrine, ſe jettent eux-mêmes dans des contradictions inexplicables, où ils ſe trouvent pris comme dans un piege d'où ils ne

fauroient se tirer. C'est la destinée de l'erreur, de former de ses propres mains, le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même ; toutes les machines qu'elle éleve à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi, tombent enfin sur sa tête orgueilleuse, & achevent de l'écraser.

L'héréſie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours en croissant, & ne garde plus de mesure dans ses progrès. Elle n'en vouloit d'abord parmi nous, qu'aux abus du culte ; elle a depuis attaqué le culte même : elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, par n'en plus avoir, & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres saints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort, & ses faux Prophetes y ont puisé un fanatisme & des visions sur l'avenir, que l'événement a dementies, & dont elle a rougi elle-même. Petit Carême. Sermon du Vend. Saint.

Ce n'est pas la soumission à l'Egli- se qui nous coute : cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos pen- Mysteres. Sermon de l'Assomp.

chans, ni notre soumission, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous : c'est de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élévation, par nos censures ; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; & il est rare que nos supérieurs & nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Paraphr. du Ps. IX. La liberté, que les sectateurs de l'hérésie nous vantent tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de nos pasteurs, comme une crédulité aveugle & superstitieuse ; cette liberté les a rendus elle-même esclaves d'une doctrine toujours changeante & incertaine, & qui n'a plus de regle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les pieges qu'ils tendoient à la foi des simples, se sont tournés con-

tre eux-mêmes ; leur conjuration unanime contre l'Eglise les a divisés ; & du même principe qui avoit formé leur désobéissance & leur révolte, est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité, & qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ces faux Apôtres, & à se faire une religion selon le caprice & les égaremens déplorables de son esprit. C'est par-là que Dieu détruit enfin les ennemis de son culte, & qu'il emploie pour anéantir l'erreur, la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

Les troubles de l'Etat ne sont jamais loin de ceux de l'Eglise. On ne respecte guere le joug des Puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi ; & l'héréſie a beau se laver de cet opprobre, elle a par-tout allumé le feu de la sédition ; elle est née dans la révolte. En ébranlant les fondemens de la foi, elle ébranle les trônes & les Empires ; & par-tout en formant des sectateurs, elle forme des rebelles. Petit Carême. Serm. du II. Dim.

L'illusion dont l'héréſie se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux Paraph. du PIX.

seuls usent de leur raison & de leur liberté, en secouant le joug des Pasteurs auxquels nous sommes assujettis. Mais comment ne s'apperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent ? Toujours divisés entr'eux, de langage, de sentimens, de principes sur les dogmes essentiels qui nous sont révélés, ils refusent à l'Eglise une autorité qu'ils ne rougissent point de s'attribuer à eux-mêmes.

Petit Carême. Sermon du III. Diman.

L'héréſie a beau dire que les persécutions des Princes lui mirent en mains les armes d'une juste défense ; l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions, que la patience & la fermeté : la foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples ; le sang de ses Martyrs tout seul, fut la semence de ses fideles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers, comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des

agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouverent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur miſſion. On devoit les traîner devant les Juges pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables. Ils reſpectoient le ſceptre dans des mains même profanes & idolâtres; & ils auroient cru déshonorer l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir à des reſſources humaines.

DE L'IDOLATRIE.

AQUELS excès l'idolatrie n'a-t-elle pas pouſſé ſon culte profane? La mort d'une perſonne chere l'érigeoit bientôt en divinité, & ſes viles cendres ſur leſquelles ſon néant étoit écrit en caracteres ſi ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de ſa gloire & de ſon immortalité. Avent. Sermon du jour de Noël.

L'amour conjugal ſe fit des dieux, l'amour impur l'imita, & voulut

avoir ſes Autels L'épouſe & l'amante, l'époux & l'amant criminel eurent des prêtres, des temples & des ſacrifices. La folie, ou la corruption générale, adopta un culte ſi bizarre & ſi abominable : tout l'Univers en fut infecté. La majeſté des Loix de l'Empire l'autoriſa, la magnificence des temples, l'appareil des ſacrifices, la richeſſe immenſe des ſimulacres rendirent cette extravagance reſpectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ſes dieux ; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures ; les villes, les montagnes, les champs, les déſerts en furent ſouillés, & virent des édifices ſuperbes conſacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des paſſions ; les dieux furent preſque auſſi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme, & le Dieu véritable fut le ſeul que l'homme ne connut point.

Panég. de Sainte Agnés. Rome, cette capitale de l'Univers qui avoit trouvé le ſecret de réunir toute la ſageſſe de la philoſophie & de la politique humaine avec

toutes les extravagances du culte : Rome adopta tous les dieux les plus bizarres, & toutes les superstitions des Nations qu'elle avoit vaincues ; & de toutes les folies de l'Univers, forma, pour ainsi dire, la majesté de sa religion & de ses cérémonies.

Les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'Univers, adorerent d'abord l'air qui les faisoit vivre, la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit, la lune qui présidoit à la nuit. C'étoient-là leur Cybele, leur Junon, leur Apollon, leur Diane. Ils adorerent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les Princes bienfaisans & équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, & la mémoire de leur regne immortelle : & Jupiter & Hercule furent placés au rang des dieux ; l'un par le nombre de ses victoires, & l'autre par le bonheur & la tranquillité de son regne. Les hommes, dans ces siecles de superstition & de crédulité, ne connoissent point d'autres dieux que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractere de l'homme, sa religion n'est souvent que son amour & sa reconnoissance.

Avent. Sermon de la Circonc.

Avent. Sermon du Jour de Noël.

Les Philosophes forcés par les lumieres seules de la raison de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés, aussi peu touchés de leurs vertus que de leurs vices; & laissant au hasard, le cours des siecles & des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entiere de ce vaste Univers, & toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faisoient un Dieu sans liberté & sans puissance; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule regle de la religion & de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés & les plus sages.

DES ESPRITS FORTS.

DÈS que l'homme s'eſt livré aux paſſions les plus honteuſes, & qu'il les a pouſſées juſqu'aux excès les plus énormes, il cherche à ſe les juſtifier à lui-même, en ſe diſant en ſecret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'eſt pas dans ſa raiſon que naiſſent ſes doutes ; Dieu y a mis un rayon de lumiere qui le montre par-tout à l'homme, & qui lui fait porter par-tout avec lui le témoignage intime & ineffaçable de la Divinité : c'eſt dans la dépravation de ſon cœur. Il deſire que Dieu ne ſoit point, il s'efforce de ſe le perſuader, il ſe fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu ; il inſulte avec dédain à la crédulité de ceux qui ſont effrayés de ſes blaſphêmes : mais c'eſt un impoſteur, ſa bouche toute ſeule renonce Dieu, & publie qu'il n'exiſte point, tandis que ſa raiſon le reconnoît & lui rend hommage. Paraphr. du Pſ. XIII.

Les eſprits forts proteſtent que c'eſt

ſans intérêt qu'ils ont ſecoué le joug de la Religion, & que la vérité ſeule les a forcés à ſe défaire des erreurs communes ; mais leurs mœurs découvrent l'artifice & la fauſſeté de leurs diſcours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroiſſe adhérer comme eux à la la doctrine de l'impiété ; alors ils ſe démaſquent, ils ſe montrent au naturel : on découvre en eux un fond de mœurs abominables, une vie dont les déréglemens du commun des hommes rougiroient ; une ſingularité de débauches encore plus affreuſe que celle de leur doctrine ; un abandonnement qui ne connoît plus ni regle, ni pudeur, ni bienſéance ; une façon de penſer ſur le détail de la conduite, qui fait que ne reſpectant plus ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes, on ne ſe reſpecte plus ſoi-même.

L'impiété dont toute l'attention devroit être de ſe dérober aux regards publics, ſe montre avec oſtentation : elle a enfin accoutumé les yeux & les oreilles à voir & à entendre, ſans indignation, ſes horreurs

& ſes blaſphêmes. Ce n'eſt pas aſſez, elle ſe fait des ſectateurs ; elle oſe répandre le venin de ſa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morſure contagieuſe de l'aſpic. Ils s'en font une ſupériorité de raiſon & une diſtinction, où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre ; & la vanité toute ſeule fait & multiplie des incrédules que la honte devroit cacher dans les ténebres les plus profondes & les plus impénétrables.

Malheur aux maiſons & aux familles qui donnent accès chez elles aux eſprits forts. Les troubles, les calamités, les diſſentions domeſtiques y entrent bientôt : elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage ſont enſeignées. L'épouſe fidelle regarde bientôt la fidélité d'un lien ſacré, comme un vain ſcrupule que la tyrannie des hommes ſur ſon ſexe a établi ſur la terre. Il n'y a plus dans ces maiſons infortunées, ni ordre, ni ſubordination, ni confiance. L'enfant ſe croit autoriſé à ſecouer l'autorité paternelle : le pere croit que laiſſer agir

les penchans de la nature, c'eſt toute l'éducation qu'il doit donner à ſes enfans; l'épouſe ſe perſuade que ſon goût doit décider de ſon devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage ſeul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent? quel cahos! quel théatre d'horreur & de confuſion deviendroit la ſociété générale des hommes, ſi les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, & étoient érigées en loix publiques! Quelle affreuſe république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute compoſée d'impies, & où les hommes ne puſſent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyens!

Les impies publient que les gens de bien n'ont par deſſus eux, que plus d'adreſſe & de ménagement pour dérober leurs déſordres ſecrets aux yeux du public. Il faut bien, pour ſe calmer ſur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tachent de ſe perſuader que tous les hommes, & ceux qui paroiſſent les plus ſaints, leur reſſemblent. Quelle idée faut il qu'ils ſe faſſent du genre humain, pour

n'être pas effrayés de ce qu'ils ſont eux-mêmes ? Il faut que tous les hommes qui ont paru ſur la terre avec le plus de dignité, de ſainteté & d'édification, aient été des ſcélérats & des monſtres, pour que l'impie puiſſe ſe juſtifier à lui-même ſes abominations & ſes crimes ; c'eſt cependant ce qu'il oſe penſer. Que faudroit-il pour guérir l'incrédule de ſon impiété, que l'abîme d'extravagances & de contradictions où il eſt obligé de ſe jetter, pour ſe cacher l'horreur de ſa doctrine ?

Les eſprits forts prennent les remords & les terreurs ſecrettes de leur conſcience, pour des reſtes de préjugés vulgaires que l'éducation a laiſſés en eux, & que les réflexions ne peuvent plus effacer; & leur impiété les rend comme inutiles à leurs freres, puiſqu'ils ont ſecoué le lien de la Religion qui les uniſſoit à eux. Inutiles à la ſociété, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le haſard a raſſemblées, & où chacun n'a point d'autres loix que ſoi-même : inutiles à la patrie, puiſqu'ils enviſagent l'autorité publique, comme une uſurpation ſur la liberté des hom-

mes : inutiles à leurs proches, puiſqu'ils croient que les titres de pere, d'enfant, de frere, d'époux, ſont des titres qui n'engagent à rien, à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs : enfin inutiles à eux-mêmes, puiſque leur raiſon eſt la lumiere même dont ils abuſent. Hommes inutiles & inhabiles à tout bien ; hommes contagieux, l'opprobre de la Religion & de la ſociété, qui ne devroient trouver aucun aſyle ſur la terre, & qui trouvent cependant des apologiſtes & des admirateurs.

En vain les impies veulent nous perſuader que la force & la ſupériorité ſeule de la raiſon les a élevés au-deſſus des préjugés vulgaires, & fait prendre le parti affreux de l'incrédulité ; c'eſt la foibleſſe & la dépravation ſeule de leur cœur. Leur vie déshonore, non ſeulement la Religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne ſont pour eux que des penchans innocens, que la nature nous tranſmet, & que la nature juſtifie : les deſirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas beſoin d'autre

d'autre titre pour être légitimes : les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule regle infaillible & immuable que la premiere institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, & une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle.

L'esprit fort voudroit anéantir l'idée de l'Etre divin dans l'esprit des autres hommes, & il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété, & il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie : il s'érige en docteur de l'Athéisme, & il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi il ne peut soutenir long-temps ce contraste, où éclatent l'extravagance & l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre le genre-humain, & de se trouver seul dans l'Univers, qui ne veuille & ne reconnoisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes, il confesse que Dieu est ; mais en lui laissant son être, il en ôte tout

ce qui le rend souverainement sage, juste & adorable. Il se fait un Dieu de sa façon ; il lui dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, & le soin de le gouverner. Il le laisse comme une idole, oisif sur le trône de sa majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'Univers, & abandonnant au hasard & au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes.

Toute la vertu des impies se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse & de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs : mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence & de la vertu. On nous vante souvent leur probité, & les maximes séveres dont ils se piquent : mais quelles vertus, même humaines, peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils desirent ; qui regardent les

crimes les plus honteux, comme des penchans innocens; qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes; qui sont persuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices & les vertus; & qui ne connoissent point d'autres regles de leurs mœurs, que les passions mêmes qui en font tout le déréglément & tout le désordre? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres, si elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération & de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société; ils veulent passer pour amis fideles, rigides observateurs de leurs promesses; ils ont une vaine ostentation de droiture & de sincérité: mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices; pas un qui ne soit parjure & trompeur, quand il peut l'être sûrement, & sans que sa gloire en souffre; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Un esprit fort regarde toutes les

religions comme le fruit des préjugés & de la superstition des peuples. L'Histoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien Peuple, pour y conserver la connoissance de son nom, ne lui paroît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, ou amuser la crédulité d'une Nation grossiere & superstitieuse. L'établissement même de l'Evangile, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'Univers, les travaux des hommes Apostoliques, & de tant de Martyrs qui ont purgé le monde de l'idolatrie, tant d'événemens merveilleux, où la puissance de Dieu se magnifeste d'une maniere si visible, ne sont, selon lui, que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules ou imposteurs. Des hommes crédules ou imposteurs! qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage & de plus éclairé sur la terre; de changer la face de l'Univers; de rendre témoignage par les tourmens les plus affreux, & par leur mort, à la vérité & au Dieu qui les envoyoit; de corriger les hommes des vices & des déréglemens

publics ; & d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sublime & la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions ; en un mot, la plus digne de l'Etre souverain, dont on eût jamais oui parler sur la terre. Voilà la sagesse tant vantée, c'est à-dire, le délire le plus mépriſable, de ce que le monde appelle esprits forts.

DE L'HÉROÏSME.

Petit Carême. Serm. du Jour de Pâques.

LE bonheur, ou la témérité ont pu faire des héros, mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coute bien moins de remporter des victoires, que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces, & de domter des peuples, que de domter une passion. Les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie, & quand il ne faut être Grand que certains mo-

mens, la nature ramaſſe toutes ſes forces, & l'orgueil, pour un peu de temps, peut ſuppléer à la vertu. Mais un Prince, maître de ſes paſſions, apprenant ſur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité, que les ſoins & les peines que le devoir y attache; plus touché de ſes fautes, que des vaines louanges qui les lui déguiſent en vertus; regardant comme l'unique privilege de ſon rang, l'exemple qu'il eſt obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein, ni d'autre regle que ſes deſirs, & faiſant pourtant à tous ſes deſirs un frein de la regle même, voyant autour de lui tous les hommes prêts à ſervir à ſes paſſions, & ne ſe croyant fait lui-même que pour ſervir à leurs beſoins; pouvant abuſer de tout, & ſe refuſant même ce qu'il auroit eu droit de ſe permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu. Un Prince de ce caractere eſt le plus grand ſpectacle que Dieu puiſſe donner à la terre: une ſeule de ſes journées compte plus d'actions glorieuſes, que la longue carriere

d'un Conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'eſt de toute la vie.

Les grands hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le ſpectacle. Dans ces occaſions rares, les yeux du public, & la gloire du ſuccès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangere : l'orgueil emprunte les ſentimens de la vertu : l'homme ſe ſurmonte, & ne ſe montre pas tel qu'il eſt. Combien de Conquérans fameux dans l'Hiſtoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroiſſoient au-deſſus des héros, & dans le détail des mœurs & de la ſociété, à peine étoient-ils des hommes. C'eſt que dans les occaſions d'éclat, l'homme eſt ſur le théatre ; il repréſente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il eſt, pour ainſi dire, rendu à lui-même ; c'eſt lui qu'on voit, il quitte le perſonnage, & ne montre plus que la perſonne.

Oraiſon funebre du Prince de Conti.

DE L'AFFABILITÉ.

Oraiſ. funebre de M. de Villars.

IL eſt des hommes enfoncés, impénétrables, ſur le cœur deſquels un voile fatal eſt toujours tiré ; qui ne s'attirent qu'en ſe cachant, le reſpect des peuples ; qu'on ne révere, que parce qu'on ne les a jamais vus, & qui, comme ces autres qu'une vaine religion conſacra jadis, n'ont rien de vénérable, que leur obſcurité. On les voit affecter des momens ſacrés de ſolitude, inventés pour honorer la pareſſe. Leurs maiſons ſont des maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui expoſer leur droit & leur juſtice : où dans un ſilence profond, & avec un reſpect qui approche du culte, on attend que la divinité ſe montre ; & où mille malheureux ſouffrent moins de leur miſere, que de leur ennui. Auprès d'eux, un ſimple oubli eſt un crime, qu'à peine mille ſoins & de longues aſſiduités peu-

vent expier : vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion; & qui, comme l'Arche d'Israël, frapperoient de mort, si pour trop penser même à les secourir, on n'avoit pas assez pensé à les respecter.

L'humanité & l'affabilité seroient les vertus naturelles des Grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les peres de leurs peuples. Le dédain & la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus & l'opprobre; & ils ne méritent plus d'être les maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les peres. Panégyrique de S. Louis.

Ceux qui se parent d'une antiquité douteuse, & à qui on dispute tout-bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignant toujours qu'on ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; & en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font Petit Carême. Sermon du IV Dimanche.

qu'on leur conteſte même ce qu'on devroit leur rendre. On eſt moins touché de ſon élévation, quand on eſt né pour être Grand. Quiconque eſt ébloui de ce degré éminent, où ſa naiſſance & la fortune l'ont placé, fait aſſez voir qu'il n'étoit pas fait pour monter ſi haut. Les plus hautes places ſont toujours au-deſſous des grandes ames; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'eſt plus haut qu'elles.

Carême Sermon du V. Dimanche. Il y en a qui accompagnent la miſéricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main ſecourable, on leur montre un viſage ſi dur & ſi ſévere, qu'un ſimple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité ſi ſéche & ſi farouche: car la piété qui paroît touchée de nos maux, les conſole preſque autant que la libéralité qui les ſoulage.

Panégyrique de S. Louis. Souvent on laiſſe à l'autorité un front ſi ſévere & un abord ſi difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur, la néceſſité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élevent ſur les peu-

ples, ne sont établies que pour eux: ce sont les besoins publics, qui ont formé les dignités publiques; & si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent, & qui en sont revêtus; & non pas pour ceux qui l'implorent, & qui viennent y chercher un asyle. Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité; & que comme les Princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples, & qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins; ils portent aussi le glaive, pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus.

Souvent, c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette sérénité qui les rend accessibles & affables. C'est une inégalité de caprices, plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, & lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur est à charge. A

Carême, Sermon du IV Dimanche.

force d'être honorés ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend ; & ils se dérobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur, pour se faire même une peine de paroître humain ! N'est ce pas une barbarie, non seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui, les marques d'amour & de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis ? N'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages ? Peut-on alléguer là-dessus les momens d'humeur & de chagrin que les soins de la grandeur & de l'autorité traînent après soi ? L'humeur est-elle donc le privilege des Grands, pour être l'excuse de leurs vices ? S'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & à soi-même ; ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misere, les calamités, les nécessités domestiques, & tous les plus noirs soucis environnent : ils seroient bien plus digne d'ex-

cuſe, ſi portant déjà le dueil, l'amertume, le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en laiſſoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, & que les joies & les plaiſirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même, un privilege qui excuſe leurs chagrins bizarres, & leurs caprices; qu'il leur ſoit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils ſont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la proſpérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémiſſent déjà ſous le joug de leur autorité & de leur puiſſance: ſeroit-ce donc là le privilege des Grands, ou la punition du mauvais uſage qu'ils font de la grandeur?

Il eſt des hommes frivoles qui croient que les Princes ne ſont dignes de nos éloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour; qu'un cœur tendre & compatiſſant déshonore le rang & la naiſſance; que l'humanité dégrade l'homme, & qu'il faut être né dur & bizarre, Oraiſ. Funebre de Madame.

pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les Grands à la terre, punissoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables! Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur, que l'humanité? Les Princes ne sont puissans que pour être bons: ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance & leur grandeur à nos besoins; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des Maîtres à la terre.

Carême Sermon du IV Dimanche.

On donne dans un spectacle profane, des larmes aux avantures chimériques d'un personnage de théatre; on honore des malheureux feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux: & un malheureux que nous rencontrons au sortir de là, couvert de plaies, & qui veut nous entretenir de l'excès de ses peines, nous trouve insensibles. Avons-nous donc laissé toute notre sensibilité sur un théatre? & faut il faire revivre, pour nous toucher, l'ambition, la vengeance, la volup-

té, & toutes les horreurs des siecles païens.

Il y a dans l'affabilité une espece de confiance en soi-même qui sied bien aux Grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, & qui est comme une espece de valeur & de courage pacifique. C'est être foible & timide, que d'être inaccessible & fier. En quoi les Princes qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévere & dédaigneux, sont plus inexcusables; c'est qu'il leur en coute si peu de se concilier les cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le Peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout: & peut-on aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? N'est-ce pas s'avilir soi-même, que de mépriser à ce point toute l'humanité? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne fait pas même sentir ce que valent les hommes? La nature n'a-t-elle pas imposé déjà une assez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'esclavage?

Petit Carême. Sermon du IV Dimanche.

n'eſt-ce pas aſſez que la baſſeſſe ou le malheur de leur condition leur faſſe un devoir, & comme une loi de ramper & de rendre des hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en eſt ſi digne elle même ? Ne ſuffit-il pas que leur dépendance ſoit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? & ſi quelqu'un devoit être honteux de ſon état, ſeroit-ce le pauvre qui le ſouffre, ou le Grand qui en abuſe ?

Carême. Sermon du IVDi. manche.

On reproche ſouvent aux malheureux leur force, leur pareſſe, leurs mœurs errantes & vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence & de leur miſere ; & en les ſecourant on achete le droit de les inſulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que l'on outrage, de nous répondre ; ſi l'abjection de ſon état n'avoit pas mis le frein de la honte & du reſpect ſur ſa langue : Que me reprochez-vous, nous diroit-il, une vie oiſeuſe, & des mœurs inutiles & errantes ? mais quels ſont les ſoins qui vous occupent dans votre opulence ? les ſoucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens

des passions, les rafinemens de la volupté. Je puis être un serviteur inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidele ? Si les plus coupables étoient les plus pauvres & les plus malheureux ici bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois pas manger, parce que je ne travaille pas ; mais vous-même êtes-vous dispensé de cette loi ? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? & vos profusions sont-elles plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines ?

Un Prince véritablement affable, laisse à l'auguste éclat de sa naissance la dignité qui la fait respecter ; mais il en ôte l'humeur & la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands. Il ne retient de son rang que ce qu'il en faut pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en fait descendre ; & il rassure si fort ou le respect ou la timidité, par un attrait inséparable

Oraison Funebre du Prince de Conty.

de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûte toujours à la fois, & le plaisir d'être charmé de lui, & le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Petit Carême. Sermon du IV. Diman.

La fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture & de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, & de tacher de se mettre par l'enflure secrette de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance.

Nos Rois ne perdent rien à se rendre accessibles; l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le Trône n'est élevé que pour être l'asyle de ceux qui viennent implorer la justice ou la clémence du Prince; plus il en rend l'accès facile à ses sujets, plus il en augmente l'éclat & la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'Univers qui aime le plus ses Maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher?

Rien ne révolte plus les hommes

d'une naiſſance obſcure & vulgaire, que la diſtance énorme que le haſard a mis entr'eux & les Grands. Ils peuvent toujours ſe flatter de cette vaine perſuaſion, que la nature a été injuſte de les faire naître dans l'obſcurité, tandis qu'elle a réſervé l'éclat du ſang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils ſe trouvent bas, moins ils ſe trouvent à leur place. Auſſi l'inſolence & la hauteur deviennent ſouvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens regres de la Monarchie l'ont vue ſe ſoulever ; vouloir ſecouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entiere. Les Grands au contraire placés ſi haut par la nature, ne ſauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaiſſant. Ils n'ont plus de diſtinction à ſe donner du côté du rang & de la naiſſance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité : & s'il eſt encore un orgueil qui puiſſe leur être permis ; c'eſt celui de ſe rendre humains & acceſſibles.

Sa fierté prend ſa ſource dans la

médiocrité, ou n'eſt plus qu'une ruſe qui la cache. C'eſt une preuve certaine qu'on perdroit en ſe montrant de trop près. On couvre de la fierté, des défauts & des foibleſſes que la fierté trahit & manifeſte elle-même. On fait de l'orgueil le ſupplément, ſi j'oſe parler ainſi, du mérite; & on ne ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Les Princes inviſibles & efféminés, devant leſquels c'étoit un crime digne de mort que d'oſer paroître ſans ordre, & dont la ſeule préſence glaçoit le ſang dans les veines des ſupplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, ſans ame, ſans vie, ſans courage, ſans vertu. Livrés dans le fond de leurs palais à de vils eſclaves; ſéparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de ſe montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux, n'euſſent pas été dignes de les voir; l'obſcurité & la ſolitude en faiſoient toute la majeſté.

L'affabilité eſt comme le caractere inſéparable, & la plus ſûre marque de la grandeur. Les deſcendans de

ces races illuſtres & anciennes, auxquels perſonne ne diſpute la ſupériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point ſur leur front l'orgueil de leur naiſſance ; ils la laiſſeroient ignorer, ſi elle pouvoit l'être. Les monumens publics en parlent aſſez, ſans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne ſent leur élévation, que par une noble ſimplicité. Ils ſe rendent encore plus reſpectables, en ne ſouffrant qu'avec peine le reſpect qui leur eſt dû ; & parmi tant de titres qui les diſtinguent, la politeſſe & l'affabilité eſt la ſeule diſtinction qu'ils affectent.

DE LA GLOIRE.

IL y a long-temps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent, la plupart en la cherchant ; & croient l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité, les louanges qui ne ſont dues qu'à la vertu. Petit Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

La gloire qui finit avec les Grands eſt toujours fauſſe : elle eſt donnée Petit Carême. Sermon

de l'Incarnat.

à leurs titres plus qu'à leur vertu ; c'eſt un faux éclat qui environne leurs places, mais qui ne ſort pas d'eux-mêmes : ils ſont ſans ceſſe entourés d'admirateurs, & vuides au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire eſt le fruit de l'erreur & de l'adulation, & il n'eſt pas étonnant de la voir finir avec elles : telle eſt la gloire de la plupart des Princes & des Grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reſte d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funebre : mais tout s'éclipſe & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données. C'eſt un langage ſuranné & inſipide, qu'on n'oſeroit plus parler ; on en voit preſque rougir les monumens publics où elles ſont encore écrites, & où elles ne ſemblent ſubſiſter, que pour rappeller publiquement un ſouvenir qui les déſavoue. Ainſi les adulations ne ſurvivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliſer la gloire des Princes, n'immortaliſent que la baſſeſſe, l'intérêt, la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Les succès éclatans & les grands événemens qui les suivent, ne donnent pas toujours droit de prétendre à la gloire. Je sais que le monde y attache de la gloire, & que d'ordinaire chez lui, ce ne sont pas les vertus; mais les succès qui font les grands hommes. Les Provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inscriptions, & à quoi le monde consacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliser la mémoire. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoissance publique; tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnoissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux Empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, & que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses. Petit Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des tâches? où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Petit Carême. Sermon dujourde Pâques.

Quels sont les succès où les uns ne

prêtent au hasard, les mêmes événemens dont les autres font honneur aux talens & à la sagesse ? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans ? En un mot, où sont les héros dont la malignité, & peut-être la vérité, ne fasse des hommes.

Petit Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

Il n'est point de Prince ni de Grand, malgré la bassesse & le déréglement de ses mœurs & de ses penchans, à qui des vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité, & qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, & où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, & qu'il se venge à loisir dans les âges suivans, par la liberté de ses censures, de la contrainte & de l'injustice de ses éloges. Il n'attend pas même si tard ; les applaudissemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugemens & les discours secrets :

crets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine ſorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il eſt permis de parler ainſi, expirer dans le cœur qui les déſavoue.

Les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices des héros : on loue les actions, & l'on mépriſe la perſonne. C'eſt de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes. Le monde qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne reſpecte pourtant qu'elle. Il éleve des monumens ſuperbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homere ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre : l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité ; l'admiration ſecrette & les louanges réelles & ſinceres, on ne les donne qu'à la vertu. Petit Carême. Sermon dujourde Pâques.

Percez juſques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens ; tout en eſt bril- Petit Carême. Sermon du Dim. de laPaſ.

lant au-dehors ; vous voyez le héros : entrez plus avant ; cherchez l'homme lui-même ; c'eſt là que vous ne trouverez plus que de la cendre & de la boue. L'ambition, la témérité, le haſard, la crainte ſouvent, & le déſeſpoir ont donné les plus grands ſpectacles & les événemens les plus brillans à la terre. Ce ſont ſouvent les plus vils reſſorts qui nous font marcher vers la gloire, & preſque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Un Prince vertueux qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a rien à craindre des diſcours des hommes : ſa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux ; ſa vertu rendra ſa gloire même reſpectable : ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs ; ſa vertu ſera l'apologie de ſa conduite : ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins ; il en deviendra par ſa vertu l'aſyle & l'arbitre : ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parce qu'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice : on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parce que ſon ambi-

tion ſera toujours réglée par ſes droits : il n'attirera pas ſur ſes Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter ſans raiſon dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois ; loin de les diviſer pour les affoiblir, & élever ſa puiſſance ſur leur diviſion & ſur leur foibleſſe : ſa modération ſera le plus ſûr rempart de ſon Empire : il n'aura pas beſoin de garde qui veille à la porte de ſon palais ; les cœurs de ſes ſujets entoureront ſon trône, & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent : ſon autorité lui ſera inutile pour ſe faire obéir. Les ordres les plus ſûrement accomplis, ſont ceux que l'amour exécute ; & la ſoumiſſion ſera ſans murmure, parce qu'elle ſera ſans contrainte : toute ſa puiſſance l'auroit rendu à peine maître de ſes peuples ; par ſa verru, il deviendra l'arbitre même des Souverains.

Ecoutons ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des ſuccès avoit rendu célebres ; ſouvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom. L'homme déſa- Petit Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

vouoit le héros ; leur réputation rougiſſoit de la baſſeſſe de leurs mœurs & de leurs penchans : la familiarité trahiſſoit la gloire de leurs ſuccès ; il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions, pour ſe perſuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainſi ces décorations ſi magnifiques, qui nous éblouiſſent & qui embelliſſent nos hiſtoires, cachent ſouvent les perſonnages les plus vils & les plus vulgaires. La droiture du cœur, la vérité, l'empire ſur les paſſions : voilà la véritable grandeur, & la ſeule gloire réelle que perſonne ne peut nous diſputer. Un regne ſeroit plein de merveilles ; un Prince porteroit la gloire de ſon nom juſqu'aux extrêmités de la terre ; ſes jours ne ſeroient marqués que par ſes triomphes ; il ajouteroit de nouvelles Couronnes à celles des Rois ſes ancêtres ; l'Univers entier retentiroit de ſes louanges : ſi l'orgueil plutôt que la juſtice étoit l'ame de ſes entrepriſes, il ne ſeroit pas un grand Roi ; ſes proſpérités ſeroient des crimes ; ſes triomphes des malheurs publics : il ſeroit l'effroi & la terreur de ſes voiſins ; mais ils ne ſe-

roit pas le pere de ſon peuple : ſes paſſions ſeroient ſes ſeules vertus : & malgré les éloges que l'adulation, la compagne éternelle des Rois, lui auroit donnés ; aux yeux de la poſtérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

DES BIENFAITS.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnat.

IL faut mettre les hommes dans les intérêts de notte gloire, ſi nous voulons qu'elle ſoit immortelle ; & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres qu'on éleve au-deſſus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouiſſent ſans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection publique. Les louanges que nous donnons aux autres, ſe rapportent toujours par quelques endroits à nous-mêmes. C'eſt l'intérêt ou la vanité qui en ſont les ſources ſecrettes ; car tous les hommes ſont vains, & n'agiſſent preſque que pour eux ; & d'ordinaire ils n'aiment pas à don-

ner à pure perte des louanges qui les humilient, & qui ſont comme des aveux publics de la ſupériorité qu'on a ſur eux : mais la reconnoiſſance l'emporte ſur la vanité ; & l'orgueil ſouffre ſans peine que nos bienfaiteurs ſoient en même-temps & nos ſupérieurs & nos maîtres.

Carême. Sermon du IV. Dim. Quel plaiſir ne doit-on pas ſentir à ſoulager ceux qui ſouffrent, à faire des heureux, à régner ſur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations & de leurs actions de graces ! Quand il ne nous reviendroit que le ſeul plaiſir de nos largeſſes, ne ſeroient-elles pas aſſez payées pour un bon cœur ? Et qu'a de plus délicieux la Majeſté du Trône, que le pouvoir de faire des graces ? Les Princes ſeroient-ils fort touchés de leur grandeur & de leur puiſſance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout ſeuls ? Faiſons ſervir tant qu'il nous plaira, nos biens à nos plaiſirs, à nos profuſions, à nos caprices ; nous n'en ferons jamais d'uſage qui nous laiſſe une joie plus pure & plus digne du cœur, qu'en ſoulageant les malheureux.

Il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'eſt la reconnoiſſance qui les porta autrefois à ſe faire des dieux même de leurs bienfaiteurs. Ils adoroient la terre qui les nouriſſoit, le ſoleil qui les éclairoit, des Princes bienfaiſans, un Jupiter Roi de Créte, un Oſiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets; qui avoient été les peres de leurs peuples, & les avoient rendu heureux pendant leur regne. L'amour & le reſpect qu'inſpire la reconnoiſſance fut ſi vif, qu'il dégénéra même en culte. Petit Carême. Sermon de l'Incarnat.

Quel uſage plus doux & plus flatteur les Grands peuvent-ils faire de leur élévation & de leur opulence, que de faire des heureux! S'attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en laſſe. Commander aux hommes, & leur donner des loix? mais ce ſont-là les ſoins de l'autorité, ce n'en eſt pas le plaiſir. Voir autour d'eux multiplier à l'infini leurs ſerviteurs & leurs eſclaves? mais ce ſont des témoins qui les embarraſſent & qui les gênent, plutôt qu'une pompe qui les décore. Petit Carême. Sermon du IV. Dimanche.

Habiter des palais somptueux ? mais ils édifient des solitudes où les soucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours leur cœur vuide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles ressources à leurs caprices ? la variété des ressources tarit bientôt, tout est bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas, & recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, & ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira leurs biens & leur autorité à tous les usages que l'orgueil & les plaisirs peuvent inventer ; Ils seront rassasiés, mais ils ne seront pas satisfaits ; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans leur cœur. Qu'ils les emploient à faire des heureux, à rendre la vie plus douce & plus supportable à des infortunés que l'excès de la misere a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître, eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau ; ils sentiront alors le plaisir d'être nés

Grands ; ils goûteront la véritable douceur de leur état : c'eſt le ſeul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui les environne, eſt pour les autres ; ce plaiſir eſt pour eux ſeuls : tout le reſte a ſes amertumes ; ce plaiſir ſeul les adoucit toutes.

La joie de faire du bien eſt tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir. Revenons-y encore ; c'eſt un plaiſir qui ne s'uſe point ; plus on le goûte, plus on ſe rend digne de le goûter. On s'accoutume à la proſpérité, & on y devient inſenſible : mais on ſent toujours la joie d'être l'auteur de la proſpérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & ſecret dans notre ame : le long uſage qui endurcit le cœur à tous les plaiſirs, le rend ici tous les jours plus ſenſible.

Les perſonnes nées dans une fortune obſcure & privée, n'envient dans les Grands, que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité d'autrui. On ſent qu'à leur place on ſeroit trop heureux de répandre la joie & l'alégreſſe dans

les cœurs, en y répandant des bienfaits, & de s'assurer pour toujours leur amour & leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places ; le premier usage qu'on se propose de cette élévation, c'est d'être bienfaisant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la premiere leçon de la nature, & le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux.

DE LA CONSCIENCE.

Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

PAR-tout nous rendons hommage par nos troubles & par nos remords secrets, à la sainteté de la loi que nous violons ; par-tout un fond d'ennui & de tristesse inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui nous étoit destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité : la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Des terreurs cruelles marchent par-

tout devant nous. La ſolitude nous trouble, les ténebres nous allarment, nous croyons voir ſortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs ſecrettes de notre ame ; des ſonges funeſtes nous rempliſſent d'images noires & ſombres ; & le crime après lequel nous courons avec tant de goût, court enſuite après nous comme un vautour cruel, & s'attache à nous pour nous déchirer le cœur, & nous punir du plaiſir qu'il nous a lui-même donné.

Nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naiſſons avec les regles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'eſt pas notre premier penchant, nous ſentons du moins qu'elle eſt notre premier devoir. Avent. Sermon de la Touſ.

Dès que l'homme eſt l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de ſon Auteur ; & dès que Dieu a fait de l'homme ſon ouvrage, & ſon ouvrage le plus parfait ; il n'a pu le laiſſer vivre au haſard ſur la terre, ſans lui manifeſter ſa volonté ; c'eſt-à-dire, Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

ſans lui preſcrire ce qu'il devoit à ſon Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il ſe devoit à lui-même : auſſi en le tirant de la boue, il imprima dans ſon être une lumiere vive, ſans ceſſe montrée à ſon cœur, qui régloit tous ſes deviors.

Avent. Sermon du jour de Noël. En vain la paſſion entreprend quelquefois de nous perſuader que nous ſommes nés pour le plaiſir, & qu'au fond, des penchans que la nature a mis en nous, que chacun trouve en ſoi, ne ſauroient être des crimes ; cette perſuaſion étrangere ne ſauroit jamais raſſurer l'homme criminel. C'eſt un deſir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fut légitime ; mais ce n'eſt pas une conviction réelle : c'eſt un diſcours, car on ſe fait honneur de paroître au-deſſus des maximes vulgaires ; mais ce n'eſt pas un ſentiment.

Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion Nous ſentons que l'ordre demande que toutes nos paſſions ſoient réglées par le frein de la loi. Tous nos penchans, corrompus dans leur ſource, ont beſoin d'une regle qui les rectifie & qui les redreſſe. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage ; nous ſentons que notre corruption ſe

répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses ; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches, & que par-tout nous nous retrouvons foibles, & toujours opposés à l'ordre & au devoir. Nous sentons donc que la regle ne doit nulle part être favorable à nos penchans ; que par-tout nous devons la trouver sévere, parce que par-tout elle doit nous être opposée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne sauroit être le remede destiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos desirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer : en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret & inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchans de ses regles, nos plaisirs de ses devoirs ; & dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévere que nous-mêmes.

Nous n'avons pas besoin, pour nous éclaircir sur la plupart de nos doutes, de consulter des hommes habiles, ni de chercher hors de nous des éclaircissemens & des réponses. Ne sortons point de nous-mêmes, pour savoir ce que nous avons à faire; écoutons les décisions de notre cœur; suivons le premier mouvement de notre conscience, & nous nous déterminerons toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu. La premiere impression du cœur est toujours pour la sévérité de la regle, contre l'adoucissement de l'amour-propre. Notre conscience ira toujours plus loin, & sera toujours plus sévere que nous-mêmes; & si nous avons besoin de décision, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence.

Avent. Sermon de la Touss. Tel est l'état d'un homme dont la conscience est criminelle; il est l'accusateur secret & continuel de lui-même; il traîne par-tout un fond d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchans déréglés; plus malheureux, encore de ne pouvoir étouffer

ſes remords importuns. Emporté par ſa foibleſſe ; rappellé par ſes lumieres, il ſe diſpute le crime même qu'il ſe permet ; il ſe reproche le plaiſir injuſte dans le moment même qu'il le goûte.

En vain emportés par le charme des ſens, ſecouons-nous le joug des regles ſaintes ; nous ne pouvons réuſſir à nous juſtifier à nous mêmes nos propres déſordres. Nous prenons toujours en ſecret les intérêts de la loi contre nous-mêmes. Nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des regles contre les paſſions. Nous ne ſaurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu. Nous ſentons toujours une méſintelligence ſecrette entre nos penchans & nos lumieres. La loi de Dieu née dans notre cœur, s'y éleve toujours contre la loi de la chair, étrangere à l'homme : elle y maintient malgré nous, ſa vérité, ſi elle ne peut y maintenir ſon autorité : elle nous ſert de cenſeur, ſi elle ne peut nous ſervir de regle : en un mot, elle nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fideles. Carême Sermon du Dim. de la Paſſion.

Avent. Sermon de la Touſ.

Nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nos plus chers penchans; qui mêle à nos paſſions les plus emportées, les idées importunes du devoir; & qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaiſirs & de notre abondance.

DE L'AGITATION,

ET DE L'INCONSTANCE

de la vie humaine.

Myſteres I. Sermon de la Puriſicat.

QU'EST-CE que la vie humaine? qu'une mer furieuſe & agitée, où nous ſommes ſans ceſſe à la merci des flots, & où chaque inſtant change notre ſituation, & nous donne de nouvelles allarmes? Que ſont les hommes eux-mêmes? que les triſtes jouets de leurs paſſions inſenſées, & de la viciſſitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choſes préſentes, ils ſont avec elles dans un mouvement perpétuel: ſemblables

à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, & sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & sans cesse forcés de recommencer leur course. Lassés de leur agitation, & cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens ; ni le monde qui le cause ; ni leur conscience, qui le rend plus amer. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre ; se consoler d'une passion, par une autre passion nouvelle ; d'une perte, par un nouvel attachement ; d'une disgrace, par de nouvelles espérances ; l'amertume les suit par-tout ; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice.

L'inconstance est le vrai caractere

de notre cœur. Chaque instant ; chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions. Si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoissons plus. Il se forme au-dedans de nous une succession si continuelle & si rapide de desirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joie, de chagrins, de haines & d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses & secrettes de nos passions, nous n'en voyons plus, ni les principes, ni les suites ; elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité ; & notre cœur devient un abîme, que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la surface.

Paraphr. du Ps. XVIII. Les hommes ne se ressemblent jamais d'un moment à l'autre ; ils n'ont point de route fixe & assurée ; ils se démentent sans cesse dans leur voies ; tous les jours ne sont marqués que par des changemens & des inégalités qui les font perdre de vue. Leur course ressemble à celle d'un insensé qui va, revient & retourne, sans savoir où ses pas doivent le guider : ils se fatiguent, ils

s'épuiſent, & n'arrivent jamais au but. Leur inconſtance leur eſt elle-même à charge, & ils ne peuvent la fixer. Elle devient un poids qui les accable, & dont ils ne ſauroient ſe débaraſſer : elle fait auſſi tout leur crime, & elle fait tout leur malheur, & le plus cruel ſupplice.

Les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine ; & les hommes ne ſont malheureux, que parce qu'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis ; ils vont chercher dans l'avenir de quoi ſe rendre malheureux ; comme ſi le préſent ne ſuffiſoit pas à leurs inquiétudes. Ils ſe forment des chimeres, pour ſe faire peur à eux-mêmes ; comme s'ils n'avoient pas aſſez de chagrins réels. Ils n'ont plus de lumieres que les autres, que pour ſe former plus d'inquiétudes Ils ne voient plus loin, que pour voir plutôt leur malheur. Ils ne ſont plus ſages, que pour être plus inquiets & plus timides. Ils ne ſont plus prévoyans, que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les inſenſés.

Myſteres. Prem. Serm. de la Purification.

Tout paſſe, tout diſparoît, tout s'écroule à nos yeux : un nouveau monde s'éleve inſenſiblement ſur les débris de celui que nous avons vu en y entrant. Une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premieres années ont vue : de nouveaux perſonnages ſont montés ſur le théatre ; de nouvelles ſcenes occupent tous les jours l'Univers. Nous nous trouvons preſque ſeuls & étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vu naître, ſéparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu. Tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement ſe précipiter dans le néant. Nous tenons encore aux débris du monde qui s'eſt déja à demi écroulé entre nos mains ; nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en eſt échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'eſt plus ; nos premieres années ſouillent encore notre cœur par des ſouvenirs laſcifs & injuſtes ; nous faiſons ſans ceſſe revivre nos jours paſſés, en ce qu'ils ont eu de criminel ; nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu pour la vertu. Nous ne voyons dans

le passé que les révolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut ; & nous vivons comme si le hasard conduisoit l'Univers, & qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Rappellons sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la Cour surtout, qui est comme le théatre des révolutions humaines ; tant de changemens soudains ; des morts si terribles & si peu attendues, des accidens si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'Etat ; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premieres places ; tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chûte ou dans l'agrandissement des familles : nous y verrons la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, & qui éleve ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, & nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-temps, & qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Nous ne nous rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir. Nos pertes passées nous tourmentent encore, par les réflexions inutiles, sur les mesures qui auroient pu nous les épargner. Nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise, nous eût épargné bien de larmes & de chagrins : nous ajoutons à nos malheurs, de les attribuer à nos imprudences. Nous nous représentons après coup les moyens de les éviter trés-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés.

Rien n'arrive presque jamais dans la vie selon nos desirs. Ce que nous aimons nous échappe, ce que nous souhaitons nous fuit, ce que nous craignons nous arrive. Nous ne sommes jamais heureux de tout point. Si la fortune nous rit, la santé nous abandonne ; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque ; si la faveur du maître nous éleve, l'envie du courtisan nous flétrit &

nous dégrade ; ſi l'envie nous épargne, & que nous puiſſions compter ſur les ſuffrages publics, le maître nous néglige : & ce qu'il y a de triſte pour l'homme, c'eſt qu'un ſeul chagrin l'emporte pour lui, ſur mille plaiſirs ; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puiſſe être, empoiſonne toujours tout ce qu'il poſſede.

DES OCCASIONS

DANGEREUSES.

L'INSENSIBILITÉ qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, & qui nous perſuade que nous n'y courons point de riſque, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impreſſion ſur nous, n'en font preſque plus de ſenſible. Le long uſage des plaiſirs leur a ôté à notre égard le privilege de nous toucher vivement, ſans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous

Carême. Sermon du jour de Pâques.

ſouillent & nous infectent, ſans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la premiere piquure que lui a fait le ſerpent, reçoit la ſeconde ſans en reſſentir la douleur. Le mal n'eſt pas ſi grand, quand on ſe trouve encore ſenſible; c'eſt une marque qu'il reſte encore quelque choſe de ſain dans le cœur. L'inſenſibilité qui nous raſſure, eſt donc plutôt un engourdiſſement qui vient de la corruption, qu'une force qui naiſſe de la vertu; c'eſt la ſatiété des plaiſirs qui fait toute notre innocence. Les impreſſions en ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus inſenſibles: on ſe défie des ſentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus ſe déguiſer à ſoi-même; mais on s'endort ſur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inſpirer des ſentimens vagues de tendreſſe, qu'inſinuer le venin, que nous préparer à toutes les paſſions, que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre eſprit de maximes paſſionnées & laſcives: & ſouvent cette prétendue innocence, qui ne conſiſte qu'à ſe

conſerver

conſerver libre de paſſion particuliere, n'eſt qu'une corruption du cœur plus dangereuſe & plus univerſelle.

Nous nous en prenons ſouvent à la Providence, de nous avoir placés en certaines ſituations, où notre foibleſſe trouve des écueils inévitables : nous la blâmons de nous avoir fait une deſtinée incompatible avec les devoirs qu'elle nous impoſe. Mais la plupart des dangers & des occaſions dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places. La même foibleſſe qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même. Nous portons par-tout avec nous la ſource de nos crimes & de nos malheurs ; & ainſi il ne faut pas attendre notre ſûreté des dehors & de la ſituation, mais de la ſeule vigilance que nous devons avoir ſur nous-mêmes. Notre imagination ne nous promet une ſûreté dans les états où nous ne ſaurions être, que pour nous calmer ſur les infidélités où nous vivons dans notre état préſent. Notre amour-propre nous donne

Myſtéres I. Serm. de la Purific.

ſans ceſſe le change ; & pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre ſituation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

DES JUGEMENS DES HOMMES.

Carême. Serm. du Mardi de la II. ſemaine.

PLAÇONS-NOUS dans telle ſituation qu'il nous plaira, ſoyons hommes de bien, ſoyons hommes de plaiſirs, choiſiſſons de la Cour ou de la retraite ; vivons en philoſophes, ou en libertins ; jamais nous ne ferons de tous les hommes, les approbateurs de notre conduite, ni ne réunirons tous les ſuffrages en notre faveur. Ici on eſt homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincere & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé ; là on nous accuſe de perfidie, on nous taxe de mauvaiſe foi, on avilit l'éclat & le mérite de nos talens & de nos ſervices, on nous range parmi les

eſprits vulgaires, on nous prête des attachemens ſecrets, & de foibleſſes indignes de notre gloire. Eſſayons de toutes les ſituations, & voyons ſi nous pourrons parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de notre réputation & de notre conduite. Le zele, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des cenſeurs. Faiſons convenir, ſi nous le pouvons, tous les hommes ſur notre ſujet; & alors on nous permettra, à la bonne-heure, de nous faire de la vanité de leurs opinions, la regle de notre conduite. Nous déplaiſons toujours aux uns, par les mêmes endroits que nous avons ſu plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parce que les paſſions ſont la regle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Un bon cœur, un cœur droit, ſimple & ſincere, ne peut preſque comprendre qu'il y ait des impoſteurs ſur la terre. Il trouve dans ſon propre fond, l'apologie de tous les autres, & meſure, par ce qui lui en Carême. Sermon du mecr. de la IV. ſemaine.

couteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit couter aux autres. Auſſi, examinons ceux qui forment des ſoupçons affreux & téméraires contre les gens de bien ; nous trouverons que ce ſont d'ordinaire des hommes déréglés & corrompus, qui cherchent même à ſe calmer dans leurs diſſolutions, en ſuppoſant que leurs foibleſſes ſont des foibleſſes de tous les hommes ; que ceux qui paroiſſent les plus vertueux, n'ont par deſſus eux que plus d'habileté pour ſe cacher ; & qu'au fond, ſi on les voyoit de prés, on trouveroit qu'ils ſont faits comme les autres hommes. Ils font de cette penſée une reſſource à leurs débauches ; & ils s'affermiſſent dans le déſordre, en y aſſociant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien. Ils ſe font une idée affreuſe du genre-humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils ſont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; & tâchent de ſe perſuader qu'il n'y a point de vertu, afin que le vice plus commun, leur paroiſſe plus excuſable.

Petit Le monde toujours inexplicable,

a de tout temps attaché également de la honte au vice & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juſte ; il perce de mille traits l'homme diſſolu. Les paſſions & les œuvres ſaintes fourniſſent la même matiere à ſes dériſions & à ſes cenſures ; & par une bizarrerie que ſes caprices ſeuls peuvent juſtifier, il a trouvé le ſecret de rendre en même temps, & le vice mépriſable, & la vertu ridicule. Carême. Sermon de la Purific.

On a beau mépriſer les hommes, on veut être eſtimé de ceux mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres, l'élévation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude ; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne doit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics ; les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger des cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes ; la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur ; & d'ailleurs, on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Avent. Sermon de la Touſ.

Myſteres Serm. de la Viſitation.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en eſt pas de moins contagieuſe, que celle qui attache de la gloire au vice, & de la honte à la vertu. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique. On ne voit guere de ces ames déſeſpérées qui ſe faſſent honneur de leur confuſion, & qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après ſoi certaine baſſeſſe dont on eſt bienaiſe de dérober le ſpectacle au public ; & je ne ſais par quel reſte de droiture, le ſiecle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que ſa corruption lui fait autoriſer en ſecret.

Les hommes nous diſputent preſque toujours tout ce que la vérité ou la vanité nous attribue. Si nous portons un grand nom, on le diſpute à nos ancêtres : ſi nous échouons, on s'en prend à notre peu d'habileté : ſi nous réuſſiſſons, on en fait honneur au haſard, ou au mérite de nos ſubalternes : ſi nous jouiſſons d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire aux juge-

mens des plus ſenſés : ſi nous avons tous les talens pour plaire, on dit bientôt que nous avons ſu en faire uſage, & que nous avons trop plu : ſi la conduite eſt hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant ſur notre humeur. Enfin, qui que nous ſoyons, Grand, Peuple, Prince, Sujet ; la ſituation la plus à ſouhaiter pour notre vanité, c'eſt d'ignorer ce que le monde penſe de nous. Les mêmes paſſions qui nous lient, nous déſuniſſent ; l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaiſirs trouvent des cenſeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Si nous y prenons garde, nous comptons les jugemens des hommes pour beaucoup ; nous ne vivons preſque que pour les autres. Ce que nous ſommes à nos yeux nous intéreſſe peu ; nous ne paroiſſons touchés, occupés que de ce que nous ſommes aux yeux des autres ; & toute notre attention ſe borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes qui eſt dans l'eſprit des autres. Il ne nous arrive guere de nous demander à nous-mêmes ce que nous ſommes réellement ; mais

Myſteres Sermon de l'Incarnat.

nous nous demandons ſans ceſſe ce qu'on croit que nous ſommes : ainſi toute notre vie eſt imaginaire & fantaſtique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne ſommes pas, flatte notre orgueil. Nous nous laiſſons toucher par des louanges que notre cœur déſavoue ; nous nous faiſons honneur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité qui nous fait ſentir nos défauts & nos miſeres véritables.

Myſteres Sermon de la Viſitation.

Il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, des crimes plus polis, ſi je l'oſe dire, que le ſiecle place honorablement parmi les vertus ; & qui tout-à coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, ſans en retenir la honte & les horreurs. Or c'eſt par cette fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui ne ſont que des vices trop réels, qu'il arrive que nous faiſons tant d'actions malgré le cri ſecret de la conſcience, & que nous en omettons d'autres dont nous ſentons au-dedans de nous la

néceſſité ; le tout pour ne pas choquer le monde. Eh ! n'étoit-ce pas aſſez, que la foibleſſe & la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible & dégoûtante ; falloit-il que le déréglement de l'eſprit y attachât encore de la honte & du mépris ?

Le monde qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Il approuve, il juſtifie les maximes, les uſages, les plaiſirs qui corrompent le cœur ; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur. Il inſpire toutes les paſſions, & il en blâme toutes les ſuites : il veut qu'on s'étudie à plaire, & il nous mépriſe dès que nous y avons réuſſi. Ses théatres laſcifs retentiſſent des éloges inſenſés de l'amour profane ; & ſes entretiens ne ſont que des ſatyres ſanglantes de celles qui ſe livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures ; & il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui en paroiſſent embraſés. Carême, Sermon du Jeudi de la Paſſion.

Carême. Serm. du Mecredi de la IV. semaine.

Les hommes auxquels les passions ont gâté le cœur, sont capables de toute duplicité & de toute bassesse. Comme ils n'ont rien de droit, rien de noble, rien de sincere; ils soupçonnent aisément les autres d'être ce qu'ils sont : ils ne sauroient se persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sinceres & généreux sur la terre : ils croient voir par-tout ce qu'ils sentent en eux-mêmes : ils ne peuvent comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, & tant d'autres vertus toujours fausses dans leur cœur, aient quelque chose de plus vrai & de plus réel dans le cœur des autres hommes. C'est le malheur des Cours sur-tout. Comme on y est né & qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu, aussi-bien que dans le vice. Comme c'est une scene où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait que jouer le personnage de la vertu ; la sincérité rare ou inutile, y paroît toujours impossible.

DES SOUVERAINS.

UN Prince n'eſt pas né pour lui ſeul, il ſe doit à ſes ſujets. Les peuples en l'élevant, lui ont confié la puiſſance & l'autorité, & ſe ſont réſervés en échange, ſes ſoins, ſon temps, ſa vigilance. Ce n'eſt pas une idole qu'ils ont voulu ſe faire pour l'adorer; c'eſt un ſurveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre. Ce n'eſt pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, & ne voient point; une langue, & ne parlent point; des mains, & n'agiſſent point: ce ſont de ces Dieux qui les précedent pour les conduire & les défendre. Ce ſont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont fait tout ce qu'ils ſont; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont, que pour les peuples. Oui, c'eſt le choix de la Nation qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de leurs ancêtres; c'eſt elle qui les éleva ſur le bouclier militaire, & les proclama Souverains. Le Royaume devint enſuite l'héri-

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

tage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attacherent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la premiere source de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs leur rediront sans cesse, qu'ils sont les maîtres, & qu'ils ne sont comptables à personne de leurs actions : il est vrai que personne n'est en droit de leur en demander compte, mais ils se le doivent à eux-mêmes : ils sont les maîtres de leurs sujets ; mais il n'en auront que le titre, s'ils n'en ont pas les vertus : tout leur est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilege : ils peuvent négliger les soins de la royauté ; mais comme ces Rois fainéans, si déshonorés dans nos histoires, ils n'auront plus qu'un vain nom de Roi, dès qu'ils n'en rempliront pas les fonctions augustes.

Le plus grand éloge d'un Prince,

c'eſt d'être bon ; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain ; la bonté fait le bonheur de ſes peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs. C'eſt pour lui qu'il eſt conquérant ; c'eſt pour nous qu'il eſt bon : & la gloire des armes n'ira pas loin, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle. Funebre de M. le Dauph.

Un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes. Le choix des ſujets eſt la premiere ſource du bonheur public ; & pour les choiſir, il faut les connoître. Nul n'eſt à ſa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même. Le mérite eſt négligé, parce qu'il eſt ou trop modeſte pour s'empreſſer, ou trop noble pour devoir ſon élévation à des ſollicitations & à des baſſeſſes : l'intrigue ſupplante les plus grands talens ; des hommes ſouples & bornés s'élevent aux premieres places, & les meilleurs ſujets demeurent inutiles. Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

L'onction ſainte répandue ſur les Rois, conſacre leur caractere, & ne Oraiſon Fun. de

Louis le Grand. ſanctifie pas toujours leur perſonne. L'étendue de leur devoir répond à celle de leur puiſſance ; le ſceptre eſt plutôt le titre de leurs ſoins & de leur ſervitude, que de leur autorité : ils ne ſont Rois que pour être les peres & les paſteurs des peuples. Ils ne ſont pas nés pour eux ſeuls ; & les vertus privées qui aſſurent le ſalut du ſujet toutes ſeules, ſe tourneroient en vices pour le ſouverain.

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux. Rien n'eſt plus grand dans le Souverain que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir ſoi-même de ſa mépriſe. C'eſt un mauvais orgueil, de croire qu'on ne peut avoir tort : c'eſt une foibleſſe de n'oſer reculer, quand on ſent qu'on nous a fait faire une fauſſe démarche. Les variations qui nous ramenent au vrai, affermiſſent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'eſt pas ſe démentir que de revenir de ſa mépriſe : ce n'eſt pas montrer aux peuples l'inconſtance du Gouvernement, c'eſt leur en étaler l'équité & la droiture. Il ne faut pas craindre qu'ils reſpectent moins la puiſſance qui avoue ſon tort, & qui ſe condamne elle même ; leur reſpect ne s'affoiblit qu'envers

celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris. Rien n'eſt plus beau dans le Souverain qui ne dépend de perſonne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

Quel malheur, quand le Souverain, peu content de ſe livrer au déſordre, ſemble le conſacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en ſont ou les imitateurs ou les honteux miniſtres! Quel opprobre pour un Empire! Quelle indécence pour la majeſté du Gouvernement! Quel découragement pour une Nation & pour les ſujets habiles & vertueux, à qui le vice enleve les graces deſtinées à leurs talens & à leurs ſervices! Quel décri & quel aviliſſement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangeres! & de-là quel déluge de maux dans le peuple! Les graces occupées par des hommes corrompus; les paſſions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs & de la gloire; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrom-

Petit Carême. Sermon de la Purification.

pues dans leur source ; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en de feux errans qui nous égarent ; les bienséances mêmes publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées, comme des usages surannés, à l'antique gravité de nos peres ; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagemens ; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

Il ne faut pas que les Souverains se jettent dans une multitude de soins & de détails inutiles. Ils se croient quelquefois obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zele. Ils ont les sollicitudes de l'homme privé ; ils n'ont pas celles de l'homme public. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail, pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premiérement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats qui font mouvoir toute la machine ; & tout doit être grand dans la conduite des Grands.

Ce ne ſont pas les ſtatues & les inſcriptions qui immortaliſent les Princes ; elles deviennent tôt ou tard le triſte jouet des temps, & de la viciſſitude des choſes humaines. En vain Rome & la Grece avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Céſars, & épuiſé toute la ſcience de l'art, pour les rendre plus précieuſes aux ſiecles ſuivans ; de tous ces monumens ſuperbes, à peine un ſeul eſt venu juſqu'à nous. Ce qui n'eſt écrit que ſur le marbre & ſur l'airain, eſt bientôt effacé ; ce qui eſt écrit dans les cœurs demeure toujours. Petit Carême. Sermon de l'Incarnat.

Si la juſtice dans le Souverain prend la place des paſſions, quelle ſource de bonheur pour les peuples ! c'eſt la vertu qui diſtribue les graces ; c'eſt elle qui les reçoit. Les honneurs vont chercher l'homme ſage qui les mérite & qui les fuit ; & fuient l'homme vendu à l'iniquité, qui court après. Les fonctions publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui ſe dévouent au bien public ; le crédit & l'intrigue ne menent à rien ; le mérite & les ſervices n'ont beſoin que d'eux-mêmes. Le goût même du Souverain Petit Carême. Sermon de la Purification.

ne décide pas de ſes largeſſes ; rien ne lui paroît digne de récompenſe dans ſes ſujets, que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le ſuivent de près. Il n'y a de mécontens dans l'Etat, que les hommes oiſeux & inutiles : la pareſſe & la médiocrité murmurent toutes ſeules contre la ſageſſe & l'équité des choix. Les talens ſe développent par les récompenſes qui les attendent : chacun cherche à ſe rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition ſe réduit à ſe rendre digne des places auxquelles on aſpire. Et ſi l'envie de plaire peut former des hypocrites, outre que le maſque tombe tôt ou tard, & que l'hypocriſie ſe trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'eſt du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ſes apparences.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnat.

Un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets, qui a préféré la paix & la tranquillité, qui ſeule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'auroient abouti qu'à flatter ſa vanité : Un Prince

qui ne s'eſt regardé que comme l'homme de ſes peuples, qui a cru que ſes tréſors les plus précieux étoient les cœurs de ſes ſujets : un Prince, qui par la ſageſſe de ſes loix & de ſes exemples, a banni les déſordres de ſes Etats, corrigé les abus, conſervé la bienſéance des mœurs publiques, maintenu chacun à ſa place, réprimé le luxe & la licence, toujours plus funeſtes aux Empires que les guerres & les calamités les plus triſtes ; rendu au Culte & à la Religion de ſes peres l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples ; qui a regardé ſes ſujets comme ſes enfans, ſon Royaume comme ſa famille ; & qui n'a uſé de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractere ſera toujours grand, parce qu'il l'eſt dans le cœur des peuples. Les peres raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre ſous un ſi bon Maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux : & dans chaque famille, ce ſouvenir conſervé d'âge en âge, deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'encein-

te des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon Roi dans tous les siecles.

Oraiſ. funebre de Mgr. le Dauphin

Le caractere perpétuel de notre Nation, a toujours été d'aimer ses Maîtres. Elle compte un seul de leurs regards comme un bienfait; & dans les temps même de ses miseres les plus tristes, elle n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies, & oublier à l'instant ses malheurs & ses peines.

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains, il faut la chercher dans les siecles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de nos plus vaillans Rois, les éloges magnifiques que son siecle lui a donnés à l'envi; & malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont régné avec moins de ces talens brillans qui font les héros, mais avec plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois: son prédécesseur sera toujours grand dans nos

hiſtoires, parce qu'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le pere. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur regne, s'ils ne ſont répétés ſous les regnes ſuivans. C'eſt-là que la poſtérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puiſſance & à leur rang, ou leur conſerve un rang qu'ils durent à leur vertu, bien plus qu'à leur puiſſance.

Quelle félicité pour le Souverain, de regarder ſon Royaume comme ſa famille, ſes ſujets comme ſes enfans; de compter que leurs cœurs ſont encore plus à lui, que leurs biens & que leurs perſonnes; & de voir, pour ainſi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la Nation qui éleva ſes ancêtres ſur le trône! La gloire des conquêtes & des triomphes, a-t-elle rien qui égale ce plaiſir? Ah! ſi les hommes ſe donnoient des Maîtres, ce ne ſeroient ni les plus nobles ni les plus vaillans qu'ils choiſiroient, ce ſeroient les plus tendres, les plus humains; des Maîtres qui fuſſent en même temps leurs peres. Petit Carême. Sermon du IV Dimanche.

Un Prince qui n'a eu que des ver- Petit

Carême. Serm. de l'Incarn. tus militaires, n'eſt pas aſſuré d'être grand dans la poſtérité : il n'a travaillé que pour lui. Il n'a rien fait pour ſes peuples ; & ce ſont les peuples qui aſſurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra paſſer pour un grand Conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets : il aura conquis des Provinces étrangeres ; mais il aura épuiſé les ſiennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées ; mais il aura mal gouverné ſes peuples.

Petit Carême. Serm. du III. Dim. Ce n'eſt pas régner, de ne vivre que pour ſoi-même. Les Rois ne ſont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naiſſance ; mais ils ne le méritent que par les ſoins & l'application. Auſſi les regnes oiſifs forment un vuide obſcur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans : il ſemble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'eſt un cahos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer

nos hiſtoires, ils ne font que les obſcurcir & les embarraſſer; & ils ſont plus connus par les grands hommes qui ont vécu ſous leur regne, que par eux-mêmes.

Ce n'eſt pas le rang, les titres, la puiſſance, qui rendent les Souverains aimables; ce n'eſt pas même les talens glorieux que le monde admire. La valeur, la ſupériorité du génie, l'art de manier les eſprits & de gouverner les peuples; ces grands talens ne les rendent aimables à leurs ſujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaiſans : on n'eſt grand qu'autant qu'on leur eſt cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains; & les peuples n'aiment guere dans les Souverains, que les vertus qui rendent leur regne heureux. Petit Carême. Sermon du IV Dimanche.

Les ſentimens de la nature perdent ſouvent leurs droits dans le cœur des Princes. Elevés au-deſſus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penſer & de ſentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur reſſembler par l'humanité : & deſtinés par leur naiſſan- Oraiſ. Funebre de Madame.

ce à être les peres des peuples, il se font quelquefois une honte de ce titre aimable, à l'égard même de leurs enfans.

Est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante, que celle de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage & la mort qui nous y conduisent, & il faut faire des malheureux, pour se l'assurer : l'appareil qui l'environne, est funeste & lugubre, & souvent le Conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires. Mais la gloire d'être cher à son peuple & de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de statues & de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'éleve dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que le bronze & l'airain, parce que l'amour dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort. Le titre de Conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de Pere du peuple est gravé dans les cœurs.

DE

DE LA COUR.

LA Cour eſt un ſéjour où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entrechoquer & ſe détruire. Les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts: il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire. Les liens mêmes du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont reſſerrés par des liens communs; il ſemble qu'on ſoit convenu que la bonne-foi ne ſeroit pas une vertu, & que l'amitié ne ſeroit plus qu'une bienſéance. L'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais ſuccès. Enfin la vertu elle-même, ſouvent fauſſe, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit ſouvent les apparences qui cachent les embuches qu'on nous tend: l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réſerver plus ſûrement le cœur à l'amertume de la jalouſie, & au deſir inſatiable de la fortune: & comme dans ce Temple de Babylone, en public tout paroît

Oraiſon Funebre de M. le Dauph.

pour la Divinité, en ſecret, & par des voies ſouterraines, on reprend tout pour ſoi-même.

Oraiſon Funebre de Madame. Les Cours ſont orageuſes. Les intérêts y décident toujours des affections; & comme les intérêts y changent ſans ceſſe, les affections n'y connoiſſent preſque pas de durée. Tout y forme des nuages; les jours ne s'y reſſemblent jamais: les mêmes flots qui vous élevent, vous ouvrent le gouffre à l'inſtant; & la viciſſitude éternelle des événemens, eſt comme le ſeul événement, & le ſeul point qu'on y voit de fixe.

Myſteres Serm. de la Purification. Qu'eſt-ce que la vie de la Cour? qu'une agitation éternelle ſur l'avenir, qu'une révolution fatiganté de craintes, de précautions, d'eſpérances? De craintes: tous les événemens nous offrent preſque de nouvelles terreurs; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre diſgrace; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme aſſurée; un air moins gracieux du Maître nous fait déjà comme entrevoir notre oubli & notre ruine: De précautions; nous prenons ſans ceſſe des meſures, ou pour obtenir des

graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront : Enfin d'espérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le repos & toutes les douceurs du préſent. La félicité n'eſt jamais que dans l'idée qui ſe la promet ; les aſſujettiſſemens & les peines ſont dans le cœur qui les ſent & qui les dévore.

DES PRINCES.

LA naiſſance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inſéparablement au Souverain. La déſobéiſſance dans le commun des ſujess eſt un crime contre l'Etat ; dans les Princes, c'eſt un outrage qu'ils ſe font à eux-mêmes. Les Princes ne ſont nés que pour le bonheur de leur patrie : l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres ; ils doivent en maintenir la tranquillité, comme celle de leur propre famille : & les premiers regards du Prince tombant ſur eux, ils doi-

Oraiſon Funebre du Prince de Conty.

vent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers exemples de ſoumiſſion au reſte du peuple.

Oraiſon Funebre de Madame.

Les Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes. Plus ils ſont grands, plus ils doivent de grands exemples. Ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premieres obligations de leur rang, ſont le zele pour l'Etat, dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modeles; la fidélité aux devoirs de la Religion, que leurs ancêtres placerent ſur le trône.

Oraiſon Funebre du Prince de Conty.

Qu'un Prince du ſang de nos Rois ait de la valeur, c'eſt un privilege de la naiſſance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu. Le courage & l'intrépidité ſont parmi eux des biens héréditaires, ainſi que les ſceptres & les couronnes; & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans. Mais une louange qui les honore, c'eſt que la vie paiſible & privée, l'écueil des

réputations les plus brillantes, laisse voir en eux encore plus de vertus estimables; c'est qu'en les voyant tous les jours, nous les voyions toujours plus grands.

Les Princes sont exposés à plus de dangers que les autres hommes; & les inclinations les plus heureuses & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Nos vices se cachent sous l'obscurité de notre destinée; mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, si elle étoit en spectacle comme la leur? C'est un malheur de leur rang, que souvent avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous, de l'impunité d'un seul de leurs vices. Oraison Funebre de M. le Dauph.

Rien n'est plus rare pour les Grands, que les vertus domestiques. La vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au-dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes. Toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfer- Oraison Funebre de Madame.

més avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domeſtiques & accoutumés, le perſonnage ceſſe, & l'homme prend ſa place & ſe développe.

DE LA NAISSANCE.

Petit Carême. Serm. de l'Incarn.

UNE haute naiſſance eſt une prérogative illuſtre, à laquelle le conſentement des Nations a attaché de tout temps des diſtinctions d'honneur & d'hommages. Mais ce n'eſt qu'un titre, ce n'eſt pas une vertu : c'eſt un engagement à la gloire ; ce n'eſt pas elle qui la donne : c'eſt une leçon domeſtique, & un motif honorable de grandeur ; mais ce n'eſt pas ce qui nous fait Grand : c'eſt une ſucceſſion d'honneur & de mérite ; mais elle manque, & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom, ſans hériter des vertus qui l'ont rendu illuſtre. Nous commençons, pour ainſi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux : la nobleſſe n'eſt plus que pour notre nom, & la roture pour notre perſonne.

Que les Grands ſe vantent d'avoir des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres ; s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs ayeux, ſi leurs titres ſont leurs uniques vertus, s'il faut rappeller les ſiecles paſſés pour les trouver dignes de nos hommages, ſi toute leur grandeur eſt dans leur nom ; leur naiſſance les avilit & les déshonore. On oppoſe ſans ceſſe leur nom à leur perſonne ; le ſouvenir de leurs ayeux devient leurs opprobre ; les Hiſtoires où ſont écrites les grandes actions de leurs peres, ne ſont plus que des témoins qui dépoſent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes ſucceſſeurs ; on redemande à leur nom les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; & cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'eſt plus qu'un poids de honte qui les flétrit, & qui les accable. Petit Carême Serm. de l'Incarn.

Il en eſt qui portent ſur leur front L'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur, par des ſiecles qui ne ſont plus, par des dignités qu'ils ne poſſedent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des ayeux dont il ne reſte

plus rien qu'une vile pouſſiere, par des monumens que les temps ont effacés, & ſe croient au-deſſus des autres hommes, parce qu'il leur reſte plus de débris domeſtiques de la rapidité des temps, & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres, de la vanité des choſes humaines.

DE L'ÉDUCATION.

Oraiſon Funebre de M. de Villars.

ON ne peut trop déplorer la vanité de ces perſonnes d'un rang diſtingué, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers, le ſoin de l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; qui confient à des mains étrangeres, le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfans; & pour ſe trop ſouvenir de leur grandeur, laiſſent après eux des ſucceſſeurs qui ne s'en ſouviennent pas aſſez.

Quel ſoin, que celui d'être chargé

de former la jeuneſſe des Souverains ; de jetter dans ces ames deſtinées au trône, les premieres ſémences du bonheur des peuples & des Empires ; de régler de bonne-heure des paſſions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices, ou d'inſpirer des vertus, qui doivent être, pour ainſi dire, les vices & les vertus publiques ; de leur montrer la ſource de leur Grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laiſſer auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation uſurpe toujours ſur elle ; de leur faire ſentir qu'ils ſont Grands, & de leur apprendre à l'oublier ; de leur élever les ſentimens, en leur adouciſſant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération ; de tourner à la piété, des penchans, à qui tout va préparer le poiſon du vice ; en un mot, d'en former des maîtres & des peres ? Oraiſon funeb. de Madame la Dauphine.

On aime aſſez à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité ; on ſe fait honneur même de leur débiter les maximes les plus ſéveres & les plus héroïques de la ſageſſe ; mais la conduite domeſtique ſoutient mal le faſte & la vanité de Panég. de Saint Louis.

ces instructions. On leur propose les vertus de leurs ancêtres, & on affoiblit, en les démentant soi-même, par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pu faire le souvenir de ces anciens modeles. Aussi, loin de leur inspirer des sentimens de vertu, par ces impressions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne-heure, que la vertu n'est qu'un nom, que les maximes qu'on nous en débite, ne sont qu'un langage & une façon de parler qui a passé des peres aux enfans, mais que l'usage a toujours contredit : & qu'enfin, ceux qui en ont paru dans tous les temps les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond, semblables au reste des hommes.

On publie souvent que la jeunesse des Rois doit avoir de plus nobles amusemens que des pratiques journalieres de piété ; que sous prétexte de préserver son innocence, on amollit son courage ; qu'il faut laisser plus de carriere à des penchans, qui dans la suite ne trouvant plus de frein dans l'autorité souve-

raine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin une vertu si rigoureuse & si exacte, peut former de bons solitaires, mais qu'elle n'a jamais formé de grands Princes. Ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande tous les jours à ceux qui y préfident, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu & de la sageſſe ; mais ce ſont les ſeules impreſſions qu'on craint toujours qui ne ſoient pouſſées trop loin. L'amour de la gloire, le deſir de parvenir, l'art de plaire, ſont les plus ſérieuſes & les plus importantes leçons qui cultivent la jeuneſſe de ceux que leur naiſſance deſtine à de grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre, les premieres lueurs de toutes ces dangereuſes paſſions. Les ébauches naiſſantes des grands vices, on les appelle de grandes eſpérances. On regarde les inclinations heureuſes & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu, comme des préſages moins favorables ; on craint tout d'une enfance moins do-

cile aux leçons de la vanité. On y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies ; & il arrive souvent que ces impressions étrangeres prévalent, & que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse & de vertu, deviennent trop licencieux pour le monde même.

DE LA JEUNESSE.

Oraison funebre de M. de Villeroy.

QU'EST-CE que la jeunesse des personnes, sur-tout d'un certain rang ? C'est une saison périlleuse, où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, & où elles sont facilitées par son autorité. C'est une conjoncture fatale où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le plaisir est autorisé par l'usage, soutenu par des exemples qui tiennent lieu de la loi ; les exemples facilités par la puissance, & la puissance mise en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Aussi dans les éloges qu'on entre-

prend de la plupart des hommes extraordinaires, on eſt obligé de tirer le rideau ſur les premieres années de leur vie : on laiſſe dans un ſage oubli, un temps où ils ſe ſont oubliés eux-mêmes. On ne leur donne, ni enfance ni jeuneſſe, & on ne commence leur hiſtoire, que par où l'on peut commencer leur éloge. On les produit tout-à-coup ſur le théatre du monde, à peu près comme Dieu y produiſit le premier homme, c'eſt-à-dire, dans la perfection de l'âge & de la raiſon.

DES LOIX.

CE n'eſt point le Souverain, ce ſont les Loix qui doivent régner ſur les peuples. Le Prince n'en eſt que le miniſtre, & le premier dépoſitaire. Ce ſont elles qui doivent régler l'uſage de l'autorité ; & c'eſt par elles que l'autorité n'eſt plus un joug pour les ſujets ; mais une regle qui les conduit, un ſecours qui les protege, une vigilance paternelle qui ne s'aſſure leur ſoumiſ-

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

sion, que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les loix; leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs & ambitieux que les Princes méchans mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent. Ils deviennent moins puissans, dès qu'ils veulent l'être plus que les Loix. Ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste & odieuse, l'énerve & la diminue. La source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; & quelqu'absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

La Religion souffre toujours de la foiblesse des Loix; & l'Eglise ne doit compter sur rien, dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puissance avec le Souverain, sont sans cesse exposés à des révolu-

tions ; se départant aussi facilement des Loix, que du culte de leurs peres : les soulévemens y sont aussi impunis que les erreurs ; & c'est-là où l'héréſie a toujours trouvé son premier asyle. Elle se fortifie au milieu de la confusion des Loix, & de la foiblesse de l'autorité. Elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles & aux dissentions publiques. Les regnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les regnes funestes de son accroissement & de sa puissance ; & dès que l'harmonie civile se dément, toute la Religion elle-même chancele.

Il n'y a point de bonheur pour les peuples, que dans l'ordre & la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de regle. Chacun veut être à lui même sa loi : la confusion, les troubles, les dissentions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance ; & les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, & leur rendant en même

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

temps l'assujettissement doux & aimable.

Tome des Oraisons funebres II. Sermon d'une Profes. Relig.

Les hommes sont trop légers, trop inconstans, trop foibles, pour se conduire tout seuls. Il leur a fallu des Loix pour les fixer dans la société, il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes. Ce que nous regardons comme la souveraine félicité, cette liberté, cette indépendance que nous vantons tant, c'est précisement la source de cet ennui qui empoisonne tous nos plaisirs. C'est un supplice continuel de vivre sans regle & au hasard, de ne consulter que le goût & les inégalités de l'imagination, d'être incapable de suite & d'uniformité, de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même; où chaque jour amene de nouveaux goûts & de nouvelles occupations, où presque jamais rien n'est à sa place, où l'on se porte soi-même par-tout, & où par-tout on est à charge à soi-même: une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pese, qui nous embarrasse, dont nous ne savons souvent quel usage faire; où

l'on eſſaye de tout, & où l'on s'ennuye de tout.

La liberté que les Princes doivent à leurs peuples, c'eſt la liberté des Loix. Ils ſont les maîtres de la vie & de la fortune de leurs ſujets, mais ils ne peuvent en diſpoſer que ſelon les Loix. Ils ne connoiſſent que Dieu ſeul au-deſſus d'eux, mais les Loix doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes. Nos Rois ne commandent pas à des eſclaves; ils commandent à une Nation libre & belliqueuſe, auſſi jalouſe de ſa liberté que de ſa fidélité; & dont la ſoumiſſion eſt d'autant plus ſûre, qu'elle eſt fondée ſur l'amour qu'elle a pour ſes maîtres. Ses Rois peuvent tout ſur elle, parce que ſa tendreſſe & ſa fidélité ne mettent point de bornes à ſon obéiſſance; mais il faut que ſes Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, & que plus ſon amour ne connoît point d'autre loi qu'une ſoumiſſion aveugle, plus ſes Rois n'exigent de ſa ſoumiſſion, que ce que les Loix leur permettent d'en exiger: autrement, ils ne ſont plus les peres & les protecteurs de leurs peuples, ils en ſont les ennemis & les oppreſſeurs; ils ne

Petit Carême. Serm. de l'Incarn.

regnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

Petit Carême. sermon du Vend. Saint. Les Empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes Loix qui les ont formés. L'injustice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Ministres qui ont outré la puissance des Rois, l'ont toujours affoiblie : ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats ; & leur zele n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les loix de l'Empire.

DU TEMPS.

Carême. Serm. du Lundi de la semaine de la Passion. LA source de tous les désordres qui regnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste qu'ils font du temps. Les uns passent toute leur vie dans l'obscurité & dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux mêmes ; les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne semblent être nés sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos ; & se dérober par la diversité des plaisirs, à l'en-

nui qui les ſuit par-tout, à meſure qu'ils le fuient; les autres n'y ſont que pour chercher ſans ceſſe dans les ſoins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il ſemble que le Temps ſoit un ennemi commun, contre lequel tous les hommes ſont convenus de conjurer. Toute leur vie n'eſt qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus heureux ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux à ne pas ſentir le poids de ſa durée; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaiſirs frivoles, ou dans les occupations ſérieuſes, c'eſt qu'elles abregent la longueur des jours & des momens, & nous en débarraſſent ſans que nous nous appercevions preſque qu'ils ſont paſſés.

Où ſont nos premieres années? que laiſſent-elles de réel dans notre ſouvenir? pas plus qu'un ſonge de la nuit: nous rêvons que nous avons vécu, voila tout ce qui nous en reſte. Tout cet intervalle qui s'eſt écoulé depuis notre naiſſance juſqu'aujourd'hui, ce n'eſt qu'un trait rapide, qu'à peine nous avons vu paſſer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le paſſé ne

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

nous paroîtroit pas plus long, ni plus réel. Tous les siecles qui ont coulé jusqu'à nous, nous les regarderions comme des instans fugitifs ; tous les peuples qui ont paru & disparu dans l'Univers, toutes les révolutions d'Empires & de Royaumes, tous les grands événemens qui embellissent nos histoires, ne seroient pour nous que les différentes scenes d'un spectable que nous aurions vu finir en un jour. Rappellons seulement les victoires, les prises des places, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux du dernier regne : nous y touchons encore, nous en avons été la plupart les spectateurs ; ils passeront dans nos annales, jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour nous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, & que chaque jour efface même de notre souvenir.

Carême. Sermon du Lundi de la semaine de la Pas.

Le Temps, ce dépôt précieux qui nous a été confié, est devenu pour nous un fardeau qui nous pese & nous fatigue. Nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons presque comme un malheur égal, d'en porter l'ennui

& la durée. c'eſt un tréſor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons ſouffrir entre nos mains. Toute notre vie n'eſt qu'un art continuel de le perdre; & malgré toutes nos attentions à le diſſiper, il nous en reſte toujours aſſez pour ne ſavoir encore qu'en faire.

Les années paroiſſent longues, quand elles ſont encore loin de nous; arrivées, elles diſparoiſſent, elles nous echappent en un inſtant; & nous n'avons pas tourné la tête, que nous nous trouvons comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroiſſoit encore ſi loin, & ne devoit jamais arriver. Regardons le monde tel que nous l'avons vu dans nos premieres années, & tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle Cour a ſuccédé à celle que nos premiers ans ont vue; de nouveaux perſonnages ſont montés ſur la ſcene; les grands rôles ſont remplis de nouveaux acteurs; ce ſont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles paſſions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le ſujet des louanges, des dériſions, Carême. Sermon du Lundi de la IV. ſemaine.

des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, & sans que nous nous en soyons apperçus, sur les débris du premier.

Carême. Serm. du Lundi de la sem. de la Pas. Notre temps est la chose dont nous faisons le moins de cas. Nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches & pour nos enfans; notre crédit & notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes; notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes; on nous fait même plaisir de nous en décharger. C'est un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage; il fait tout l'ennui, tout l'embarras, & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. semaine. Tout passe avec nous, & comme nous: une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayerent hier le chemin; & nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; les morts & les vivans se rem-

placent & se succedent continuellement. Rien ne demeure : tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, & dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; & à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Loin de nous détromper par l'exemple de ceux que nous voyons disparoître, il sort de leurs cendres des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs.

DES ANCIENS PHILOSOPHES.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

LA Philosophie païenne ne détruisoit les vices que par le vice ; elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde. Elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les au-

tres paſions, elle en élevoit toujours une plus dangereuſe ſur leurs ruines, je veux dire l'orgueil. Semblable à ce Prince de Babylone, qui n'avoit renverſé les autels des dieux des Nations, que pour élever ſur leurs débris ſa ſtatue impie, & ce coloſſe monſtrueux d'orgueil qu'il vouloit faire adorer à toute la terre.

Platon qui avoit ſi fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la ſainte inſtitution du mariage; & permettant une brutale confuſion parmi les hommes, il confond les noms & les droits paternels que la nature elle-même a toujours reſpectés le plus, juſques parmi les animaux; & donne à la terre des hommes incertains de leur origine, tous venant au monde ſans parens, pour ainſi dire, & par-là ſans liens, ſans tendreſſe, ſans affection, ſans humanité; tous en état de devenir inceſtueux, ou parricides ſans le ſavoir.

Carême. Sermon du Dim. de la Paſ. Il n'étoit pas étonnant que la morale n'eut rien de fixe dans le Ecoles païennes. Livrées à l'orgueil & aux variations de l'eſprit humain, c'étoit la vanité, & non pas la vérité qui faiſoit les Philoſophes. Les regles

regles changeoient avec les ſiecles ; de nouveaux temps amenoient de nouvelles loix ; en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs, c'étoit le changement des mœurs qui entraînoit toujours celui de la doctrine. Comme ils ne puiſoient leurs lumieres que dans la corruption de leurs cœurs, & dans la variété de leurs penſées, ils qualifioient le bien & le mal ſelon leurs caprices ; & les vices & les vertus étoient preſque parmi eux des noms arbitraires.

Il y a eu des Philoſophes qui vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le ſouverain bien ; & quelle que pût être l'intention du premier Auteur de cette ſecte, il eſt certain que ſes diſciples ne chercherent point d'autre félicité que celle des bêtes. Les plus honteuſes diſſolutions devinrent des maximes de Philoſophie. Rome, Athenes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'eſt peu ; les vices les plus abominables y furent conſacrés ; on leur dreſſa des temples & des autels. L'impudicité, l'inceſte, la cruauté, la perfidie, & des crimes encore plus honteux, fu-

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

rent érigés en divinités. Le culte devint une débauche & une proſtitution publique, & des dieux ſi criminels ne furent plus honorés que par des crimes.

Carême. Sermon du Lundi de la I. ſemaine. Les ſiecles païens ont reconnu la néceſſité d'une Philoſophie, c'eſt à-dire, d'une lumiere ſupérieure aux ſens, qui en reglât l'uſage, & fît de la raiſon un frein aux paſſions humaines. La nature toute ſeule les a conduits à cette vérité, & leur a appris que l'aveugle inſtinct ne devoit pas être le ſeul guide des actions de l'homme. Il faut donc que cet inſtinct, ou ne vienne pas de la premiere inſtitution de la nature, ou qu'il en ſoit un dérangement; puiſque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les ſiecles ont eu la réputation de ſages & de vertueux, n'en ont pas ſuivi les impreſſions; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monſtres, & l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui ſe livroient ſans réſerve & ſans pudeur à la brutale ſenſualité; & que cette maxime une fois établie, que

nos penchans & nos desirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, vivre seuls comme des bêtes.

Que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les Ecoles de la Philosophie païenne ! Les uns doutoient de tout, les autres croyoient tout savoir ; les uns ne vouloient point de Dieu, les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, & laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur, & incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées, & soumis à des loix qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'Univers, l'ame de ce vaste corps, & faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Autant d'Ecoles, autant de sentimens sur un point si essentiel : autant de siecles, autant de nouvelles extrava- Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

gances sur l'immortalité & la nature de l'ame. Ici c'étoit un assemblage d'atômes ; là, un feu subtil ; ailleurs, un air délié : dans une autre Ecole, une portion de la divinité : les uns la faisoient mourir avec le corps ; d'autres la faisoient vivre avant le corps ; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval ; de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettoit dans la raison ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire ; plusieurs dans la paresse & dans l'indolence : & tous ces points si essentiels à la destinée de l'homme, étoient devenus des problêmes qui de part & d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des Ecoles, & la vanité des Sophistes : des questions oiseuses où l'on ne s'intéressoit pas pour le fond de la vérité ; mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Carême. Sermon du Lundi de la I. semaine.

REMONTONS jusqu'à la naissance des siecles : lisons l'histoire des Royaumes & des Empires : écoutons ceux qui reviennent des Isles les plus éloignées ; l'immortalité de l'ame a toujours été, & est encore la croyance de tous les peuples de l'Univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur & dans l'esprit des hommes : des peuples entiers & sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir ; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer dans leur cœur, mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort ; & en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Si tout meurt avec le corps, qu'est

ce qui a pu perſuader à tous les hommes, de tous les ſiecles, & de tous les pays, que leur ame étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre-humain cette idée étrange d'immortalité ? Un ſentiment ſi éloigné de la nature de l'homme, puiſqu'il ne ſeroit né que pour les fonctions des ſens, auroit-il pu prévaloir ſur la terre ? Car ſi l'homme, comme la bête, n'eſt fait que pour le temps ; rien ne doit être plus incompréhenſible pour lui, que la ſeule idée d'immortalité. Des machines paîtries de boue, qui ne devroient vivre, & n'avoir pour objet qu'une félicité ſenſuelle, auroient-elles jamais pu, ou ſe donner, ou trouver en elles-mêmes de ſi nobles ſentimens, & des idées ſi ſublimes ? Cependant cette idée ſi extraordinaire eſt devenue l'idée de tous les hommes : cette idée ſi oppoſée même aux ſens, puiſque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'eſt établie ſur la terre : ce ſentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'Univers, a trouvé une docilité univerſelle parmi tous les peuples ; les plus ſauvages comme les plus cultivés ; les plus po-

lis, comme les plus grossiers ; les plus infideles, comme les plus soumis à la foi.

La société universelle des hommes, les loix qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés & les plus inviolables de la vie civile ; tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'Univers prenne d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres usages, & que tout change de face sur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont plus que des erreurs populaires ; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte & d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, & qui ne sont déjà plus. Les doux noms d'enfant, de pere, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théatre, & de vains titres qui nous abusent ; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos peres, qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos enfans ne seront point nos succes-

seurs, car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sacrée des noces, n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre & fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous qne le néant.

D'où vient que des hommes si différens d'humeurs, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, & qui à peine paroissent entre eux de même espece, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'ame, & veulent tous être immortels ? Ce n'est pas ici une collusion ; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays & de tous les siecles ? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur ; les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plu-

tôt la nature le leur a appris ſans le ſecours des maîtres ; & ſeul, depuis le commencement des choſes, il a paſſé des peres aux enfans, & s'eſt toujours maintenu ſur la terre.

Les annales domeſtiques & la ſuite de nos ancêtres, n'eſt donc plus qu'une ſuite des chimeres, puiſque nous n'avons plus d'ayeux, & que nous n'aurons plus de neveux. Les ſoins du nom & de la poſtérité ſont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illuſtres, une erreur puérile, puiſqu'il eſt ridicule d'honorer ce qui n'eſt plus : la religion des tombeaux, une illuſion vulgaire ; les cendres de nos peres & de nos amis, une vile pouſſiere qu'il faut jetter au vent, & qui n'appartient à perſonne : les dernieres intentions des mourans, ſi ſacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier ſon d'une machine qui ſe diſſout. Et pour tout dire, en un mot, les loix ſont donc une ſervitude inſenſée ; les Rois & les Souverains, des fantômes que la foibleſſe des peuples a élevés ; la juſtice, une uſurpation ſur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain ſcrupule ; la

pudeur, un préjugé ; l'honneur & la probité, des chimeres ; les inceſtes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, & des noms que la politique des Légiſlateurs a inventés.

Quel monſtre de divinité, ſi tout finit avec l'homme, & s'il n'y a point d'autres maux & d'autres biens à eſpérer que ceux de cette vie ! eſt-elle donc la protectrice des adulteres, des ſacrileges, des crimes les plus affreux, la perſécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures ? ſes faveurs ſont donc le prix du crime, & ſes châtimens la ſeule récompenſe de la vertu ? Quel Dieu de ténebres, de foibleſſe, de confuſion & d'iniquité ſe forme l'impie ! Quoi ! il ſeroit de ſa grandeur de laiſſer le monde qu'il a créé, dans un déſordre ſi univerſel ! de voir l'impie prévaloir preſque toujours ſur le juſte ; l'innocent détrôné par l'uſurpateur ; le pere devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant ſous les coups d'une épouſe barbare & infidele ! Du haut de ſa grandeur, Dieu ſe feroit un délaſſement

bizarre de ces triſtes événemens, ſans y prendre part ! parce qu'il eſt grand, il ſeroit ou foible ou injuſte, ou barbare ! parce que les hommes ſont petits, il leur ſeroit permis d'être, ou diſſolus ſans crime, ou vertueux ſans mérite.

S'il n'y a point d'avenir, quel deſſein digne de ſa ſageſſe, Dieu auroit-il pu ſe propoſer en créant les hommes? quoi ! il n'auroit point eu d'autres vues en les formant, qu'en formant la bête ! L'homme, cet être ſi noble, qui trouve en lui de ſi hautes penſées, de ſi vaſtes deſirs, de ſi grands ſentimens ; ſuſceptible d'amour, de vérité, de juſtice ; l'homme ſeul, de toutes les créatures, capable d'une deſtination ſérieuſe, de connoître & d'aimer l'Auteur de ſon être : cet homme ne ſeroit fait que pour la terre ; pour paſſer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaiſirs ſenſuels ! il rempliroit ſa deſtinée en rempliſſant un rôle ſi mépriſable ! il n'auroit paru ſur la terre, que pour y donner un ſpectacle ſi riſible & ſi digne de pitié ! & après cela il retomberoit dans le néant, ſans avoir fait

aucun usage de cet esprit vaste & de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avoit donné. Où seroit ici la sagesse du Créateur, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de sa puissance; & délasser son loisir par cette variété de spectacles? Le Dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux, & plus méprisable que l'homme?

Convenons des maximes des impies sur l'immortalité de l'ame; & l'Univers entier retombe dans un affreux cahos; & tout est confondu sur la terre; & toutes les idées du vice & de la vertu sont renversées; & les Loix les plus inviolables de la société s'évanouissent; & la discipline des mœurs périt; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de regle; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule; & le genre-humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que

leurs passions, & la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien que l'irréligion & l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; & si ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il est bien digne d'y occuper une place.

DU SACERDOCE.

QU'EST-CE que l'honneur du Sanctuaire ? C'est une servitude honorable, qui nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous : c'est une sollicitude laborieuse & universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins, les foiblesses, & tout le détail des miseres humaines : c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein, tout un peuple, comme une nourrice porteroit son enfant ; d'essuyer sans nous rebuter, ses inquiétudes & ses caprices ; de souffrir sans l'abandonner, ses ingratitudes & ses murmures ; de réunir aux devoirs & à l'observance des loix, cette différence infinie d'hu-

Tome I. des Conf. De l'Ambition des Cl.

meurs, d'esprits, d'intérêts, de talens, de conditions qui le composent; & de redoubler nos soins, à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles: c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics: c'est une inspection pénible, qui devient plus difficile & plus périlleuse, à mesure que les mœurs des siecles se corrompent, qui en nous confiant le dépôt des regles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus que par les graces, & nous expose à la haine de ceux-même que nous voulons sauver: c'est-à-dire, c'est un état dont les soins sont infinis & ingrats; dont les seuls privileges, sont des exemples qui puissent servir de modele; dont toute l'autorité, & les plus sages ménagemens du zele, se bornent à faire des murmurateurs & des mécontens.

Tome I. des Conf. De l' Ex. du Sac.

Qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés? Les uns exclus par les circonstances de leur naissance, des bénédictions temporelles, & des prérogatives du premier-né; tristes peut-être comme Esaü, de n'y pouvoir

plus rien prétendre, se consolent sur ce que le pere de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, & regardent le plus saint & le plus sublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, & un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes : les autres destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation, accoutumés par des discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du Sacerdoce, que sous les idées flatteuses de poste & de dignité, y courent comme à des biens & des honneurs assurés : semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le Temple que parce qu'ils ont oui dire, qu'ils y trouveroient des trésors immenses, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts sacrés, destinés, non à nourrir leur faste & leur molesse, mais à la nourriture des orphelins & des veuves.

On ne souhaite souvent les fonctions du Sacerdoce, que pour les rétributions qui y sont attachées : les

Tome I. des Conf. de l'amb. des Cl.

mieux payées, sont les plus courues; celle où il ne s'agit que de la gloire de Dieu & du salut de nos freres, ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêt sordide entre dans les ministeres les plus saints : on apprécie les fonctions sublimes du Sacerdoce, comme les ouvrages vils & méchaniques; & on est plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi, sous prétexte qu'il est permis de vivre de l'Autel, on fait de l'Autel comme un métier qui nourrit son artisan; & l'on accoutume les peuples à ne pas distinguer le salaire d'un Prêtre du Très-Haut, du salaire du vigneron & du laboureur qui défriche la terre.

Oraiſ. Funebre de M de Villeroy. Il en est qui ne doivent qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte; qui ne sont montés qu'en rampant sur le Trône Sacerdotal; qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-temps debout dans les antichambres des Grands, & qui n'auroient jamais été placés sur la tête des hommes, s'ils n'avoient été mille fois lâchement à leur pieds.

 Le Sacerdoce est pour la plupart

le terme fatal de leurs études. On ne s'étoit proposé que d'en savoir assez pour soutenir les épreuves légeres de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres. Est-on revêtu du saint & dernier caractere ? on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité. Les livres sont devenus des meubles de rebut ; souvent même on n'en a pas, & c'est beaucoup quand le Presbytere de certains Pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

des Conf. De l'étude nécessaire aux Minist.

Le caractere sacré qui fait le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme ; & un Prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bizarre, se voyant établi sur un peuple, loin de trouver dans sa nouvelle qualité de pere & de pasteur, un frein à son humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesses, de bizarrerie & d'emportemens. On étoit doux & paisible dans un état dépendant & subalterne ; le desir d'être en place étoit plus fort que l'humeur,

Tome III. des Confér. Discours XV.

& la contraignoit ; on obéiſſoit avec docilité : à peine eſt-on placé, que l'on commande avec rudeſſe, que l'on ne ſe contraint plus dans une nouvelle ſituation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. Ce n'eſt pas le peuple ſeul qui ſe plaint, les Seigneurs eux-mêmes des Paroiſſes, qui avoient cru trouver dans leur Curé une ſociété douce & édifiante, un conſeil dans leurs perplexités, une conſolation dans leurs peines, un ami ſolide & chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes, & de tous les autres ſecours de la religion & de la ſociété, n'y trouvent ſouvent qu'un paſteur féroce ; livré à lui-même, à ſon humeur bruſque & ſolitaire, ſans communication, ſans prévenance, ſans autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ſes paroiſſiens, de le contredire ; & par-là, de le révolter & contre le Miniſtre de la religion, & contre la Religion elle-même.

Tome I. des Conf. De l'ambition des Cl.

Une dignité ſacrée eſt un miniſtere qui nous fait un devoir eſſentiel de conſerver le goût de la retraite &

du recueillement au milieu des soins & des embarras ; de conserver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur sacerdotale, parmi les passions & les secrettes foiblesses dont nous sommes les témoins & les dépositaires ; qui nous mêle parmi les hommes, & quelquefois dans les Palais des Rois, & nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, & d'y condamner par notre exemple, la mollesse & l'ambition de ceux qui les habitent. C'est un poste de vigilance où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte : le glaive de la parole, le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui alterent le dépôt sacré, contre les préjugés & les maximes du siecle, qui corrompent les regles ; de sorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, & que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Est-il sur la terre une condition plus péril-

leuſe ? Un état, qui dans l'affoibliſſement preſque univerſel des regles & de la loi, met ſur nous les abus publics, & ne compte notre innocence perſonnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs.

Tome I. des Conf. De l'excellence du Sacerdoce.

Quelques-uns détrompés des plaiſirs, & rebutés des injuſtices du monde qui les néglige ; laſſés même des paſſions par le vuide ſeul & l'amertume qui les ſuit, dépouillent l'ignominie de l'habit ſéculier, entrent dans la Cléricature, ſimplement comme dans une voie plus ſure de ſalut, & où la bienſéance les met à couvert des occaſions de chûte qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes paſſés, un état ſublime & divin dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'enviſage le ſacerdoce que par rapport à ſoi ; nul ne le regarde comme un état à ſuites, & qui lie nos deſtinées à celle des peuples, comme ſi nous n'étions Prêtres que pour nous mêmes.

Tome I. des Conf. De l'ambition des Cl.

Si les dignités de l'Egliſe n'étoient comme autrefois, que des miniſteres

pauvres & laborieux, ſans eclat, ſans pompe, expoſés à la faim, à la nudité, aux perſécutions, à la mort; les trouveroit-on dignes de nos empreſſemens? s'il ne falloit que vaquer à la priere, & au miniſtere de la parole, & porter le poids du jour & de la chaleur; ſi l'honneur du Sanctuaire n'offroit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieroit-on beaucoup le partage apoſtolique? Helas! on verroit bientôt nos empreſſemens rallentis, nos brigues & nos pourſuites changées en frayeurs, en réſiſtances, en vaines allégations ſur notre indignité & ſur notre foibleſſe. En un mot, s'il ne falloit être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne nous paroitroît pas fort dignes de nos recherches. Mais nous ſavons que la mer où nous allons entrer, cache des tréſors dans ſon ſein; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une ſomme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poiſſon; ſur cette eſpérance nous voulons gouverner le vaiſſeau & ſuccéder à ſon miniſtere.

Il n'en eſt pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du

De l'usage des revenus Ecclesiast.

siecle. Celles-ci fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler & imposer aux yeux & aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des loix tire presque toute sa force de la majesté du Souverain & de celle de ses ministres. Il faut du spectacle & de l'appareil pour rendre les titres, qui élevent les hommes les uns sur les autres, respectables. La puissance des Souverains vient de Dieu seul ; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes, qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets. Ainsi c'est à l'orgueil à soutenir ce que l'orgueil seul a inventé : ce sont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une sorte de réalité. Mais c'est l'innocence, la sainteté, la justice, la modestie, la pauvreté, le zele, le travail, qui font l'éclat des dignités du Sanctuaire. Elles ne sont fondées que sur le mépris du monde, & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des sens, puisqu'elles ne sont

fondées que pour en donner l'exemple, & l'inſpirer aux fideles. La magnificence n'eſt pas l'état de l'Egliſe ſur la terre : elle eſt ici-bas étrangere, déſolée de l'abſence de ſon Epoux : affligée des ſcandales qui la déshonorent, des perſécutions qui la troublent, des ſchiſmes qui la déchirent, des plaies domeſtiques qui la percent d'un glaive de douleur ; & tandis qu'elle eſt couverte de deuil & d'amertume, ſes miniſtres ne doivent pas venir lui inſulter par une pompe déplacée, & éloignée de ſon eſprit.

Que produit-on aujourd'hui, comme un titre qui donne droit aux honneurs & au miniſtere redoutable du Temple ? Le nom & la naiſſance : comme ſi le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé que par les crimes & l'ambition de nos ancêtres, devoit nous donner avec leur ſang, l'humilité, la pudeur, le zele, l'innocence, la ſainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes ; comme ſi une diſtinction toute humaine, qui traîne après ſoi l'orgueil, la molleſſe, le luxe, les profuſions, des mœurs toujours oppoſées à l'eſprit de notre miniſtere, devoit elle-même nous

Tome I. des Conf. De l'ambition des Cl.

en rendre dignes. La nobleſſe que demande la ſublimité de nos fonctions, eſt une nobleſſe d'ame, un cœur héroïque, un courage ſacerdotal, que les menaces, les promeſſes, la faveur ou la diſgrace du monde trouvent également inébranlable. La ſeule roture qui déshonore le Miniſtere, c'eſt une vie ſouillée, des mœurs profanes, des penchans mondains, un cœur lâche & rampant, qui ſacrifie la regle & le devoir à des faveurs humaines. Depuis que les Céſars & les Maîtres du monde ſe ſont ſoumis au joug de la foi, l'Egliſe a aſſez d'éclat extérieur; elle n'a pas beſoin d'en emprunter de ſes Miniſtres : la protection des Souverains aſſure ſa tranquillité, & lui conſerve le reſpect & l'obéiſſance des peuples. Voilà à quoi les Puiſſances de la terre lui ſont utiles; mais la nobleſſe & la grandeur humaine de ſes Miniſtres lui ſont à charge : il faut qu'elle en ſoutienne le faſte & l'orgueil, & qu'un bien conſacré à des uſages ſaints, & deſtiné à ſoulager des miſeres réelles, ſoit employé à décorer le fantôme du nom & de la naiſſance. Auſſi ſes Fondateurs & ſes

plus

plus illuſtres Paſteurs furent d'abord pris d'entre le peuple ; les ſiecles de ſa gloire furent les ſiecles où ſes Miniſtres n'étoient que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer, depuis que les puiſſans du ſiecle ſe ſont aſſis ſur le Trône ſacerdotal, & que la pompe ſéculiere eſt entrée avec eux dans le Temple.

Par l'Onction ſacerdotale, nous ceſſons en un ſens d'être citoyens & membres de la République. Unis avec les autres hommes, par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une Nation ſainte, un Sacerdoce royal. Nous commençons à vivre ſous d'autres loix, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagemens plus ſaints. Ce n'eſt pas que nous ceſſions d'être membres de l'Etat, du côté de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion que nous devons aux Puiſſances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple au reſte des Fideles, & rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar : nous ne ceſſons d'être membres de la République, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ſes membres.

Tome I. des Conf. De la fuite du monde.

Les Myſteres ſaints deviennent nos ſeules fonctions ; les Temples, nos maiſons ; les Autels ſacrés, nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité, nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques, nos plaiſirs publics. C'eſt ſur ce fondement que les loix ne comptent point ſur nous pour les ſervices & les beſoins communs de l'Etat. Elles ne nous renferment point dans le corps de la ſociété. Elles nous regardent comme détachés du reſte des citoyens, déchargés des devoirs & des aſſujettiſſemens ſur leſquels roule la vie civile. Elles ſe départent pour ainſi dire, du droit qu'elles avoient ſur nous, & nous laiſſent tous entiers à des uſages plus ſaints & plus auguſtes. Elles reſpectent le recueillement profond que demandent nos fonctions ; & nous laiſſent pour partage un loiſir ſacré, afin que nous remplaçions par nos prieres & par nos offrandes, les ſervices que nous manquons de rendre à la République. Toute la perſonne d'un Prêtre eſt comme un ſpectacle de Religion, qui doit toujours être environné de reſpect, de gravité & de décence, &

qu'on ne devroit plus regarder qu'avec une espece de culte.

Le monde, tout corrompu qu'il est, blâme en secret dans les Pasteurs & les Ministres de l'Eglise, ce faste & ces profusions dont il semble leur faire honneur. Il est le premier & le plus rigide censeur d'un abus qui paroît son ouvrage. Tout aveugle & injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la Religion, pour comprendre que ses Ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne. Il sent le ridicule & l'indécence d'un faste attaché à un état saint, & à l'usage d'un bien consacré à la piété & à la misericorde. Les plus mondains eux-mêmes sont indignés, scandalisés, de voir servir au luxe, à la sensualité, & à toutes les pompes du siecle, des richesses prises sur l'autel. Ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laissé des biens si considérables aux Eglises, pour nourrir la molleſſe, la vanité & le faste des Ministres; & de n'avoir diminué les possessions & les héritages de leurs maisons, que pour aug-

Tome I. des Conf. De l'usage des revenus eccl.

menter les abus & les scandales de l'Eglise. Ils disent que ces biens sortis de leurs maisons auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mêttre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste & l'oisiveté d'un Clerc inutile à l'Eglise & à l'état. Ils se plaignent que les Clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, & que le malheur des temps se fait sentir au reste des citoyens. L'héréſie, en usurpant le siecle passé, les biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autres prétextes. L'usage profane que la plupart des Ministres faisoient des richesses du Sanctuaire, l'autorisa à les arracher de l'Autel, & à rendre au monde des biens que les Clercs n'emploient que pour le monde.

Tome I. des Conf. de l'amb. des Cl.

On allégue comme des titres qui donnent un droit inconteſtable aux dignités de l'Eglise, les plaies & les services de ses proches. On veut que l'innocence, la douceur & la tranquillité du Sanctuaire, soient le prix des incendies & des carnages; que l'Eglise, qui a tant d'horreur pour le sang, en souille pour ainsi dire, ses

dignités & ſes places ; que les guerres & les calamités dont elle gémit, ſoient payées d'un honneur & d'un miniſtere de paix & de réconciliation ; que les plaies qui ont pu honorer la patrie, aient droit d'en faire une honteuſe à l'Egliſe, & que la valeur dans les combats, donne des Miniſtres de charité & d'humilité aux Fideles. Les ſervices militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du ſiecle, mais non dans celle de Jeſus-Chriſt. Ils peuvent donner des chefs aux armées, & des gouverneurs aux Provinces ; mais non des Paſteurs aux Egliſes. On peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois ſont revêtus ; mais non de l'ordre & de l'honneur du Sacerdoce. Les guerres où nos proches ſe ſont diſtingués, ſont-elles devenues pour nous des marques de vocation à un état dont la principale fonction eſt d'annoncer la paix à la terre ? Qu'y a-t-il de commun entre les honneurs des armes & l'innocence du Sanctuaire ? entre les victoires qu'on remporte ſur les hommes avec un glaive de mort & de fureur, & celles que l'on doit

remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de salut.

Tome I des Confer. De l'usage des revenus ecclesiast.

Un Pasteur peut-il alléguer son nom & sa naissance, & excuser là-dessus son faste & ses profusions? Mais eût-il trouvé dans un partage domestique, de quoi soutenir la vanité de son nom dont il fait monter si haut les dépenses inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse, ou du moins exclu des droits & des prérogatives de l'aînesse, il se seroit vu réduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet, toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Quoi! L'Eglise s'est-elle obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance, ceux que le monde auroit laissés dans une honnête médiocrité? Ils seroient plus à leur aise du patrimoine des pauvres, qu'il ne l'eussent été de la succession de leurs ancêtres? Leur nom n'eût pas souffert dans le monde, de l'obscurité & de la modicité de leurs biens & de leur fortune, & il souffriroit dans l'Eglise, de leur frugalité & de leur modestie! Quoi! le monde qui a

formé le fantôme de la vanité, du nom & de la naissance, n'eût pas soutenu en eux son ouvrage, & l'Eglise qui la condamne, cette vanité, qui la combat, seroit-elle-même obligée de la soutenir ! Les bienséances du monde ne seroient point blessées, lorsque leur fortune ne répondroit point à leur nom ; & celles de l'Eglise le seroient, lorsque l'innocence, la simplicité, la tempérance, la piété de leur vie répondroit à la sainteté de leur caractere !

DES PREDICATEURS.

LES Prédicateurs sont obligés de respecter nos ennuis & nos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité, des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent. Il semble qu'ils viennent nous parler pour eux, & nous les écoutons comme des importuns qui viendroient nous demander des graces. Carême. Sermon du I. Dimanche.

On se fait quelquefois bon gré d'être insensible aux vanités qu'on

entend ; on se fait une espece de force & de vanité de les écouter de sang froid ; on regarde peut-être comme un bon air & une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres, nous laisse tous seuls calmes & tranquilles. On fait peut être ostentation de son insensibilité ; il semble que ce soit une foiblesse à nous, d'être sensibles à des vérités qui triompherent autrefois des Philosophes & des Césars. Mais la marque la plus sûre d'un esprit frivole & léger, d'une raison médiocre & bornée, d'un cœur mal-fait, & incapable de grandeur & d'élévation ; c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse, dans les vérités si sages & si sublimes de notre morale.

Au milieu d'un spectacle profane, nous n'avons point de regret aux momens que des plaisirs si frivoles occupent. C'est-là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; & que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'avantures chimériques. C'est de-là qu'on sort toujours plein, occupé,

transporté des maximes lascives qu'un théatre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des Autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au sortir de la parole sainte, tout ce qu'on a retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui l'a annoncée.

Combien est-il de ces hommes, sages à leurs propres yeux, qui se piquent de force & de raison, & qui ne viennent entendre les Prédicateurs qu'avec un esprit préparé, & comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte. Ils ne font pas gloire d'être insensibles à toute vérité ; mais ils regardent le Ministere Evangélique comme un art d'exagération & d'hyperbole. Les plus saints mouvemens du zele ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain, & les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence : les maximes les plus inconteſtables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité ; les arrêts les plus capa-

bles d'allarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. On oppose sans cesse tout bas à la vérité, les maximes du monde qui la contredisent. On vient combatre la vérité, & non pas céder à sa force & à sa lumiere; & être les apologistes secrets du monde & des passions, dans le lieu même destiné à les condamner & à les combattre.

Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. On a beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis, qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même: je ne suis pas cet homme; & tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes; seuls, ou nous réussissons à nous méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos freres. Nous cherchons à nos propres portraits, des ressemblances étrangeres; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres, le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous.

La Malignité des applications eſt l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la Chaire fait de nos vices, & nous jugeons témérairement de nos freres, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes.

Les Prédicateurs ne ménagent peut-être que trop notre foibleſſe, ils reſpectent peut-être trop des coutumes qu'un long uſage a conſacrées, de peur de paroître cenſurer les grands exemples qui les autoriſent. Ils n'oſent preſque parler de certains déſordres, de peur que leurs cenſures ne paroiſſent plutôt tomber ſur les perſonnes que ſur les vices. Ils ſe contentent de nous montrer de loin, des vérités qu'il faudroit nous mettre ſous l'œil. La foibleſſe leur arrache ſouvent des éloges, où le zele devroit placer des anathêmes & des cenſures. Ils ſe laiſſent, comme le monde, éblouir par les noms & par les titres ; & parce qu'ils nous doivent du reſpect, ils nous refuſent ſouvent la vérité, qu'ils doivent encore reſpecter davantage.

Parmi tous ceux qui viennent entendre les prédicateurs, il en eſt peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges

& en censeurs de la parole sainte. On n'y vient que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des paralleles insensés, pour prononcer sur la difference des jours & des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, & qui seroient d'un plus grand usage pour soi : & tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre.

FIN.

De l'Imprimerie de CLAUDE-SIMON Pere.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-aimé le sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *Les Œuvres de feu Sieur Jean-Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son oncle*, contenant, *ses Sermons pour l'Avent & le Carême, Mysteres & Panégyriques, Oraisons funebres, Vêtures & Professions Religieuses, Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur différens sujets ;* s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & reconnoître son zele à procurer au Public une Edition exacte des Sermons dudit feu Sieur Massillon Evêque de Clermont, *dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangeres, renfermant des pieces tronquées, ou faussement attribuées à cet Auteur :* Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *vingt années* consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condi-

tion qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter *à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages faite jusqu'à présent sans notre autorité*, ni de contrefaire lesdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois, de la date desdites Présentes; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725: qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher &

féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité deſdites Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires, CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le douzieme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil ſept cent quarante quatre, & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cédé à Meſſieurs la Veuve Etienne & Fils, & Jean-Thomas Hériſſant, Libraires à Paris, mon droit au préſent Privilége, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 16. Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

Regiſtré, enſemble la préſente Ceſſion, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 376. *fol.* 317, *Conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris, ce* 5. *Novembre* 1744.

VINCENT *Syndic.*

De l'Imprimerie de Claude Simon, Pere.